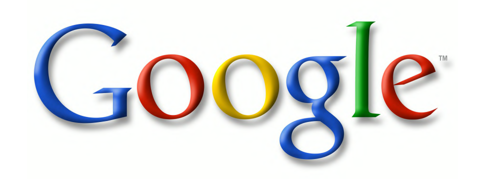








DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston

*Will. Ritchie*

# OEUVRES
## DE M^R. L. RACINE

De l'Académie Royale des Inſcriptions
& Belles-Lettres.

TOME SIXIEME.

*QUI RENFERME*

LES SEPT DERNIERS CHAPITRES DES

## REFLEXIONS SUR LA POËSIE.

*SIXIEME EDITION.*

Revûe & Augmentée par l'Auteur.



A AMSTERDAM,
Chez *MARC MICHEL REY.*
M. D. CC. L.

# TABLE DES CHAPITRES. DU TOME VI.



FAU-

# FAUTES à corriger dans ce Volume.

Pag. 4. lig. 36 & 37. de table. *lis.* de la table.
Pag. 8. lig. 16. peut être, *lis.* peut-être.
Pag. 22. lig. 14. *stygio.* lis. *stygiis.*
Pag. 31. lig. 33. luidonne. *lis.* lui donne.
Pag. 83. lig. 1. Poëte. *lis.* Poëme.
Pag. 87. lig. 3 & 4. parés. *lis.* pavés.
Pag. 89. lig. 1. retournant, *lis.* retournent.
Pag. 94. lig. 25. Fyuez. *lis.* Fuyez.
Pag. 104. lig. 14. une. *lis.* un.
Pag. 154 lig. 18. *[illegible] ... nescies* lis. *[illegible] fecis ... nescis*
Pag. 158. lig. 1. en rapportan. *lis.* en rapportant.

REFLEXIONS



# REFLEXIONS SUR LA POËSIE.

## CHAPITRE VII.

### *Sur la Poësie Didactique.*



CE n'eſt pas ſeulement à la Poëſie Epique & à la Poëſie Dramatique, que doivent s'appliquer mes Réflexions ſur le Vrai dans l'imitation: on en peut appliquer auſſi pluſieurs à la Poëſie Didactique. Pluſieurs perſonnes la mépriſent, & ne veulent pas même l'appeller une Poëſie. Elle eſt de même nature que les autres eſpéces de Poëſie, comme je l'ai dit dans le Chapitre où j'ai examiné quelle étoit l'eſſence de la Poëſie: c'eſt ce que je vais tâcher de prouver à ceux qui ne l'eſtiment point aſſez. Je ſuis intéreſſé à en prendre la défenſe.

Quoique nous ſoyons convaincus que les Poëtes doivent toujours joindre l'utile à l'agréable, & que quelque agréables qu'ils puiſſent être, ils ne ſont eſtimables qu'autant qu'ils ſont utiles, nous

les engageons nous-mêmes à oublier le plus important de leurs devoirs, par la froideur avec laquelle nous recevons ceux qui ne nous annoncent que des préceptes, & par l'empressement avec lequel nous courons à ceux qui nous promettent d'agréables amusemens. Ils sont plutôt occupés du soin de nous plaire que de celui de nous instruire, parce que nous décidons ordinairement du mérite de leurs Ouvrages par le plaisir qu'ils nous procurent, plutôt que par l'utilité que nous en pouvons tirer. Nous prodiguons sans peine le titre de Poëte à quiconque nous attache à des fictions écrites en Vers ; & tandis qu'on le donne d'une commune voix à l'Arioste, on le dispute à tout Auteur d'un Poëme Didactique.

Cette erreur est très-ancienne. Plusieurs Critiques n'ont placé Hésiode & Théognis qu'au rang des Versificateurs. Empédocle qui avoit mis en Vers les principes de la Physique, n'étoit qu'un Physicien au jugement d'Aristote, & Plutarque (1) dit du même Empédocle, qu'il est l'Auteur d'un Ouvrage en Vers, mais non pas d'un Poëme. Nicandre, Théognis, & Parménide, n'ont employé la mesure des Vers, suivant le même Plutarque, que pour s'élever un peu au-dessus de la Prose. Le sujet qu'Aratus avoit traité, n'a, suivant Quintilien, ni variété, ni ornement, ni rien d'intéressant. Ce Critique si éclairé fait un froid éloge de Lucréce, lorsque le comparant à Macer, il se contente de dire que tous deux sont élégans dans la matiere qu'ils ont choisie.

Cependant tous ces mêmes Poëtes que je viens de nommer, ont trouvé des Juges plus favorables pour eux. Hésiode a eu des admirateurs qui l'ont com-

(1) *Traité de la maniere d'étudier les Poëtes.*

comparé à Homere. On faisoit en Gréce apprendre par cœur aux enfans les Vers de Théognis. Si l'on en croit Lucréce, qui avoit choisi Empédocle pour son modéle, la Sicile, quoique remplie de merveilles, n'eut jamais rien de plus grand, de plus précieux, ni de plus saint que ce Poëte divin, dont les Vers qui étoient dans la bouche du peuple, contenoient des découvertes qui passoient la portée de l'esprit humain.

*Carmina quin etiam divini pectoris ejus*
*Vociferantur, & exponunt præclara reperta,*
*Ut vix humanâ videatur stirpe creatus.*

Lucréce a trouvé un grand admirateur dans Ovide, qui le croit digne de vivre jusqu'au dernier jour de l'Univers.

*Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti,*
*Exitio terras cùm dabit una dies.*

Cette différence de jugemens prouve du moins que l'opinion de ceux qui soutiennent que l'Auteur d'un Poëme Didactique n'est pas un Poëte, n'a jamais été une opinion générale. On peut même ajoûter qu'elle n'est fondée sur aucune raison solide.

Je ne prétens pas qu'un Poëte Didactique doive, quoiqu'excellent, marcher de pair avec un excellent Poëte Epique, ni avec un excellent Poëte Dramatique. La Poësie a différens genres: tous, sans en excepter aucun, demandent un génie, tous ne demandent pas un génie de la même étendue. Mais quiconque dans le genre qu'il a choisi, parle un langage au-dessus du langage ordinaire, mérite le nom de Poëte, suivant la décision d'Horace.

*Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os*
*Magna sonaturum, des nominis hujus honorem.*

Il faut avouër que ces qualités sont rarement celles des Auteurs des Poëmes Didactiques, parce que les uns ont choisi des sujets si frivoles; les autres ont traité des sujets utiles dans un style si simple, que l'*ingenium*, le *mens divinior*, & l'*os magna sonans* ne se trouvent point dans leurs Ouvrages.

En jugeant des anciens Poëtes moraux de la Gréce, dont les Vers sont perdus, par ceux qui nous restent de Théognis, on peut bien dire que leur composition n'avoit ni feu ni génie. On ne trouve dans Théognis que des maximes très-communes, écrites dans un style dénué d'ornemens. Hésiode dans son Livre *des Ouvrages & des Jours*, joint aux préceptes de l'Agriculture, beaucoup d'autres préceptes utiles pour les mœurs. Son style est doux & harmonieux, mais il s'éléve rarement. *Rarò assurgit*, dit Quintilien, en lui accordant la palme dans le genre médiocre. Quand Ciceron veut nous faire entendre qu'Aratus avoit écrit *ornatissimis atque optimis Versibus*, il reléve un Auteur qu'il avoit traduit dans sa jeunesse; mais Quintilien se contente de dire qu'Aratus satisfait à la matiere qu'il a cru conforme à ses forces, *sufficit operi cui se parem credidit*. Il y a apparence qu'Empédocle & Nicandre avoient écrit avec la même simplicité de style; il n'est donc pas étonnant que Plutarque & Quintilien n'ayent pas témoigné plus d'admiration pour eux.

Athénée cite souvent un Poëte nommé Archestrate, qu'il appelle le Théognis, ou l'Hésiode des gourmans, parce qu'il avoit écrit en Vers d'une maniere sententieuse tous les préceptes de table. Son Poëme, intitulé γαστρονομία, commen-

mençoit par annoncer tout ce qui eſt bon à boire & à manger, *λεξῶ ὅπῶ κάλλιστον ἀπὰν βρωτόν ποτὸν τὲ.* Nous avons heureuſement perdu l'ouvrage de ce Chantre de la gourmandiſe, qui étoit ſi maigre, au rapport du même Athénée, qu'ayant été mis dans une balance, il fit (1) équilibre avec une obole. Le peu de bruit que ſon Poëme a fait chez les Anciens, doit nous faire croire qu'il n'étoit pas plus noble par les Vers que par le ſujet.

Lucréce étoit certainement capable de faire d'excellens Vers, & il avoit le génie poëtique; mais comme il s'y livre rarement, & qu'il a écrit plutôt en Philoſophe qu'en Poëte, l'épithéte qu'Ovide lui donne, en l'appellant ſublime, ne paroît pas lui convenir. Manilius eſt reſté ſi fort au-deſſous de ſon ſujet, que quelques Sçavans ont peine à croire qu'il ait vécu dans le ſiécle d'Auguſte. Les Poëmes que Macer liſoit (2) à Ovide ſur les oiſeaux, les ſerpens, & les plantes, ne ſont pas parvenus juſqu'à nous.

Nous avons un très-grand nombre de Poëmes Didactiques en Vers Latins, compoſés par des Auteurs modernes; mais, juſqu'à ce que nous poſſédions celui de feu M. le Cardinal de Polignac, on peut dire que preſque tous ſont ſi peu intéreſſans par les ſujets qu'ils traitent, qu'ils n'engagent point à lire des Vers Latins modernes, pour leſquels on n'a pas naturellement beaucoup d'empreſſement.

Fracaſtor, moins heureux dans ſon ſujet que dans ſa verſification, a rendu illuſtre par un Poëme

(1) *Ce qu'Athénée n'a pu dire que pour plaiſanter ſur l'exceſſive maigreur d'un homme ſi gourmand.*

(2) *Sæpe ſuas volucres legit mihi grandior ævo,*
*Quæque nocet ſerpens, quæ juvat herba, Macer.*
*Triſt.*

me Didactique son nom, qui n'eût jamais été connu, s'il n'eût composé que son Poëme Epique sur Joseph. Lorsque la Syphilide parut, Sannazar s'écria qu'il étoit vaincu, quoiqu'il eût travaillé pendant vingt ans son Poëme *de partu Virginis*. Cet aveu de Sannazar rapporté par M. de Thou, est d'autant plus surprenant, que ces deux Poëmes d'un genre tout différent ne peuvent être comparés ensemble. Scaliger égala Fracastor à Virgile, & fut prêt à lui élever des autels, comme dit encore M. de Thou; mais Scaliger, souvent outré dans ses éloges, comme dans ses critiques, ne me fera point concevoir une si grande admiration pour Fracastor, qui plus Physicien que Poëte, avoue que son objet n'a rien de grand, *& parvis quoque rebus inest sua sæpe voluptas.*

Quillet, plus attentif à l'éloquence du style qu'à la pureté des mœurs, ne mérita jamais les éloges qu'il reçut. Méprisable par le choix de son sujet, il l'est encore par le peu de solidité avec laquelle il l'a traité: il y débite sérieusement les extravagances de l'Astrologie judiciaire; & n'étant ni Physicien, ni Poëte, son ouvrage ne doit point être comparé à celui de Scévole de Sainte Marthe, sur la maniere d'élever les enfans à la mammelle. Ce petit Poëme, si estimable par l'utilité des préceptes, & par la beauté de la versification, est rempli de douces images qui intéressent le Lecteur pour les foibles créatures dont le Poëte les entretient.

De tous ces Poëmes Didactiques en Langue Latine, celui qui reçut les plus justes applaudissemens, fut le Poëme du P. Rapin sur les Jardins. Il parut approcher de son original, & il en approcheroit encore de plus près, sans ce grand nombre de Fables que l'Auteur a cru devoir y semer pour égayer son sujet, en quoi il n'a point suivi l'exemple de Virgile. Le P. Vanniere,

niere, qui par la beauté de la versification a approché du même modéle, n'en a pas imité la prudence à choisir seulement ce qu'un sujet offre de plus gracieux & de plus important. Virgile n'a pas eu dessein de parler de tout, *non ego cuncta meis amplecti Versibus opto.* Cependant il donnoit aux Romains un Poëme en leur Langue sur un sujet qu'ils aimoient tous. On sçait combien l'Agriculture étoit honorée à Rome : aujourd'hui qu'elle est moins connue, peut-on espérer beaucoup de Lecteurs, sur-tout quand on leur parle une Langue étrangere, en leur présentant un Poëme en 14. Livres, où l'on explique tout le détail des occupations champêtres, comme a fait le P. Vanniere ?

Excepté l'Art Poëtique de Boileau, je ne crois pas que nous ayons en notre Langue un Poëme Didactique qui mérite à son Auteur le nom de Poëte; je ne sçais même si l'on doit mettre au rang des Versificateurs l'Abbé de Villiers, dont les trois Poëmes, quoique sur de grands sujets, remplis de solides préceptes & de sages instructions, sont d'un style simple, dénué d'harmonie & d'images, & pleins de petits détails que l'expression ne reléve jamais.

Quelquefois, je l'avoue, des Auteurs n'ayant en vue que l'instruction, négligent la beauté du style & l'harmonie; mais alors loin de s'amuser à des détails inutiles, ils ne s'occupent que des vérités les plus importantes qu'ils renferment dans la mesure des Vers, pour les imprimer plus aisément dans la memoire. C'est ainsi qu'en prenant pour modéle l'Art Poëtique d'Horace, Mr. Dufresnoy a renfermé tous les grands principes de la Peinture dans un petit Poëme Latin, intitulé *de Re Graphicâ*, qui a mérité d'avoir Mr. de Pile pour Traducteur & pour Commentateur; mais qui n'a

jamais fait regarder Mr. Dufresnoy comme un Poëte.

Les Anglois ont plusieurs Poëmes Didactiques en leur Langue; & si nous jugeons de tous par ceux qui sont traduits dans la nôtre, nous serons portés à croire que leurs Auteurs, uniquement occupés de principes & de raisonnemens, ont négligé les grands ornemens de la Poësie: aussi au-lieu de donner à ces Ouvrages le titre de Poëme, ils se contentent d'un titre plus modeste, *Essai sur la Critique*, *Essai sur l'Homme*, par Mr. Pope; *Essai sur la maniere de traduire en Vers*, par le Comte de Roscoumon; *Essai sur la Poësie*, par le Comte de Bukinghan.

Les Versificateurs Didactiques qui ont négligé les graces de la Poësie, ont peut-être été persuadés qu'elles ne sont pas nécessaires aux matieres qui sont assez importantes par elles-mêmes pour exciter l'attention, parce que *ornari res ipsa negat, contenta doceri.* Mais ce Vers dont on abuse souvent, & dans lequel Manilius n'a cherché peut-être qu'une excuse à la froideur de son Poëme, doit être expliqué. Les sujets importans n'ont pas besoin d'ornemens frivoles; mais tout sujet, quel qu'il soit, a des ornemens qui lui conviennent, & dont il a besoin. L'utile devient ennuyeux, s'il n'est joint à l'agréable: l'utile n'est pas ce qu'on cherche principalement dans un Ouvrage en Vers, où la matiere ne peut ni ne doit être entiérement approfondie. Qui voudra apprendre à greffer les arbres ou à cultiver les fleurs, ira plutôt s'instruire dans la Quintinie que dans Virgile, ou le Pere Rapin: on lira le Dictionnaire Oeconomique plutôt que le *Prædium Rusticum* du P. Vanniere.

M. l'Abbé du Bos, dans ses Réflexions sur la Poësie, prétend qu'on ne lit pas deux fois un Poëme

me Didactique, comme on lit deux fois tout autre Ouvrage en Vers; parce que l'esprit ne sçauroit joüir deux fois du plaisir d'apprendre, comme le cœur peut joüir deux fois du plaisir de sentir. Cette réflexion ne me paroît pas juste, puisque ce n'est pas ordinairement le plaisir d'apprendre qui fait lire un Poëme Didactique. On lit, à la vérité, plus volontiers les Ouvrages de sentimens que ceux de raisonnemens; mais quand ceux-ci sont pleins de nobles images & d'harmonie, on y est attiré plusieurs fois, non à cause des préceptes, mais parce qu'on aime à relire de beaux Vers.

Telle est l'utilité des Poëmes Didactiques, ils rappellent à ceux qui connoissent déja la matiere, ce que cette matiere a de plus important; & excitant la curiosité de ceux qui ne connoissent pas la matiere, les invitent agréablement à en prendre connoissance. Un Poëme qui ne consisteroit, comme le veut Manilius, qu'en préceptes secs, n'auroit aucun attrait pour les personnes que le sujet n'intéresseroit pas. Celui de Mr. Dufresnoy, quoiqu'excellent, n'est lu que par ceux qui veulent étudier les principes de la Peinture. Lucréce lui-même, quoiqu'il cherche peu les ornemens, est si convaincu qu'ils sont nécessaires, *qu'il n'employe*, dit-il, *le langage des Vers que pour attirer par une amorce flatteuse, ceux que la tristesse du sujet écarteroit, de-même qu'on arrose de miel les bords du vase dans lequel on présente une médecine aux enfans.*

*Veluti pueris, absinthia tetra medentes*
*Cùm dare conantur, prius oras pocula circum*
*Contingunt mellis dulci flavoque liquore.*

Lorsque dans le cours de son Ouvrage il va parler d'une question séche, il promet de l'as-

saisonner des douceurs des Muses. *Musæo contingens cuncta lepore.*

On me répondra peut-être que Lucréce tient rarement ce qu'il promet, & que même il promet plus qu'il ne peut tenir; parce que de pareils sujets ne sont point susceptibles d'ornemens poëtiques. Qu'Aratus & Manilius n'ont pas été plus heureux, & que l'Abbé Genet qui a voulu dans notre Langue traiter en Vers des matiéres philosophiques, est du côté des agrémens au-dessous de Lucréce, quoiqu'il lui soit supérieur par la solidité de ses *Principes Philosophiques*.

Lorsque de pareils Ouvrages sont ennuyeux, n'accusons pas les sujets, mais les Auteurs qui n'ont pas eu la force de les traiter. Pour peu qu'Aratus & Manilius eussent été animés du feu poëtique, étoit-il un sujet plus propre à l'entretenir en eux? Et maintenant que l'Astronomie est encore mieux connue, & qu'avec le secours des lunettes nous parcourons presque entiérement ce théatre immense de merveilles, sur lequel nos yeux se proménent toujours avec une nouvelle surprise, celui qui mettroit une pareille matiere en Vers dignes d'un si grand sujet, ne seroit-il qu'un simple Versificateur? Le sujet que Boileau traite dans son Art Poëtique a bien moins de grandeur, & celui que Virgile a choisi dans ses Géorgiques, en a encore beaucoup moins. Ces deux Ouvrages admirables prouvent donc que des Poëmes Didactiques peuvent mériter justement à leurs Auteurs le titre de Poëtes & de grands Poëtes.

Qui pourroit refuser ce titre à Virgile, & ne le pas mettre à la tête des Poëtes de son tems, quand même il n'eût composé que les Géorgiques, Ouvrage le plus parfait en son genre que nous ayons dans la Poësie Latine? Qui pourroit refuser le même honneur à Boileau, quand même

me il n'auroit composé que son Art Poëtique, Ouvrage le plus parfait que nous ayons dans la Poësie Françoise?

Les ennemis de la Poësie Didactique soutiendront peut-être encore que ces deux excellens Ouvrages ne sont point dans le genre de la vraie Poësie par deux raisons : *Premiérement*, disent-ils, *l'uniformité est un défaut inséparable de tout Ouvrage de ce genre, & cependant* une des qualités essentielles à tout Ouvrage fait pour plaire, est la variété, parce que, comme dit Boileau,

Un style trop égal & toujours uniforme
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.

*Secondement*, disent ces mêmes Critiques, *il n'y a point de Poësie sans fiction. Tout Poëte doit inventer, ce que ne peut faire celui qui se borne à donner des préceptes.* Je vais répondre à ces deux Objections.

## §. I. *De l'uniformité qu'on reproche aux Poëmes Didactiques.*

L'Uniformite' qu'on a raison de reprocher aux Ouvrages faits pour plaire, peut s'y trouver de deux manieres, ou dans les choses, ou dans le style; dans les choses, si l'Auteur présente toujours les mêmes objets; dans le style, si l'Auteur employant continuellement les mêmes tours de phrases, les mêmes figures, & la même harmonie, ressemble à un homme qui en prononçant un discours ne changeroit jamais le ton de sa voix. Tout ce qui est ainsi uniforme est ennuyeux: une Musique, quoique belle, assoupit, si les tons ne sont pas variés.

La premiere uniformité peut se trouver dans

ces Poëmes dont les sujets sont trop bornés, comme ceux de Fracastor & de Sainte Marthe. L'un n'ayant à parler que d'une maladie, ne peut entretenir que des causes de cette maladie, & des remédes qui la guérissent; l'autre, par les bornes qu'il s'est prescrites, ne peut nous entretenir que de nourrices & de nourrissons. Boileau ne nous entretient que de la Poësie; mais loin que l'uniformité des choses lui puisse être reprochée, il trouve dans un champ si vaste une continuelle variété: préceptes généraux sur la Poësie, préceptes particuliers sur chaque genre de Poësie; descriptions de chacun de ces genres, & des effets qu'ils produisent sur nous; histoire de la Poësie & du Poëme Dramatique, de maniere que le Poëte instruit, peint, raconte tour à tour, & fait un mêlange admirable de préceptes, de descriptions & de narrations. Il en est de-même de Virgile: il nous retient toujours à la campagne, & ne nous présente que les objets qui s'y trouvent; mais il sçait avec art les faire succéder les uns aux autres, & mêler ensemble les préceptes, les réflexions & les descriptions. Dans le quatriéme Livre il n'entretient que d'un seul sujet, ce sont toujours des abeilles, *in tenui labor, at tenuis non gloria*. Le sujet est toujours varié: du soin qu'on doit avoir de ces mouches, le Poëte passe à la description de leurs travaux, de leurs mœurs, de leurs guerres, & mêle toujours les préceptes aux descriptions. Quiconque accuseroit de pareils Ouvrages d'uniformité, ressembleroit à un homme qui, en sortant d'une galerie pleine de tableaux, diroit qu'il s'est ennuyé, parce qu'il n'a vu que de la peinture. En lisant les Géorgiques & l'Art Poëtique de Boileau, on se proméne dans deux galeries de tableaux; dans chaque galerie, tout tableau a rapport au même sujet; mais tous les tableaux offrent des objets différens.

Les

Les Auteurs qui n'ont pas assez de génie pour trouver dans leur propre fonds cette variété, ne sçavent que sortir de leurs sujets par des Episodes. Si ces Episodes n'y ont aucun rapport, ils sont toujours défectueux, & ils le sont encore, quand même ils y ont rapport, lorsqu'ils sont longs, parce que le Lecteur n'aime point à perdre son sujet de vue. Les longs Episodes des Géorgiques, malgré leur rapport au sujet, sont placés à la fin du Livre, & ce n'est point pour la variété que Virgile les améne, puisqu'il ne les place qu'à la fin du Livre; mais pour renvoyer le Lecteur content, & comme délassé de l'attention qu'il a donnée aux préceptes. L'Art Poëtique de Boileau n'avoit pas besoin de ces délassemens; les préceptes qu'il y donne, bien différens de ceux qui regardent la culture de la terre, ne fatiguent point l'attention. Boileau n'a pas non plus eu besoin de finir ses Chants par des Episodes. Quelle raison obligeoit Ovide dans son *Art d'aimer*, à chercher un pareil secours? Jamais Poëte n'a moins dû craindre d'ennuyer ses Lecteurs. On ne peut pas dire des préceptes qu'il donne, ce que Macrobe dit de ceux que donne Virgile, *præcepta quæ naturâ res durâ est*, des préceptes si conformes à la corruption du cœur ne fatiguent point les oreilles. Cependant Ovide quitte à tout moment son sujet, & même dans le commencement d'un Livre, quand le Lecteur n'a pas encore besoin de délassement, il raconte au long l'histoire de Dédale, qui n'est amenée que par cette raison: *Comment rendre l'amour constant? Comment fixer un Dieu aîlé? On ne peut retenir ce qui peut s'envoler; ce fut par le secours des aîles que Dédale s'échappa.* En voilà assez à Ovide pour s'égarer dans un Episode de 80. Vers: ce n'est pas-là varier son sujet, c'est s'en écarter inutilement.

La seconde uniformité qui est celle du style, est bien plus difficile à éviter dans les Poëmes Didactiques, que la premiere dont je viens de parler, parce que ces Ouvrages étant sans violentes passions, donnent rarement occasion à la variété du style. Les passions ont différent langage, & la même passion change de ton à tout moment: ainsi les Poëtes, imitateurs des passions, en imitent naturellement les différens langages, au-lieu que le Poëte qui instruit, s'il n'est toujours sur ses gardes, suivra naturellement un style uniforme. Qu'un homme, quoique sans talent pour la déclamation, soit contredit dans la conversation d'une maniere qui l'irrite, il ne pourra s'empêcher, en défendant son sentiment avec chaleur, de varier sa voix & son geste. Si cependant ce même homme prononce publiquement un discours, il sera froid déclamateur, parlera toujours sur le même ton, & avec le même geste. Par cette raison plusieurs Poëtes Didactiques sont uniformes dans leur style; mais les grands Poëtes sçavent le changer, & l'on ne peut accuser d'uniformité le style de Virgile. La variété des objets cause celle des images & de l'harmonie. Je crois cependant Boileau encore plus heureux, parce qu'en même tems qu'il donne un précepte, il donne par son style l'exemple du précepte. S'il parle de l'Ode, & des différens sujets qu'elle peut traiter, il prend le style élevé, gracieux, ou tendre, suivant ces différens sujets. Son style doux & naturel, quand il parle de l'Idylle, se change en un style lugubre, quand il vient à l'Elégie. Il s'enléve par le style le plus pompeux, en parlant de la Poësie Epique, & lui-même remue le cœur, en apprenant aux Poëtes Tragiques à le remuer. Il a sçu même dans un si noble sujet prendre un moment le ton familier & badin, en racontant l'histoire de ce Médecin, *sçavant bableur*, dit-on,

& célèbre assassin, de maniere qu'il a exécuté ce qu'il recommande aux autres quand il leur dit qu'il faut

D'une main légere
Passer du grave au doux, du plaisant au févere.

Cette variété du style de Boileau, que les Critiques les plus difficiles reconnoissent, ne les empêche pas de soutenir que nos Vers Alexandrins ont une monotonie fatiguante. *Ce n'est pas*, disent-ils, *la faute de nos Poëtes, mais celle de notre Poësie: son uniformité dans la mesure, dans l'hémistiche & dans la rime, est cause qu'on n'en peut soutenir une longue lecture.* Ce fut peut-être cette raison qui engagea La Fontaine à mettre en mesure libre son petit Poëme du *Quinquina*, qu'il a divisé en deux Chants fort courts; parce que, selon lui, *dans nos Chants les plus courts, on trouve un long ennui.*

J'avoue que la versification Latine est plus variée dans son harmonie que la nôtre; mais je crois que ce reproche de monotonie qu'on fait à nos longs Ouvrages en Vers Alexandrins, n'a aucun fondement, puisque nous lisons une Tragédie entiere sans nous plaindre de ce défaut. Pourquoi en accusons-nous un Poëme Didactique? La raison m'en paroît certaine. Lorsque l'Auteur d'une Tragédie dont l'action intéresse, sçait encore nous attacher par la maniere dont il conduit l'intrigue, comme il entretient toujours notre curiosité, & qu'en même tems il émeut nos passions, & nous met dans une agitation qui nous plaît, nous n'en quittons point la lecture que nous ne soyons arrivés au dénouement. Le Poëme Didactique n'a pas le même attrait. Ce n'est point notre curiosité qu'il nourrit, il ne nous émeut pas, il n'agite point notre cœur, il ne peut plaire

plaire que par la beauté des Vers, jointe à la solidité des réflexions ; mais cette même solidité d'un Ouvrage, qui en fait le grand mérite, attachant fortement notre attention, nous tient dans une espéce de contention qui nous fatigue quand elle dure long-tems. Ce n'est donc point à la mesure de nos Vers, mais à la contention d'esprit avec laquelle nous lisons les Ouvrages sérieux, que nous devons attribuer notre fatigue. Les choses même amusantes produisent le même effet quand elles durent trop long-tems, & plusieurs personnes assûrent qu'elles ne sortent jamais de l'Opera sans avoir mal à la tête, quelque bel Opera qu'on ait exécuté, parce que ce spectacle n'étant point interrompu par des entre-Actes, demande une attention continuelle. C'est pour laisser reposer l'attention que nos Traités en Prose sont divisés en Livres & en Chapitres; & nos Poëmes Didactiques en Chants, qui ne doivent jamais être trop longs. Le plus long Chant de l'Art Poëtique n'est que d'environ 400. Vers, & les autres d'environ 200. Les Livres des Géorgiques sont bien plus longs ; & Lucréce ne craint point de donner aux siens une étendue de 1300. à 1400. Vers. Je crois que les anciens Poëtes étoient sur ce point plus hardis que les nôtres, parce qu'ils récitoient eux-mêmes leurs Ouvrages dans des assemblées publiques sur le Théatre, & dans ce lieu dont les colonnes, suivant l'hyperbole de Juvenal, étoient brisées par tant de Lecteurs ; *assiduo rupta Lectore columnæ*; ces récits dans une assemblée publique étoient avantageux à l'Auditeur & à l'Ouvrage, qui paroissoit moins long étant bien récité. L'attention qu'on donne à un homme qui récite, fatigue moins que celle qu'on donne à la lecture de l'Ouvrage.

## §. II. *De la Fiction dans les Poëmes Didactiques.*

Il y a deux ſortes de fictions, celle de *récit* & celle de *ſtyle*. J'entens par celle de récit, ces merveilles opérées par ces perſonnages qui n'ont de réalité que dans l'imagination du Poëte: j'entens par celles de ſtyle ces images & ces figures hardies, par leſquelles le Poëte anime tout ce qu'il décrit. Si ceux qui ſoutiennent qu'il n'y a point de Poëſie ſans fictions, entendent les fictions de récit, ils ſoutiennent une erreur que j'ai détruite dans mon premier Chapitre. S'ils veulent parler des fictions de ſtyle, il eſt certain qu'elles ſe trouvent dans la Poëſie Didactique, comme dans toute autre, & c'eſt dans ce ſens ſeulement qu'on doit dire qu'il n'y a point de Poëſie ſans fiction.

Quiconque le dit dans le premier ſens, ne fait honneur ni à la Poëſie, ni aux hommes: c'eſt mépriſer les hommes, que de croire qu'ils ne puiſſent être attentifs qu'à des fables, & qu'on les doive amuſer comme des enfans; & c'eſt mépriſer la Poëſie, que de croire qu'elle ne puiſſe devoir la vie qu'à des menſonges frivoles. On ne peut douter que Virgile ne fût plus capable qu'un autre d'inventer d'agréables fictions dans ſes Géorgiques: il en a rempli ſon Enéïde, & elles y étoient néceſſaires, parce que la Poëſie Epique ne vit que par elles; mais loin qu'elles ſoient néceſſaires à la Poëſie Didactique, elles la deshonoreroient. Celui qui en donnant des préceptes s'égaye dans des fables, n'eſt point un maître qui ſe faſſe reſpecter; & ſi le ſujet qu'il traite eſt grave, il eſt encore plus condamnable, il ne pénétre pas les autres des vérités qu'il annonce, puiſque lui-même n'en paroît pas pénétré, lorſqu'il ne ſonge qu'à faire briller ſon imagination.

Le

Le sujet que traitoit Virgile ne demandoit pas tant de respect. En parlant du blé, des arbres, de la vigne & des troupeaux, il pouvoit introduire Cérès, Néoptoléme, les Faunes, Bacchus, les Driades, &c. il s'est contenté d'invoquer ces Divinités à la tête de son Ouvrage. Boileau pouvoit faire parler Apollon & toutes les Muses, il néglige même de les appeller à son secours: il entre en matiere sans invocation, & sans exorde. Dès le premier Vers il instruit. L'exemple de ces deux grands Poëtes doit nous apprendre que les fictions de récit sont inutiles dans un Poëme Didactique.

Il n'en est pas de-même de ces fictions de détail qui renaissent à tout moment, qui par des figures & des images donnent la vie à tout, & même aux raisonnemens, & par lesquelles le Poëte devient imitateur, autant qu'on peut l'être en donnant des préceptes. Cette espéce d'imitation n'a pas à la vérité tant d'attraits que celle de nos passions: je ne prétens pas non plus que la Poësie Didactique ait autant de charmes que les autres pour le commun des hommes; mais enfin, elle est aussi une Poësie imitative, & doit sa vie, comme une autre, à ce Vrai idéal, dont j'ai parlé dans le Chapitre précédent; & c'est ainsi que Virgile est grand Poëte dans ses Géorgiques.

Il faut qu'il soit un grand Peintre pour nous attacher dans ses Vers à des objets qui ne peuvent nous attacher que par la vérité de l'imitation: il faut aussi qu'il soit un habile créateur, pour faire naître tant d'œillets & de roses dans un champ si aride. C'est par un style plein de fictions & d'images qu'il produit ces miracles. Quand il nous décrit l'intérieur de la république des Abeilles, leur police & leurs guerres, nous oublions qu'il nous parle de mouches: nous nous croyons transportés dans l'enceinte d'une ville puis-

puissante, où nous considérons les travaux de tout un peuple, ses loix, ses mœurs, ses passions, & les grands ressorts qui font mouvoir tout l'État.

Mais je laisse ces endroits brillans pour considérer Virgile dans la plus grande sécheresse de son sujet, & je le trouve également Poëte dans les plus petits détails. Quand il m'entretient de la maniere d'élever des animaux, je crois qu'il me parle de l'éducation des hommes. Lorsque j'entens qu'il faut profiter du tems où les esprits sont encore flexibles, *dum faciles animi juvenum, dum mollior ætas*, j'oublie, qu'il a dit auparavant *jam vitulos hortare*, & qu'il me parle d'une jeunesse si peu respectable. A ces mots de Lucine & d'Hyménée, *ætas Lucinam justosque pati Hymenæos*, Hyménée si nécessaire pour réparer ce qu'enlévent tant de malheurs :

*Subeunt morbi, tristisque senectus,*
*Et labor, & duræ rapit inclementia mortis,*

j'éléve ma pensée à de plus grands objets, de-même qu'en lisant ces Vers dans lesquels il recommande d'éloigner les genisses de la vue des jeunes taureaux.

*Sed non ulla magis vires industria firmat,*
*Quàm venerem, & cæci stimulos avertere amoris....*
*Carpit enim vires paulatim uritque videndo*
*Fœmina, &c.*

Cherchons Virgile jusque dans les sujets inanimés, qu'il sçait rendre vivans. S'il recommande de ne point tailler les jeunes arbres, *cet âge tendre craint le fer.*

*Ac dum prima novis adolescit frondibus ætas,*

*Par-*

*Parcendum teneris . . .*
*Inde ubi jam validis amplexæ stirpibus ulmos*
*Exierint, tunc stringe comas, tunc brachia tonde;*
*Ante reformidant ferrum, tunc denique dura*
*Exerce imperia.*

L'arbre qui après avoir été greffé pousse d'heureuses branches, est étonné de se voir des feuilles étrangeres, & des fruits qui ne sont pas les siens.

*Exiit ad cœlum ramis felicibus arbos,*
*Miraturque novas frondes & non sua poma.*

Quand il ordonne qu'on commence à labourer, on entend gémir les taureaux, & on voit briller le soc de la charrue.

*Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro*
*Ingemere, & sulco attritus splendescere vomer.*

Ce style si peu commun dans les choses les plus communes, ne se trouve point dans Lucréce. Il avoit choisi une matière bien plus grande, puisqu'il entreprend non seulement de développer les secrets de la Nature, mais d'apprendre aux hommes le grand secret d'être heureux. Quoiqu'il se vante de parcourir les sentiers du Parnasse, *avia Pieridum peragro loca*, on l'y voit rarement. Son Prologue est admirable, & l'Exorde du second Livre est plein d'élévation; mais excepté quelques endroits pareils, au-lieu de trouver un Poëte qui imite, on ne trouve qu'un Philosophe qui débite très-froidement ses principes. C'est bien à lui qu'on peut reprocher la monotonie: il n'a d'autre variété que celle des sujets auxquels il passe par ces transitions communes, *Maintenant je vais parler de . . . je dis*

*donc . .*

... *suivant ce que j'ai dit plus haut.* Quand il ... expliquer la nature du sommeil, il promet peu de Vers, mais charmans, & il se compare à un Cigne.

*Suavidicis potiùs quàm multis Versibus edam,*
*Parvus ut est Cigni melior canor, &c.*

Cependant il est dans cet endroit même aussi obscur dans son raisonnement, que sec dans sa versification, à laquelle il ne sçut point donner cette harmonie qu'elle reçut par Virgile peu de tems après. On croiroit à juger par le style, que ces deux Poëtes ont vécu dans des tems très éloignés: cependant Lucréce mourut le jour que Virgile prenoit la robe virile. Pour mieux les comparer ensemble, on les peut rapprocher dans le même sujet: tous deux ont fait une description de la peste, avec cette différence que Lucréce décrit celle qui fut si fatale aux Athéniens, & Virgile décrit une peste qui affligea seulement les animaux. Lucréce détaille en Physicien les symptômes de la maladie, & n'intéresse pas. Voici un endroit où il veut exciter la compassion.

*Illud in his rebus miserandum & magnopere unum*
*Ærumnabile erat, quod ubi se quisque videbat*
*Implicitum morbo, morti damnatus ut esset,*
*Deficiens animo, mæsto cum corde jacebat,*
*Funera respectans, animam & mittebat ibidem, &c.*

Virgile excite bien autrement la compassion, quoiqu'il ne nous intéresse qu'aux malheurs des animaux. On les voit tomber au milieu des plus abondans pâturages.

*Hinc lætis vituli vulgo moriuntur in herbis,*
*Et dulces animas plena ad præsepia reddunt.*

On

On plaint ce coursier, qui oubliant ses victoires, baisse la tête, & expire.

*Labitur infelix, studiorum, atque immemor herbæ*
*Victor equus, &c.*

On partage la douleur de ce laboureur qui détache du joug le bœuf consterné de la mort de son compagnon, & qui laisse la charruë au milieu de la campagne.

*It tristis arator*
*Mærentem abjungens fraternâ morte juvencum,*
*Atque opere in medio defixa relinquit aratra.*

Enfin, on est effrayé par la vue de Tisiphone qui sort des Enfers.

*Sævit & in lucem stygio emissa tenebris*
*Pallida Tisiphone, &c.*

Par cette comparaison si avantageuse à Virgile, on voit quelle fiction de style anime son Ouvrage, & y répand la vie.

## CONCLUSION.

De ces Réflexions sur la Poësie Didactique, je crois qu'on peut conclure, premiérement, que les fictions de récit n'y peuvent trouver place, comme nous l'apprend Virgile lui-même.

*Non hic te carmine ficto*
*Atque per ambages, & longa exorsa tenebo.*

Secondement, que dans les Poëmes de cette nature, on ne doit pas s'attendre à trouver la ma-

matiere approfondie, comme Virgile le dit encore;

*Non ego cuncta meis amplecti Versibus opto.*

Troisiémement, qu'un Poëme Didactique, où l'utilité des préceptes se trouve jointe aux charmes du style, & à l'harmonie de la versification, mérite à son Auteur le grand titre de *Poëte*, & plaira toujours même à ceux à qui le sujet est indifférent.

Lorsque Virgile récita ses Géorgiques à Auguste, & lorsque Boileau récita son Art Poëtique à Louïs XIV, qui lui fit répéter l'endroit du troisiéme Chant, où les mœurs des différens âges sont si bien dépeintes, ce n'étoient ni les préceptes de l'Agriculture qui intéressoient Auguste, ni ceux de la Poëtique qui intéressoient Louïs XIV; mais ces deux Princes, amateurs des belles choses, prêtoient avec plaisir leur attention à une Poësie dont l'harmonie enchantoit leurs oreilles, & leur attention leur faisoit honneur aussi-bien qu'aux Poëtes. Car il faut avouër que les Poëmes Didactiques, quelque parfaits qu'ils soient, ne trouvent pas dans le commun du monde autant de Lecteurs que les Ouvrages remplis de fictions amusantes. Le nombre de ceux qui ne cherchent que l'amusement, est beaucoup plus grand que le nombre de ceux qui cherchent la solidité; mais l'approbation de ces derniers est celle qui flatte le plus un Auteur sage, qui doit toujours prendre pour sa devise ces paroles d'Horace, *contentus paucis Lectoribus*, ou celles-ci de Martial, *me raris juvat auribus placere*.

Que le Poëte qui ne cherche qu'à instruire les hommes de quelque vérité, ne s'attende donc jamais à en être écouté comme celui qui ne travaille qu'à exciter en eux les passions. Si l'ouvrage du premier est plus parfait, il sera plus

admiré, mais il sera toujours moins lu. Le nombre de ceux qui sont capables d'admirer est le petit nombre, il faut du goût & de l'étude: pour être touché, il ne faut qu'être homme: la nature nous a tous rendus sensibles, nous vivons de passions; & quand nous n'en avons point de véritables, nous nous plaisons dans ces passions feintes que l'Art des Poëtes sçait exciter en nous. Nous ne sommes pas naturellement portés à admirer; & même quand un objet n'est qu'admirable, nous nous contentons de le contempler quelquefois, mais nous n'y revenons pas souvent; au lieu qu'étant toujours disposés à nous laisser remuer, nous revenons sans cesse à ce qui nous procure ce plaisir. L'exemple de la Poësie unie à la Musique en est une preuve. Les morceaux de nos Operas qui restent dans la memoire de ceux qui les ont entendus, qui sont répétés par le peuple même, & qui volent de bouche en bouche, ne sont pas ceux où regne une grande Poësie pleine d'images, mais ceux où regnent les sentimens. Nous n'avons peut-être pas une plus belle Poësie mise en chant, que celle de la premiere Scéne du Ballet des Elémens. *Les tems sont arrivés, cessez, triste cahos, &c.* La beauté de la Musique répond à celle de la Poësie: cette Scéne cependant ne sera pas retenue si aisément, ni répétée si souvent par ceux qui chantent, que certains endroits d'Armide ou d'Athis, dont les Vers sont très-foibles. Il n'en faut demander la raison ni au Poëte, ni au Musicien, elle est dans notre cœur, & l'on n'en doit pas conclure que les vers foibles sont plus propres que les autres à être mis en Chant; mais que tout ce qui nous remue, nous attire bien plus que ce que nous admirons. De-là vient que la Poësie, dont le principal objet est de remuer les passions, aura toujours plus de partisans que la Poësie Didactique la plus parfaite.

CHA-

# CHAPITRE VIII.

*Réflexions sur trois Tragédies Françoises, imitées d'Euripide, & sur l'utilité de l'Imitation.*

J'AI dit dans le Chapitre VI. que nos Poëtes doivent, comme nos Peintres, étudier l'Antique : j'ai fait remarquer que les Poëtes Grecs qui ont été les premiers Imitateurs de la Nature, l'ont copiée de plus près que ceux qui sont venus après eux : ils sont donc devenus pour nous comme de seconds modéles après la Nature même. Nous les devons consulter, non pas pour les suivre en tout, ce que notre goût & nos mœurs ne nous permettent pas toujours, mais parce que nous y trouvons des richesses que nous pouvons appliquer à notre usage. Par l'exemple d'un de nos Poëtes qui en a profité, je vais faire voir comment on peut réüssir en se choisissant un modéle parmi les grands-hommes de l'Antiquité, ce qui me conduira à parler de l'utilité de l'imitation. Le Poëte, qu'on nomme quelquefois l'Euripide François, a souvent sçu ajoûter de nouvelles beautés à celles qu'il a trouvées dans son original. L'examen que je vais faire de celles qu'il lui doit, & de celles qu'il lui a prêtées, fera connoître la maniere de bien imiter les Anciens : j'avoue que je suis un Juge qu'Euripide seroit en droit de récuser. Si Plutarque, dans ses comparaisons des Héros de la Gréce avec ceux de Rome, a été soupçonné de favoriser les Héros de la Gréce par amour pour sa patrie, ce même amour se trou-

vant réüni en moi à un autre intérêt plus particulier, me rend un Juge suspect. J'espere cependant que la maniere dont je vais examiner les trois Piéces d'Euripide, en les comparant, avec celles de son Imitateur, fera connoître que je ne suis pas un Juge que la prévention séduise.



## ARTICLE I.

### SUR ANDROMAQUE.

DAns cette Tragédie Françoise, comme dans celle d'Euripide, on trouve la célébre Andromaque, mere affligée, & rivale malgré elle de la violente Hermione. Voilà presque toute la ressemblance que les deux Tragédies ont entre elles : le sujet est différent, & même le caractere d'Andromaque l'est aussi. On croit voir deux différentes Princesses qui ont un même nom. Il n'en faut point chercher d'autre raison que la différence des tems dans lesquels les deux Poëtes ont vécu, & celle des peuples pour qui ils ont travaillé. Chaque Poëte s'est conformé aux mœurs & au goût de sa nation. Si le Poëte François eût vécu à Athènes, il eût fait l'Andromaque Grecque ; & si le Poëte Grec eût vécu à Paris, il eût fait l'Andromaque Françoise. Pour montrer la vérité de ce que j'avance, il est nécessaire de donner en peu de mots le plan de la Tragédie Grecque.

Le fils d'Achille, qui a épousé Andromaque sa captive, dont il a un fils nommé Molossus, & qui depuis a encore épousé Hermione, la fille de Ménélas, dont il n'a point d'enfans, est allé consulter l'Oracle de Delphes. Hermione veut profiter de cette absence pour perdre Androma-

que sa rivale. Andromaque, pour éviter sa fureur, s'est réfugiée dans le Temple de Thétis, après avoir caché son fils: c'est dans ce Temple qu'Euripide la représente gémissant sur ses malheurs passés, & sur ceux qu'elle craint encore. Hermione arrive, Princesse pleine d'orgueil, de jalousie & d'emportement: elle annonce à sa rivale une mort prochaine, & l'insulte sur son mariage avec Pyrrhus, lui reprochant d'avoir osé entrer dans le lit d'un homme qui est le meurtrier de son époux & de son fils. Il semble qu'Andromaque auroit dû s'excuser alors sur son esclavage, & sur la nécessité où elle étoit d'obéir à son maître; mais elle fait une réponse qui nous paroît peu décente suivant nos mœurs, & que je ne rapporte point, parce qu'il n'est pas ici nécessaire d'entrer dans le détail de cette Tragédie. Dans ce moment Ménélas qui a découvert Molossus, le vient présenter à sa malheureuse mere, & la menace d'égorger son fils à ses yeux, si elle ne sort de son asyle. Andromaque n'ayant pu le fléchir, se résout à sacrifier sa vie plutôt que celle de son fils: elle quitte l'autel qu'elle tenoit embrassé, & se livre à la fureur de Ménélas. Lorsque ce Roi cruel & perfide fait traîner au supplice la mere & l'enfant, arrive le vieux Pélée qui s'y oppose. Il s'éléve entre lui & Ménélas une dispute qui dégénere bientôt en injures atroces, & qui nous montre combien les mœurs antiques étoient différentes des nôtres. Ménélas, plus orgueilleux que brave, céde la place à Pélée qui délivre Andromaque. Hermione abandonnée de son pere, se livre à ses remords; & dans la crainte du retour de Pyrrhus, veut se donner la mort, lorsqu'elle voit arriver Oreste à qui elle avoit été promise avant que d'épouser Pyrrhus: elle implore son secours. Oreste profite de cette circonstance pour la reprendre. A peine Pélée a-t-il appris l'enlé-

vement d'Hermione, qu'on lui vient annoncer la mort de Pyrrhus, tué dans une sédition qu'Oreste a excitée à Delphes: son corps est apporté sur le Théâtre; & Pélée qui le pleure, est consolé par Thétis, qui lui prédit que le jeune Molossus, reste du sang des Æacides, régnera dans la Thessalie, & aura une longue suite de descendans; ce qui prouve que ce Molossus est l'objet important de cette Piéce.

On ne peut justifier cette Tragédie d'un grand défaut, qui est la duplicité d'action. Ces deux actions n'ont entre elles aucun rapport nécessaire, & la seconde semble suivre de trop près la premiere.

Il est plus aisé de justifier Euripide contre ceux qui jugeant des Anciens sur nos mœurs, condamnent le caractere qu'il donne à Andromaque. Est-ce là, disent-ils, cette Andromaque si fameuse par son attachement pour Hector? elle ne pleure que pour un Molossus, enfant d'un second mariage, & elle appelle l'*œil de sa vie* ce fils qui doit être le sujet de sa honte. Virgile la fait parler bien différemment: au seul nom de Pyrrhus elle baisse les yeux, & s'écrie: *Qu'heureuse est la Princesse qu'une prompte mort a dérobée aux caprices d'un vainqueur insolent!*

*Nec victoris heri tetigit captiva cubile.*

Il est vrai que Virgile en cet endroit remplit l'idée que nous avons d'Andromaque; mais Euripide avoit un autre objet. Ce n'étoit pas de la veuve d'Hector dont il avoit besoin, mais de la mere de Molossus. Ce Molossus intéressoit les Athéniens plus qu'Astyanax; il étoit le sang d'Achille & de Pyrrhus, & le chef d'une famille qu'ils voyoient encore sur le trône; d'ailleurs il étoit né d'une mere étrangere, particularité essen-

sentielle à cette Piéce. Elle fut composée dans la chaleur de la guerre du Péloponnese, & après cette peste horrible qui ayant ravagé Athènes, donna lieu à deux loix, dont la premiere admettoit aux droits de citoyens tous les fils des Athéniens, quoique nés de meres étrangeres; & la seconde permettoit d'épouser deux femmes pour réparer les pertes causées par la guerre, & par la peste. Le but d'Euripide est de rendre odieuse cette seconde loi, en montrant les inconvéniens de la polygamie, & de rendre la premiere agréable par la vue de Molossus, issu du sang des Grecs, dont les descendans regnoient en Epire.

Je sçais que M. Hardion (1), dans deux sçavantes Dissertations sur l'Andromaque d'Euripide, est d'un autre sentiment. Il prétend que cette loi favorable à la polygamie, n'a jamais été réelle, quoiqu'Athénée en parle, & que le but d'Euripide a été de montrer les inconvéniens des priviléges qu'on avoit pendant quelque tems accordés aux bâtards dans Athènes, & le désordre que causoit dans les familles ce mêlange de femmes étrangeres & de citoyennes, d'épouses & de concubines. Il est inutile de discuter ici ces deux sentimens, parce que de tous les deux il résulte également qu'Euripide dans cette Tragédie, a eu un objet particulier à son tems & à sa ville, auquel les Athéniens prenoient intérêt. Les Piéces alors avoient souvent un rapport très-direct aux affaires de l'Etat; & dans une ville libre, il étoit permis aux Poëtes de dire sur le Théatre, ce qu'il étoit permis à tout citoyen de dire dans la Tribune aux Harangues.

Cette liberté ne peut être tolérée parmi nous; & nos Poëtes n'ayant pour objet que le plaisir des

(1) *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, T. VIII.*

des Auditeurs, & l'utilité des mœurs, c'eſt avec raiſon que celui-ci a abandonné le ſujet d'Euripide pour en faire un propre pour nous, en expoſant dans un tableau agréable & utile, les différens tranſports de l'amour, & les déſordres qu'excite ſouvent cette dangereuſe paſſion. Il conſerve en même tems à ſes perſonnages, les caracteres que leur donnent les Anciens; les premiers Vers font reconnoître celui qui eſt appellé *triſtis Oreſtes*: on reconnoît auſſi en Pyrrhus, *ſtirpis Achilleæ faſtus, juvenemque ſuperbum.* Hermione eſt, comme dans Euripide, une furie qui ne reſpire que la vengeance.

Les malheurs d'Andromaque ne ſont pas moins célébres dans l'Antiquité que ſes vertus. Ovide lui-même, peu accoutumé à louer les femmes, la regarde comme un exemple de chaſteté; & Virgile, par ſon *Hector ubi eſt*, a peint ſon caractere. Elle avoit eu cependant des enfans de Pyrrhus, & elle avoit Hélénus pour troiſiéme mari. Son état de captive la juſtifioit. Comme un vainqueur diſpoſoit de ſes eſclaves à ſon gré, Andromaque dans le lit de Pyrrhus n'en paroiſſoit pas aux Anciens moins chaſte, ni moins fidéle à Hector, & Hélénus, ſon troiſiéme mari, étoit le frere d'Hector. Cependant ces circonſtances auroient ſuivant nos mœurs défiguré le modéle de vertu que le Poëte vouloit préſenter; c'eſt pourquoi il ſuppoſe qu'Andromaque, quoique captive, eſt chez un maître reſpectueux qui ſe contente de l'effrayer par ſes menaces, quand il ne peut l'attendrir par ſes ſoupirs; & cette ſuppoſition ne choque point la vraiſemblance, puiſque dans tous les tems le véritable amour a dû inſpirer des ſentimens reſpectueux. Le Poëte ſuppoſe auſſi qu'Aſtyanax vit encore, & cette ſuppoſition n'a rien non plus qui choque la vraiſemblance.

Par ces deux ſuppoſitions Andromaque devient

le modéle de la vertu la plus parfaite qu'une femme puisse avoir: cette vertu est éprouvée par un cruel & dangereux combat: elle voit son maître à ses pieds: ce maître est un Prince aimable qui lui offre son cœur, son empire, son bras même, pour relever les ruïnes de Troye, venger Hector, & couronner Astyanax. Andromaque doit-elle rejetter ces offres? Le peut-elle même, puisque le Prince qui parle à ses pieds, peut se relever quand il le voudra, & parler en maître? Rien n'est capable d'ébranler son austere vertu, que la menace qu'on lui fait d'immoler son fils à ses yeux. Elle voit d'un côté la couronne qui lui est offerte, & de l'autre le fer prêt à tomber sur la tête de son fils; quel parti doit-elle prendre? Sera-t-elle une mere barbare, ou une épouse infidéle? On dira peut-être que cette fidélité aux cendres d'un époux est une vertu imaginaire, & que la mort ayant rompu les liens de l'hymen, la veuve redevient maîtresse de sa foi. Andromaque est persuadée du contraire, lorsqu'elle s'écrie:

Hélas! pour la promettre est-elle encore à moi?

Un second mariage n'est point un crime, mais il est du moins une preuve de foiblesse: une personne dont le cœur n'a jamais été occupé que du même objet, est plus estimable qu'une personne dont le cœur a été livré successivement à deux objets différens; & quand le Poëte fait dire à Andromaque:

Ma flamme pour Hector fut jadis allumée,
Avec lui sous la tombe elle s'est enfermée,

Il lui donne le même sentiment dont étoit pénétrée Didon, lorsqu'elle disoit:

*Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores*
*Abstulit, ille habeat secum servetque sepulcro.*

Cette vertu n'est donc point imaginaire : elle est rare, à la vérité; mais la Tragédie doit proposer les modéles des vertus les plus rares.

Si Andromaque est l'exemple de l'amour conjugal, elle ne l'est pas moins de l'amour maternel: ce n'est point comme dans Euripide, pour un Molossus, enfant dont le sort intéressoit les Athéniens, mais qui nous auroit été indifférent, que nous voyons couler ses larmes: elle ne pleure qu'Astyanax, ce gage unique d'un hymen qui lui est si cher; *ce fils sa seule joie & l'image d'Hector*; ce dernier rejetton d'une famille si illustre & si nombreuse; *reste de tant de Rois sous Troye ensevelis*; ce précieux trésor dérobé aux fureurs d'Ulysse, *flebile matris furtum miseræ*.

Le noble caractere d'une épouse si fidéle, & d'une mere si tendre, digne toujours d'admiration & de compassion, a rendu cette Tragédie victorieuse des critiques qu'elle essuya d'abord. Le Commentateur de Boileau rapporte que le grand Condé condamnoit le caractere de Pyrrhus, qu'il trouvoit trop emporté, trop farouche, & même malhonnête-homme, puisqu'il manque de parole à Hermione. L'Auteur a conservé à Pyrrhus le caractere qu'il a dans Virgile, & dans la Troade de Sénéque ; il en a même adouci la férocité. Il est vrai que Pyrrhus manque de parole à Hermione; mais en amour les Héros ne se piquent pas ordinairement de probité. D'ailleurs, Pyrrhus n'est pas le Héros de cette Piéce, c'est Andromaque qui en est l'Héroïne : & quand Pyrrhus en feroit le Héros, il n'est pas nécessaire que les mœurs du Héros d'un Poëme soyent toujours estimables, comme Aristote l'a observé.

Boileau, convaincu que dans le Poëte Tragique tout doit être noble, tout doit exciter la terreur ou la pitié, critiquoit dans cette Piéce une peinture trop naturelle de nos foiblesses, ou pour mieux les nommer, de nos extravagances amoureuses. Je me souviens que daignant un jour m'entretenir de ces matieres, quoique je fusse encore très-jeune, après m'avoir avoué qu'il avoit long-tems, comme un autre, admiré la Scéne fameuse qui commence par ce Vers, *Eh bien, Phénix, l'amour est-il le maître?* il m'assura qu'il avoit depuis changé de sentiment, ayant reconnu qu'elle ne s'accordoit pas avec la dignité du cothurne. En effet, me dit-il, qu'on ôte le nom de Pyrrhus de cette Scéne, & qu'on ne songe plus au fils d'Achille, qu'y trouve-t-on que la peinture de ces folles incertitudes que Térence dépeint dans ce Vers, *Exclusit, revocat, redeam? non, si obsecret?* Il m'ajoûta qu'il se repentoit d'avoir fait cette réflexion trop tard, parce que s'il l'eût faite dans le tems, il eût obligé l'Auteur à supprimer ce morceau. Je remarquai alors le sévere jugement de ce grand Critique, & quel avoit été son empire sur son ami, puisqu'il ne doutoit point de la docilité avec laquelle il eût sacrifié une Scéne si brillante. (1)

Boileau connoissoit mieux qu'un autre le prix de

(1) Dans les Lettres de Rousseau imprimées à la fin de la derniere édition de ses Oeuvres, on en trouve une, où, en parlant de cette Scéne, il dit qu'il l'a toujours condamnée en l'admirant, parce que quelque belle qu'elle soit, elle est plutôt dans le genre comique annobli que dans le genre tragique; & , ajoûte-t-il, *quand l'amour n'est point tragique, il devient petit & bas, & nous n'avons presque point de Tragédies dans notre Langue qui ne soit gâtée par-là.* Cette réflexion de Rousseau est remarquable.

de la Tragédie d'Andromaque, puisqu'il la faisoit aller à la postérité de pair avec Cinna.

Déja comme les Vers de Cinna, d'Andromaque, Courir marqués au coin de l'immortalité.

Mais les critiques qu'on ne fait qu'en vue d'une plus grande perfection, sont honneur à celui qui les sçait bien faire, & à celui qui les sçait bien recevoir. Cette Tragédie, malgré toutes les critiques, a plû, & plait encore: il ne s'agit donc plus que d'examiner à quels charmes elle a dû sa fortune.

Les ressorts du cœur humain y sont parfaitement dévéloppés: on y voit ces emportemens, ces fureurs, ces incertitudes, qui accompagnent l'amour, la guerre & la paix tour à tour, *bellum, pax rursum*, comme dit Térence. Le trouble y croît de Scéne en Scéne, & tient toujours le spectateur en suspens: mais le même art les tient également en suspens dans la Tragédie de Bajazet, & les mêmes fureurs de l'amour y sont dépeintes. Cependant cette Tragédie ne va point de pair avec Andromaque: par quel mérite celle-ci a-t-elle obtenu un des premiers rangs? Elle l'a obtenu, suivant mon sentiment, par le rapport nécessaire qu'ont tous les personnages au principal objet.

Tout ce qui n'a pas un rapport indispensable à l'action de la Tragédie, ne nous intéresse pas, comme nous intéresse ce qui en est inséparable. Attalide contribue à l'action de Bajazet, mais non point par un rapport indispensable. Bajazet pourroit résister aux propositions de Roxane, par d'autres raisons que par celles d'un autre amour. On peut retrancher de la Tragédie de Bérénice le personnage d'Antiochus, & celui d'Eriphile de la Tragédie d'Iphigénie; mais dans Andro-

maque aucun des personnages amoureux ne peut être retranché : le sujet est la mort de Pyrrhus. Son amour pour Andromaque, la résistance de cette Princesse, la jalousie d'Hermione, son empire sur Oreste, voilà ce qui contribue nécessairement à l'accomplissement de l'action. Le Poëte, comme a fort bien remarqué Rousseau, a sçu réünir quatre intérêts différens dans un seul intérêt; c'est par-là que ces amours différens se réünissent tous pour le sujet principal, & deviennent des amours tragiques.

La versification naturelle de cette Piéce a encore contribué beaucoup à son succès : il n'est pas inutile de s'arrêter sur cette réflexion.

Le véritable style de la Tragédie est peu connu : il ne doit pas être pompeux, comme le style du Poëme Héroïque; il ne doit pas non plus être simple, comme le style de la Comédie. Chez les Grecs & les Romains le Vers ïambe étoit le Vers propre à toutes les Piéces de Théatre, parce qu'il est, comme dit Horace, *alternis aptus sermonibus*; il est propre à la conversation, & s'éloigne moins que les autres Vers de la Prose Grecque & Latine, où les ïambes sont fréquens. Notre Langue, dont la versification ne consiste pas dans la mesure des syllabes bréves ou longues, n'a point de Vers propres à chaque espéce de Poëme; ce n'est que par un style plus ou moins élevé, qu'on se conforme au goût du sujet qu'on traite; & la Tragédie étant un Poëme en Dialogues, ne doit point être écrite en Vers pompeux, qui ne conviennent point à une conversation; ni en Vers simples, parce que cette conversation est noble. C'est donc ce milieu entre la pompe du Vers Héroïque, & la simplicité du Vers Comique, cette noblesse sans affectation, & ce naturel sans bassesse, qu'il est difficile d'observer toujours. Les Vers de la Tragédie d'Andromaque paroissent

ſent toujours ſimples ſans baſſeſſe, & harmonieux ſans pompe : j'en cite pour exemple cet endroit qu'un génie médiocre eût cru devoir orner de grandes figures. Andromaque prête à s'immoler recommande ainſi ſon fils à ſa confidente.

Fai connoître à mon fils les Héros de ſa race :
Autant que tu pourras, conduis-le ſur leur trace ;
Dis lui par quels exploits leurs noms ont éclaté :
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.
Parle-lui tous les jours des exploits de ſon pere,
Et quelquefois auſſi parle-lui de ſa mère.
Mais qu'il ne ſonge plus, Céphiſe, à nous venger ;
Nous lui laiſſons un maître, il le doit ménager.
Qu'il ait de ſes ayeux un ſouvenir modeſte ;
Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte, &c.

On ne trouve dans ces Vers ni images, ni figures, ni épithétes ; les expreſſions y ſont auſſi naturelles que les ſentimens. La rime ſeule les diſtingue de la Proſe, & cependant ils ſont toujours nobles & harmonieux.

## ARTICLE II.

## SUR IPHIGENIE.

LE ſacrifice d'Iphigénie eſt un des plus heureux ſujets que les Poëtes Tragiques ayent pu mettre ſur le Théatre. Un Roi qui par amour pour ſon peuple, & par obéïſſance aux Dieux, ſe dépouille des ſentimens les plus tendres de la nature ; une Princeſſe qui à la fleur de ſon âge, lorſque la naiſſance, la jeuneſſe, & la beauté lui promettent une deſtinée glorieuſe, ſe voit conduite

duite à la mort par l'ordre de son pere, quels objets sont plus capables d'exciter la compassion, & de faire verser aux spectateurs ces larmes qui sont leurs délices, & la gloire du Poëte?

Un spectacle si touchant par lui-même, peut le devenir encore davantage par les ornemens que l'habileté du Poëte y sçait ajoûter. Il est naturel de plaindre un pere réduit à la fâcheuse nécessité à laquelle Agamemnon se trouve réduit; mais on peut augmenter ses malheurs par le nombre & la nature des combats qu'on lui donnera à soutenir; il est naturel de s'intéresser au sort d'une Princesse condamnée à une mort qu'elle n'a point méritée; mais plus cette Princesse sera aimable & vertueuse, plus son sort paroîtra digne de pitié. C'est à l'Auteur qui entreprend une pareille Tragédie à inventer ces ressorts qui remuent les cœurs.

Euripide a représenté ce fameux sacrifice sur le Théatre d'Athénes. Un de nos Poëtes a transporté le même spectacle sur le Théatre de Paris, & les François l'ont vu avec le même plaisir que les Athéniens l'avoient vu autrefois. La principale gloire qui est celle de l'invention, appartient à Euripide; mais comme son imitateur peut avoir embelli le même sujet par de nouvelles circonstances, & avoir inventé de nouveaux ressorts pour émouvoir, il peut s'être acquis une gloire qui ne soit propre qu'à lui. Je vais tâcher de faire connoître le mérite particulier de ces deux Poëtes par une comparaison suivie de leurs Piéces.

Dans toutes les deux, Iphigénie & Agamemnon sont les deux principaux personnages qui attachent les yeux. La Scéne est ouverte par Agamemnon; & l'on peut dire qu'Euripide a été plus heureux dans cette Piéce que dans presque toutes les autres, où, pour expliquer le sujet qu'il va

 trai-

traiter, il a recours à un prologue, dont la froideur convient peu au Poëme Dramatique, qui doit être tout en action. L'action de cette Tragédie commence dès les premiers Vers, qui apprennent aux spectateurs le lieu de la Scéne, l'heure où l'action commence, & le silence qui regne sur la terre & sur la mer. Agamemnon qui est sorti de sa tente pour appeller son esclave, y rentre en déplorant le malheur de ceux qui sont dans les grandes places. L'esclave, que ces tristes réflexions étonnent, est encore plus surpris, quand il voit son maître attaché sur une lettre, ou tantôt il écrit, tantôt il efface, qu'il plie & déplie tour à tour; enfin, qui jette à terre son flambeau, & fond en larmes. Cet admirable tableau répand dès l'ouverture de la Scéne le trouble dans l'âme du spectateur, & excite en lui la curiosité d'apprendre la cause de l'inquiétude d'Agamemnon. Il l'apprend aussi-tôt de la bouche de ce Prince, qui après avoir raconté à son esclave, mais en remontant trop haut, la naissance, le mariage, & l'enlévement d'Héléne, l'ardeur des Grecs pour la venger, & l'arrivée de l'armée en Aulide, ajoûte que cette armée a tout d'un coup été retenue en Aulide par la colere des Dieux, qui demandent le sang d'Iphigénie; que ne pouvant se résoudre à obéir, il a voulu d'abord congédier l'armée; qu'ensuite vaincu par les raisons de son frere Ménélas, il a envoyé ordre à Clytemnestre d'amener sa fille en Aulide, sous le prétexte faux qu'Achille la demande en mariage; mais qu'enfin cédant à de nouveaux remords, il vient de retracter son premier ordre par cette lettre dont il le charge; il lui recommande de la porter promtement à Clytemnestre, & de la prévenir pour l'empêcher de mettre le pied dans l'Aulide. Tel est le début de cette Tragédie dans Euripide.

Son imitateur ne s'est point écarté d'un modéle si parfait. L'ouverture est la même; on pourroit seulement y desirer cette vive peinture d'Agamemnon, qui plein de trouble & d'irrésolution, écrit & efface, plie & déplie sa lettre. Dans le récit qui sert à l'exposition du sujet, Agamemnon ne remonte pas à la naissance, au mariage, ni à l'enlévement d'Héléne, il vient tout-à-coup au prodige qui arrête l'armée en Aulide, & au fatal oracle qu'a prononcé Calchas. S'il est résolu d'y obéir, ce n'est point, comme dans Euripide, Ménélas qui l'y oblige; ce ministere odieux ne convient point à un frere: c'est Ulysse dont la cruelle industrie le séduit; c'est son propre orgueil qui le rend amoureux du rang suprême; enfin ce sont les Dieux qui toutes les nuits lui présentent la foudre. Tant de séductions & de menaces qui ont arraché son consentement, le rendent plus excusable qu'Euripide ne le fait paroître; & plus il est excusable, plus il est digne de compassion. Il a été contraint de céder. Cependant, quand il se représente Iphigénie qui approche & court au trépas, quand il se rappelle les charmes de cette fille si vertueuse, la nature reprend son empire, il change de résolution, & se flatte que les Dieux ne lui demandent ce sacrifice que pour l'éprouver; il donne à Arcas la lettre qui révoque les premiers ordres.

L'esclave chargé de rendre cette lettre, est arrêté dans Euripide par Ménélas, qui la lui arrache avec violence. Au bruit qu'il fait, Agamemnon accourt, & les deux freres s'accablent mutuellement d'injures. Ménélas représente Agamemnon comme un homme qui n'a point rougi de commettre toutes sortes de bassesses pour obtenir par les suffrages du peuple le commandement de l'armée, & qui ayant obtenu ce qu'il souhaitoit, est devenu fier & intraitable; comme

un homme qui loin d'être allarmé par l'oracle de Calchas, s'y soumet avec joie pour conserver sa place, en sacrifiant sa fille à son ambition. Agamemnon, au-lieu de réfuter ces reproches qui le couvrent de honte s'ils sont véritables, se contente d'y répondre par d'autres reproches, en accusant son frere d'avoir perdu la raison, à cause de l'impatience qu'il a de reprendre une femme aussi méprisable qu'Héléne, en sacrifiant à ce fol amour tous les intérêts du sang. Une dispute de cette nature n'a rien de noble, & les injures que se disent ces deux freres les deshonorent tous deux. C'est avec bien plus d'art que le Poëte François charge Ulysse du cruel emploi d'encourager Agamemnon au meurtre de sa fille, en lui représentant la gloire de sa patrie, en l'exhortant à pleurer tandis qu'il est seul, pour donner à la nature ce qu'il lui doit, en affectant d'unir ses larmes aux siennes, en se servant enfin de tous les artifices que son éloquence industrieuse sçait mettre en usage.

Tandis qu'Agamemnon espere que sa fille qu'il a contremandée n'arrivera pas, on vient lui annoncer qu'elle approche. A cette fatale nouvelle quelle doit être sa douleur! c'est ce que peint admirablement Euripide, & il touche ici plus que son imitateur. *Hélas, que deviendrai-je*, dit Agamemnon! *en quelle extrémité suis je réduit! La cruelle fortune, plus puissante que moi, a renversé tous mes desseins. Heureux ceux qui dans un rang moins élevé, peuvent en liberté exhaler leur douleur par leurs plaintes & leurs larmes! Ce triste soulagement m'est défendu; vil esclave du peuple, j'ai honte de verser des larmes, & j'ai honte de n'en point verser. Que dirai-je à mon épouse? de quel front oserai-je l'aborder? elle m'a perdu en arrivant ici. Hélas! une juste raison l'y amenoit; elle y venoit célébrer l'hymen de sa fille. Quelle surprise peut elle,*

*elle, quand au-lieu de cet époux qu'elle attendoit, elle trouvera un pere parricide! Et toi, malheureuse Iphigénie, dont l'hymen va se célébrer dans les Enfers, j'entends tes regrets: tu vas me dire: O mon pere, est-ce donc à la mort que vous deviez me conduire! Je verrai à mes yeux le tendre Oreste; la langue de cet enfant ne peut encore exprimer sa pensée; mais au défaut de la voix, ses cris & ses larmes me parleront assez.*

Ces paroles, & l'approche d'Iphigénie, changent tout à coup le cœur de Ménélas; il mêle ses larmes à celles de son frere; il reconnoît qu'il est injuste de sacrifier une fille aussi aimable qu'Iphigénie à l'envie de reprendre une femme telle qu'Héléne; il a honte d'y avoir pu consentir; il presse Agamemnon de desobéir à l'Oracle: mais il n'est plus tems: Calchas, Ulysse, & toute l'armée s'y opposent.

Iphigénie arrive, & se jette dans les bras d'Agamemnon; la froideur des embrassemens du pere, son embarras pour étouffer le chagrin qui le domine, ses réponses ambigues, ses paroles entrecoupées, les demandes de sa fille, & l'inquiétude que lui cause un accueil si peu attendu; enfin le trouble de l'un & de l'autre est si vivement dépeint dans Euripide, que le Poëte François n'a presque d'autre gloire que celle d'avoir suivi pas à pas son original.

Je ne m'arrête point à parler ici d'une Princesse qu'il améne avec Iphigénie, & qu'il nomme Eriphile. Sans cet heureux personnage, il n'eût osé, comme il l'assure dans sa Préface, entreprendre cette Tragédie, parce qu'il n'eût pu se résoudre à souiller la Scéne par le meurtre horrible de la vertueuse Iphigénie. Cette Eriphile a paru cependant un personnage inutile à quelques Critiques. Je ne prétens ni approuver ni réfuter leur jugement, & je reviens à Euripide, qui introduit Achille sur le Théatre. On

On ne voit aucune raison apparente, qui puisse amener Achille dans cette Piéce; il ignore jusqu'à ce moment, tout ce qui se passe au sujet d'Iphigénie; il ignore son arrivée dans l'Aulide, & la cause de son arrivée; il n'a jamais eu dessein de la demander pour épouse, c'est par hazard qu'il vient chercher Agamemnon. Il rencontre une Dame qu'il n'a jamais vue, & par respect il veut se retirer. Clytemnestre, qui s'empresse de se faire connoître à lui, comme à l'époux futur de sa fille, tombe dans une étrange surprise, lorsqu'elle lui entend dire que jamais il n'a songé à cet hymen, & qu'on la trompe. Quelle peut être la cause d'un bruit si faux? Ils l'ignorent tous deux, & leur étonnement est égal. L'esclave d'Agamemnon vient dévoiler ce mystere; il leur apprend les funestes desseins de son Maître sur Iphigénie. A cette affreuse nouvelle, Clytemnestre ne rougit point de se jetter aux genoux d'Achille: *Elle s'humilie pour sauver les jours de sa fille, elle s'abaisse devant le fils d'une Déesse, elle est seule dans un camp séditieux, & n'a pour autel qu'elle puisse embrasser, que les genoux d'Achille; c'est pour lui qu'Iphigénie est venue en Aulide; quoiqu'elle n'ait point été son épouse, elle en a porté le nom*; ce nom la conduira-t-il à la mort? Une priere si tendre pénétre le cœur d'Achille, il voit qu'on a abusé de son nom, il doit tirer raison de cette offense, son honneur y est engagé: c'en est assez pour lui, il jure à Clytemnestre qu'il prendra la défense d'Iphigénie, qu'il sera son Dieu tutélaire, qu'elle peut s'en reposer sur lui: il ne veut pas même qu'Iphigénie vienne se jetter à ses pieds: il doit épargner cette humiliation à une Princesse aussi respectable, & sans l'avoir vue, sans songer à l'amour, il est intéressé à la protéger. Il réïtere ses sermens à Clytemnestre, & l'exhorte cependant à tâcher de fléchir par elle-même Agamemnon.

non. *Si vous ne réüssissez pas*, lui dit-il, *alors vous reviendrez à moi*.

Ces sentimens qu'Euripide donne à Achille, sont nobles & généreux ; un Héros tel que lui doit son secours à l'innocence opprimée; mais enfin il n'est excité à la défense d'Iphigénie, que par un effet de générosité. Un motif bien plus vif & plus intéressant l'anime dans la Tragédie Françoise: ce Héros généreux est en même tems un amant passionné: ce n'est pas seulement la défense d'une infortunée qu'il embrasse, c'est encore celle d'une Princesse qu'il aime avec transport, qu'il veut épouser, & qui lui est promise; il protége une vie dont dépend le bonheur de la sienne. Cet hymen qu'il attendoit, a servi de prétexte pour faire venir Iphigénie en Aulide; il est trompé dans son espérance, il voit qu'on a abusé de son nom, il a son honneur & son amour à venger. Que ne doit-on pas attendre d'un Héros que ces deux intérêts animent? Et quel est l'art du Poëte d'avoir sçu les réünir? Souvent les personnages amoureux qu'on introduit sur notre Théatre, deshonorent la majesté de la Tragédie; mais l'amour d'Achille n'a rien que de grand & de noble, on ne le voit point soupirer aux pieds de sa maîtresse. Achille, quoiqu'amant, est toujours Achille: il ne songe qu'à se venger de l'affront qu'il a reçu, & à sauver les jours de l'épouse qui lui est destinée. On dira peut-être qu'il n'est pas glorieux à Achille de s'occuper de son amour, tandis que toute l'armée est retenue en Aulide par la colere des Dieux. Est-ce-là le tems qu'un Héros doit choisir pour préparer la pompe de son hymen? Le Poëte qui a prévu cette objection, l'a mise dès le commencement de sa Piéce dans la bouche d'Ulysse, & Achille l'a détruite en répondant, que son amour ne l'empêcheroit pas de descendre le premier au ri-

vage de Troye, qu'il ne demande que Troye, & un vent favorable qui l'y conduise. Comme il a préféré peu de jours mais illustres, à une vie longue mais obscure, nulle autre passion n'est capable de retarder celle qui l'emporte vers la gloire; de-même que nulle autre passion n'est capable d'ébranler l'inviolable attachement d'Iphigénie aux devoirs d'une fille soumise à son pere, ni l'amour de la vie, ni l'estime qu'elle doit avoir pour un Héros qu'on lui a promis pour époux, & que son pere lui a permis d'aimer. C'est elle-même, que ce Héros qui la veut défendre, trouve la premiere à combattre; elle prend en main contre lui la cause d'Agamemnon, & ne lui pardonne pas les noms injurieux qui lui échappent contre ce malheureux pere, qu'elle excuse & qu'elle plaint toujours. On peut bien dire que les entretiens entre Achille & Iphigénie, n'ont rien qui ressemble aux entretiens communs des Amans qu'on entend sur le Théatre: deux Amans de ce caractere peuvent paroître sur la Scéne Tragique, sans en avilir la dignité.

Cette même vertu qu'Iphigénie oppose à la juste colere d'Achille, lui dicte le tendre discours qu'elle adresse à son pere, non pour lui demander la vie, comme dans Euripide; elle ne la veut point défendre, elle ne fait que lui représenter l'intérêt qu'une mere & un amant y prennent; pour elle, elle est prête à la rendre à celui dont elle l'a reçue: c'est à ce caractere vertueux & aimable, toujours également soutenu, que le Poëte doit les larmes qu'il a arrachées à ses spectateurs.

Le caractere qu'Euripide donne à la même Iphigénie, nous paroît si fort au-dessous, suivant nos mœurs, que je n'ose m'arrêter long-tems dans une comparaison trop peu avantageuse au Poëte Grec. Je ne condamne pas son Iphigénie quand

quand elle se jette aux pieds d'Agamemnon, & pour exciter sa compassion lui rappelle ses premieres tendresses pour elle, & les promesses qu'il lui avoit faites d'un heureux établissement: mais il est difficile d'admirer ces paroles qu'elle ajoûte: *Ne me faites point mourir à la fleur de mon âge, parce qu'il est doux de voir la lumiere. La lumiere du jour a droit de charmer tout le monde; mais les ténébres de la mort ne présentent qu'effroi.* Elle déplore ensuite son sacrifice par un Cantique lugubre, où elle se plaint qu'elle ne verra plus les rayons du Soleil. *Infortunée*, dit-elle, *je suis immolée par la main meurtriere d'un pere dénaturé.* Ceux que le respect pour l'Antiquité empêchera de condamner ces sentimens, diront qu'à la vérité ils n'ont rien d'admirable, mais qu'ils sont pris dans la nature que les Anciens copioient plus exactement que nous. C'est ce Vrai simple dont j'ai parlé. Iphigénie s'abandonne d'abord aux regrets que l'amour de la vie lui devoit naturellement inspirer; mais ce n'est que pour un moment, elle prend bientôt après des sentimens plus élevés; ce n'est plus une jeune fille que la crainte de la mort fait pleurer, c'est une Princesse courageuse qui veut répandre son sang pour sa patrie, & qui dit à sa mere: *Ce n'est pas pour vous seule que vous m'avez mise au jour, je me dois à ma patrie, je lui donne ma vie: qu'on m'immole, & que Troye périsse.* Ces dernieres paroles ont servi de modéle à ces Vers,

Déjà Priam pâlit, déjà Troye en allarmes
Redoute mon bucher, & frémit de vos larmes.
Allez, & dans ses murs vuides de citoyens,
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens:
Je meurs dans cet espoir, satisfaite & tranquille.

Il est donc vrai que le Poëte François doit à Euri-

Euripide l'admirable caractere d'Iphigénie, mais avec cette différence, qu'il le soutient depuis le commencement jusqu'à la fin, & qu'Euripide ne le donne à cette Princesse qu'aux approches du sacrifice, & quand elle n'a plus, pour ainsi dire, d'autre parti à prendre, que celui de mourir glorieusement. Elle conserve la même fermeté quand elle quitte Clytemnestre; elle l'exhorte à ne point pleurer une mort aussi illustre que la sienne, à ne point revêtir ses sœurs d'habits de deuil; elle lui recommande Oreste son frere, & enfin son pere Agamemnon : le sang d'une fille qu'il a versé malgré lui pour le salut de son peuple, ne doit point être entre elle & lui un sujet de haine. Après ces tendres adieux, elle va à la mort en chantant un Cantique de joie.

Cette séparation touchante de la mere & de la fille, est la même sur le Théatre François ; les adieux d'Iphigénie sont les mêmes, mais Clytemnestre ne les reçoit pas avec la même tranquillité, elle ne consent point aux demandes de sa fille, elle ne veut point la laisser aller seule à l'autel, & elle ne la quitteroit point si elle n'en étoit séparée par des soldats qui se jettent au-devant d'elle. L'amour maternel ne céde qu'à cette violence, il ne lui reste plus que les prieres, les menaces, les imprécations : elle se livre à tous les transports que la nature lui doit inspirer dans ce moment douloureux. Euripide a oublié cette peinture d'une mere désolée, que son imitateur ne laisse point à desirer, parce qu'elle étoit nécessaire.

Je dois encore faire observer l'art qu'il a eu d'accabler de malheurs Agamemnon, pour écarter la haine qui devroit naturellement retomber sur lui, comme sur un homme qui mérite les titres de sanguinaire & de parjure qu'Achille lui donne. Dans Euripide, après avoir écouté les regrets

d'Iphi-

d'Iphigénie, & les reproches de Clytemnestre, il se contente de répondre froidement qu'il aime ses enfans, mais que quand la Gréce lui demande le sang de sa fille, il doit obéïr; il n'en dit pas davantage, & disparoît. Mais dans notre Tragédie, ce malheureux Prince, trahi par son confident qui a révélé son secret, se voit attendri comme pere, par les tendres & respectueux sentimens de sa fille; déchiré comme époux, par les reproches sanglans de Clytemnestre; enfin comme Général d'armée, outragé par les injures & les menaces violentes de l'impétueux Achille. Ces assauts qu'il soutient se succédent tour à tour sans intervale, ensorte que toute la rigueur de ce fatal événement tombe sur lui coup sur coup. Pour obéïr aux Dieux, pour conserver son rang, pour punir l'insolence d'Achille, il doit sacrifier Iphigénie; mais il conserve toujours un cœur de pere, & la nature l'emporte enfin; il suspend l'ordre du sacrifice, & ordonne à Clytemnestre de fuir loin du camp avec sa fille. Ainsi le trouble de la Piéce va toujours en croissant; & Agamemnon, qui semble s'être attiré son malheur par son ambition, mérite cependant la pitié du spectateur; enfin ce ne sera point par son ordre, ce sera au contraire malgré lui qu'Iphigénie ira à l'autel. On ne pourra lui reprocher ce cruel sacrifice.

Il ne me reste plus qu'à comparer dans les deux Auteurs le dénouement. Euripide qui suit l'opinion de son tems, dont il ne pouvoit s'écarter, fait arriver Iphigénie à l'autel, où elle s'immole courageusement. Agamemnon est présent au sacrifice, mais il s'est voilé le visage; voile heureux, dont fit usage le Peintre vanté par Ciceron. Achille se trouve aussi à l'autel; mais au lieu de s'opposer à la mort d'Iphigénie, comme il l'avoit promis, il la demande lui-même à haute voix au nom de tous les Grecs. Ici je ne reconnois plus Achil-

Achille, & j'ignore comment on peut l'excuser. Dans le moment que Calchas prend le couteau, Iphigénie enlevée par Diane, disparoît : Agamemnon vient lui-même confirmer ce miracle à Clytemnestre, comme une nouvelle dont elle doit se réjouir.

On ne pouvoit sur notre Théatre sauver Iphigénie par la voie d'un miracle si peu vraisemblable pour nous. Le Poëte fait arriver Iphigénie à l'autel; elle y voit toute l'armée contre elle, le seul Achille pour elle, qui épouvante l'armée, & partage les Dieux : le combat commence, & dans ce moment de trouble on découvre une autre Iphigénie, dont la mort appaise les Dieux, contente tous les Grecs, & épargne au spectateur la douleur de voir périr la vertueuse Princesse, qui pendant tout le cours de la Piéce a été l'objet de sa pitié & de son admiration. Cet heureux dénouement épargne la nécessité de recourir à un miracle ; le Poëte seulement le met dans les yeux du soldat :

Le soldat étonné, dit que dans une nue,
Jusques sur notre autel Diane est descendue.

Agamemnon ne revient point sur le Théatre après cet événement, sa présence n'y est plus nécessaire.

Dans cette comparaison, où j'ai suivi pas à pas deux Poëtes fameux, si j'ai paru quelquefois donner l'avantage au François, je répéte ce que j'ai dit au commencement de ce discours, qu'Euripide est toujours le maître, parce que la principale gloire, qui est celle de l'invention, lui appartient. D'ailleurs il faut observer que son imitateur avoit besoin de beaucoup plus d'art pour traiter le même sujet. Le sacrifice d'Iphigénie étoit un spectacle plus intéressant à Athénes

qu'à Paris. Les noms d'Agamemnon & d'Iphigénie étoient respectables aux Grecs; ils devoient, ou croyoient devoir à ce même sacrifice, la gloire que leurs peres s'étoient acquise dans la guerre de Troye. Euripide représentoit à ses spectateurs un sujet Sacré pour eux; mais son imitateur ne nous représentant qu'un sujet fabuleux, a eu besoin pour nous y intéresser, d'employer tous les ressorts que son art a pu lui fournir: il a dû présenter un spectacle plus touchant à des spectateurs plus difficiles à émouvoir.



## ARTICLE III.

### *SUR PHEDRE ET HIPPOLYTE.*

L'Effet le plus surprenant de la Poësie comme de la Peinture, est de pouvoir, par le charme de l'imitation, attacher nos regards sur des objets, dont nous les détournerions avec horreur, s'ils nous étoient réellement présentés. Nous frémirions à la rencontre d'un parricide, & nous ne pourrions supporter la vue d'un fils dans les bras de sa mere, caressé par elle sous le titre d'époux. Nous regardons cependant avec plaisir sur le Théâtre, Oreste & Oedipe, qui nous offrent ces deux spectacles, quand l'art du Poëte en a sçu écarter ce qu'ils ont d'odieux.

Il étoit aussi difficile d'accoutumer nos yeux à la vue de Phédre qu'à celle d'Oedipe & d'Oreste: Quel spectacle plus affreux que celui d'une femme en proie à toutes les fureurs d'un amour incestueux, tandis que son époux est encore vivant? Cette même femme cependant est un des personnages tragiques qui nous charment le plus, parce que

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus affreux objet fait un objet aimable.

Un de nos Poëtes pour nous repréſenter cet objet, a emprunté le pinceau d'Euripide; mais comme il l'a manié différemment, nous allons examiner lequel des deux Peintres l'a conduit avec plus de délicateſſe.

Aux tableaux de ces deux grands Maîtres, je ne comparerai pas l'ouvrage d'un Poëte Latin, qui ſe trouve dans le Recueil de Tragédies attribuées à Sénéque. Cet Auteur s'écartant entiérement d'Euripide, n'obſerve ni conduite, ni caractere: ſa Piéce, qu'on ne doit pas nommer Tragédie, n'eſt qu'un tiſſu de ſentences brillantes, & de deſcriptions poëtiques, miſes hors de leur place, parmi leſquelles cependant on trouve quelques beaux traits.

Je ne parlerai pas non plus de cette Tragédie Françoiſe, qui ſous le même titre, eut autrefois un ſuccès étonnant, mais fort court. La Phédre de Pradon eſt maintenant enſevelie dans un profond oubli. Si Phédre ſe livroit ſans remords à ſa paſſion honteuſe, le ſpectateur indigné contre elle, ne pourroit jamais l'écouter; il faut du moins qu'elle ne paroiſſe pas tout-à-fait coupable, & qu'elle ſoit plus malheureuſe que criminelle. Telle eſt la Phédre d'Euripide. La nôtre a une ſi grande horreur de la moindre apparence du crime, qu'elle paroît toujours aimer la vertu. On ſe contente de plaindre celle d'Euripide, on va juſqu'à admirer dans ſon imitateur

La pudeur vertueuſe
De Phédre, malgré ſoi, perfide, inceſtueuſe*.

(*) *Boileau.*

C'eſt ce qu'un examen ſuivi de ces deux Tragédies fera mieux connoître.

Dans Euripide, Vénus qui paroît d'abord ſur le Théatre, vient annoncer par avance au ſpectateur, tout ce qui doit arriver. Cette Déeſſe outrée de jalouſie de ce qu'Hippolyte, uniquement attaché au culte de Diane, déteſte les plaiſirs de l'amour, a réſolu d'en tirer une vengeance éclatante. Tout eſt préparé depuis long-tems, elle a inſpiré à Phédre un amour violent pour Hippolyte: cet amour coutera la vie à la malheureuſe Phédre; *mais n'importe*, dit Vénus: *ſa mort ne me touche pas aſſez pour m'empêcher de punir un ennemi qui me mépriſe.* Quel affreux caractere pour une Déeſſe!

Le Poëte François donne une cauſe plus ancienne & plus excuſable à la colere de Vénus. Toute la famille du Soleil lui étoit odieuſe depuis long-tems.

*Stirpem peroſa Solis inviſi Venus*
*Per nos catenas vindicat Martis ſui* *.

Paſiphaé & Ariane avoient été les premieres victimes de cette colere; Phédre eſt du même ſang, ce qui lui fait dire:

Puiſque Vénus le veut, de ce ſang déplorable
Je péris la derniere & la plus miſérable.

C'eſt comme une victime de cette colere qu'elle paroît d'abord ſur le Théatre. Dans Euripide, elle eſt portée ſur un lit: elle n'a pris aucune nourriture depuis trois jours, & elle a réſolu de mourir ſans déclarer ſon mal. Tout l'afflige, tout l'ennuye. Ses deſirs ſe contrediſent; elle ne ſçait

(*) *Sénéque.*

ſçait ce qu'elle veut; elle demande à ſortir de ſa maiſon; ſi-tôt qu'elle en eſt ſortie, elle y veut rentrer. *Soulevez mon corps*, dit-elle aux femmes qui l'environnent, *ſoutenez mes bras*, *élevez ma tête*, *débarraſſez mon front de ces ornemens importuns.* Un moment après elle ne s'occupe que de ſa paſſion; ſa raiſon ſe trouble, elle ſoupire après les fontaines & les prairies; elle voudroit être dans les forêts au milieu des cris des chiens de chaſſe, à pourſuivre les bêtes ſauvages. Tantôt elle voudroit être en pleine campagne à dompter des courſiers; puis revenant à elle, *Qu'ai-je*, *dit*, *malheureuſe? Où ma raiſon s'égare-t-elle? je l'ai perdue, les Dieux me l'ont ravie. O chere nourrice, cache-moi, je rougis de ce que je viens de proferer; couvre-moi, mes yeux fondent en larmes.*

La nourrice la conjure de lui découvrir la cauſe de ſa maladie, & lui repréſente qu'en ſe laiſſant mourir, elle trahit ſes enfans qui auront pour maître Hippolyte. A ce nom, Phédre ſe réveille, & conjure par les Dieux ſa nourrice de ne jamais le prononcer devant elle. Touchée des ſollicitations preſſantes de cette nourrice, elle s'apprête enfin à faire l'horrible aveu de ſa maladie; mais tout à coup elle apoſtrophe ſa mere & ſa ſœur, dont l'amour a cauſé la perte. La nourrice qui n'entend point la raiſon de ces exclamations, redouble ſes inſtances: Phédre n'y pouvant plus réſiſter: *Qu'eſt-ce*, lui dit-elle, *que ce que les hommes appellent aimer?* *Une choſe*, répond la nourrice, *pleine en même tems de douceur & d'amertumes: la reſſentez-vous pour quelqu'un? Quel eſt*, reprend Phédre, *ce fils d'une Amazone? Hippolyte*, s'écrie la nourrice. *C'eſt de toi-même que tu l'entens*, dit Phédre, *& non pas de moi.* Il ſemble que par ce détour elle ait voulu s'excuſer d'avoir nommé celui qu'elle aime.

Ce ſeul morceau d'Euripide devroit rendre moins

moins précipités dans leurs jugemens, ceux qui font gloire de meprifer cet Auteur; ils y retrouvent mot pour mot les mêmes beautés qu'ils admirent fur notre Théatre. Son Imitateur, dans un grand nombre d'autres endroits, fçait ajouter ou retrancher à l'original qu'il imite, mais il le traduit ici prefque littéralement; parce qu'il ne peut rien retrancher d'inutile, & qu'il n'y peut rien ajouter de plus beau. En effet, quelle peinture plus belle & plus tragique, que celle d'une femme mourante, réfolue à mourir, languiffante, fans nourriture depuis trois jours, portée fur les bras de fes domeftiques, qui forme tour à tour des vœux contraires; tantôt fe livre à fa paffion, tantôt rappelle fa raifon égarée, & veut qu'on lui couvre le vifage, comme indigne de voir la lumiere? Forcée de faire l'aveu de fon mal, elle n'y vient que par tant de détours, & fait prononcer à un autre le nom de celui qu'elle aime, pour s'épargner la honte de le prononcer elle-même. Que ceux qui n'eftiment pas affez les Anciens, reconnoiffent du moins qu'un génie capable de pareilles inventions, n'étoit pas un médiocre génie.

Mais comme il ne fe foutient pas toujours également, je ne l'admire pas non plus toujours, & je ne puis goûter le difcours qu'il met enfuite dans la bouche de Phédre fur les paffions & les plaifirs; fur ces deux pudeurs qui ont un même nom, quoiqu'elles foient d'une nature différente. Phédre, après ces réflexions trop philofophiques, revient à fa paffion, & avoue qu'elle a réfolu de mourir plutôt que de ternir fa gloire. *Périffe la premiere*, dit-elle, *qui ofa fouiller le lit nuptial. Ce malheur prit fa fource dans d'illuftres maifons, & de là s'eft répandu dans toutes les conditions. Comment ces femmes infidéles ofent-elles foutenir les regards de leurs époux? ne craignent-elles pas les té-*

*nébres complices de leurs crimes? ne craignent-elles pas que les murs de leur maison ne les accusent? Pour moi, qu'il ne m'arrive jamais de deshonorer mon époux ni mes enfans. Les crimes des peres & des meres sont de pesans fardeaux qui accablent les enfans.*

Le Poëte François a mis en usage dans la suite ces beaux sentimens; mais après que Phédre a fait l'aveu de sa passion, il lui met dans la bouche toutes les raisons qui peuvent la rendre excusable. Cette passion est allumée en elle depuis long-tems par la fureur de Vénus: envain elle a bâti un Temple pour appaiser cette Déesse: envain elle a évité par-tout Hippolyte, & l'a fait exiler; son malheur l'a ramené près d'elle. Ce n'est plus un amour ordinaire,

C'est Vénus toute entiere à sa proye attachée.

Dans ce moment on vient lui annoncer la mort de Thésée. Oenone profite de cette nouvelle pour lui faire entendre par des raisons fausses, mais spécieuses, qu'elle peut légitimement aimer Hippolyte.

La nourrice dans Euripide représente à sa maîtresse l'empire de Vénus sur tous les Dieux, & l'exhorte à se livrer à un amour que le Ciel a ordonné. Phédre lui impose silence: la nourrice lui promet des remédes qui guériront son mal sans honte, & la quitte pour aller trouver Hippolyte.

Il étoit en effet difficile de faire déclarer cet amour à Hippolyte par Phédre elle-même. Un pareil aveu auroit révolté le spectateur autant qu'Hippolyte même. C'est pourtant ce que l'Auteur de la Tragédie Latine a osé faire. Il va jusqu'à dépeindre cette horrible femme aux genoux de son vainqueur, lui tendant les bras

pour l'embrasser, & lui adressant cette horrible priere, *miserere amantis*. Ce n'est point respecter un spectateur, que de lui présenter un pareil objet. Le Poëte François, plus hardi qu'Euripide, fait parler Phédre de son amour à Hippolyte; mais plus sage que Sénéque, avec quelle adresse sauve-t-il l'apparence odieuse d'une telle déclaration? Tandis qu'elle ne vient que pour lui parler de son fils, l'aveu de sa passion lui échappe malgré elle, encore ne lui échappe-t-il qu'en termes équivoques; & c'est-là que le Poëte, en traduisant ces Vers,

> *Hippolyte, sic est Thesei vultus, amo*
> *Illos priores, &c.*

met à profit tout ce que Sénéque a heureusement imaginé.

Euripide suppose que la nourrice, avant que d'apprendre à Hippolyte l'amour de Phédre, l'a engagé au secret par un serment qu'elle a exigé de lui. Hippolyte outré de ce qu'il vient d'apprendre, veut d'abord rompre son serment; mais enfin la Religion le retient, il exhale son chagrin dans une longue déclamation contre les femmes, & les malheurs du mariage. O *Jupiter*, s'écrie-t-il, *pourquoi avez-vous placé sous le Soleil, un mal aussi funeste à l'homme que la femme? Si vous vouliez que les hommes se répandissent sur la Terre pour en perpétuer la race, la femme étoit-elle nécessaire? En portant nos offrandes sur vos autels, chacun suivant le prix de son offrande eût acheté des enfans.* Ces réflexions & celles qui les suivent, paroissent peu convenir à la situation présente d'Hippolyte, & même à la dignité de la Tragédie. Euripide, qu'on a appellé l'ennemi des femmes, a peut-être pris trop de plaisir dans cet endroit à se déchaîner contre elles; il se peint

lui-même, quand il fait dire à Hippolyte : *Ma haine contre les femmes ne sera jamais assouvie ; & si j'en parle toujours mal, c'est parce qu'elles sont toujours mauvaises : ou qu'on les rende meilleures, ou qu'il me soit permis de déclamer toujours contre elles.*

La religion du serment qui fait garder le silence à l'Hippolyte d'Euripide, ne peut que le rendre estimable. L'Hippolyte François plaît davantage quand il garde le même silence, non par la contrainte d'un serment, mais par l'horreur de découvrir un crime pareil, & par respect pour l'honneur de son pere. A peine Phédre l'a-t-elle quitté, qu'il s'écrie :

Grands Dieux, qu'en un profond oubli
Cet horrible secret demeure enseveli !

Quand il est devant son pere, il aime mieux en essuyer les sanglantes accusations, & se soumettre à une condamnation injuste, que de dévoiler un mystère si odieux. Aricie lui reproche ce silence. *Comment pouvois-je le rompre ?* lui dit-il.

Devois-je, en lui faisant un récit trop sincere,
D'une indigne rougeur couvrir le front d'un pere ?

Il n'a confié sa peine qu'à sa maîtresse, mais sous le sceau d'un secret inviolable.

Il est vrai que l'Auteur, pour rendre Hippolyte plus aimable à nos yeux, a beaucoup adouci le caractere rude & sauvage que lui donne Euripide : mais on lui reproche de l'avoir adouci jusqu'à le rendre amoureux. Il a prévenu cette objection dans sa Préface, en disant qu'il *a cru devoir donner à Hippolyte quelque foiblesse pour le faire paroître un peu coupable envers son pere.* Mais Hippolyte amoureux n'est plus, dit-on, le véritable Hippolyte. Quand il est aux pieds d'Aricie,
quoi-

quoiqu'il dise que l'amour est une Langue étrangere pour lui, il parle cette Langue avec une délicatesse que ne doit point connoître un jeune-homme uniquement occupé de chiens & de chevaux. C'est comme un chasseur qu'il est amené sur le Théatre par Euripide. Il chante un Cantique à Diane, & lui offre une couronne de fleurs nouvelles, symbole de la chasteté. On l'exhorte envain à rendre à Vénus les honneurs qui lui sont dûs, il répond qu'il méprise une Déesse dont la puissance a besoin des ténébres, & il recommande qu'on ait soin de ses chevaux, afin qu'après son repas il puisse retourner à la chasse. Tel est Hippolyte, & tel il doit toujours être.

Les défenseurs de notre Poëte répondent à cette critique, que l'Hippolyte d'Euripide ne résiste à Phédre que par férocité. Toute femme lui est également odieuse, & le mot d'amour dans quelque bouche qu'il soit, le révolte également, il est toujours sauvage. Notre Hippolyte au contraire est sensible comme un autre, & se livre à une passion innocente : ce n'est point par férocité, mais par vertu, qu'il résiste à l'amour incestueux de sa belle-mere.

Je ne veux épouser ni l'un ni l'autre de ces deux jugemens; le premier me paroît trop sévere, je crains que le second ne soit trop indulgent. Il est vrai que l'Hippolyte d'Euripide me semble trop sauvage, je ne lui sçai point de gré de sa haine pour Phédre; & les éloges fréquens qu'il fait de son austere vertu, ne me persuadent point assez. La vertu de l'Hippolyte François est plus modeste & plus aimable ; j'avoue cependant que j'ai peine à voir aux genoux d'une Maîtresse , cet homme si fameux par sa haine contre le sexe, & par les séveres maximes que Pithée lui avoit apprises.

Dans Euripide , Phédre instruite du refus

d'Hippolyte, déteste la folle entreprise de sa nourrice, qui l'a exposée à cet affront, & pour sauver son honneur, se détermine à mourir : *Mais en mourant*, dit-elle, *je serai funeste à un autre, qui n'aura pas lieu de triompher de mon malheur.* Cette femme jusques-là vertueuse, devient un monstre horrible, qui écrit la plus noire des impostures contre l'innocence, & meurt en tenant dans ses mains cette Lettre fatale. Au moment que toute la maison est dans le trouble, Thésée arrive, apprend la mort de sa femme, ouvre sa chambre, & voit son cadavre suspendu. Il apperçoit une Lettre dans ses mains, il l'arrache avec impatience. Quel nouveau coup de foudre pour lui ! Quand il lit l'accusation d'Hippolyte, *elle crie*, dit-il; *elle crie cette Lettre des attentats horribles !* Il appelle dans sa fureur toute la Ville à son secours, il implore Neptune : à peine a-t-il prononcé son vœu cruel, qu'Hippolyte, qui ne sçait point encore le malheur de Phédre, & le sien, paroît sur le Théatre. Thésée, après des réflexions un peu trop longues dans une pareille circonstance, sur la malignité de l'homme & son déguisement, s'adresse enfin à Hippolyte : *Va*, lui dit-il, *va te vanter maintenant de ta vie austere, & de ta Philosophie : fai gloire de ta chasteté.* Hippolyte lié par le serment qu'il a fait, ne peut découvrir la vérité à son pere ; il se contente de lui représenter la pureté de ses mœurs. *Sur la Terre*, lui dit-il, *il n'est point de mortel plus chaste que moi ; mon premier soin est celui d'honorer les Dieux ; je ne fais liaison qu'avec de sages amis ; mes discours ni mes actions n'offensent personne, & je respecte autant les absens que les présens. Je suis sur-tout exempt du crime dont vous m'accusez ; j'ai conservé jusqu'à ce jour une entiere pureté ; je ne connois les plaisirs de l'amour, que par des récits ou des tableaux, encore suis-je trop pur pour arrêter*

mes

*mes yeux sur de telles peintures. Qui auroit pu me changer? Seroit-ce, ou la beauté de cette femme, ou l'espérance que son amour me rendroit le maître de votre maison?*

Il est facile de juger par cet extrait combien l'Imitateur a encheri sur son original. Sitôt que Phédre s'est déclarée à Hippolyte, elle n'a plus rien à ménager;

De l'austere pudeur les bornes sont passées.

Mais tout-à-coup on lui annonce que Théſée qu'elle avoit cru mort, va paroître devant elle. Toute l'horreur de son crime se présente à ses yeux. Théſée paroît, elle repousse des embrassemens qu'elle ne mérite plus, & va se cacher. Théſée surpris de cet accueil, veut en sçavoir la cause; il la demande à son fils, qui loin de la lui découvrir, lui demande la permission de s'éloigner. Théſée qui ne voit que trouble dans sa maison, cherche à s'éclaircir. Oenone profite de l'agitation où il est pour accuser Hippolyte devant lui. Une femme d'une basse naissance peut aussi avoir l'ame assez basse pour hazarder une si affreuse calomnie; mais un pere, dira-t-on, peut-il y ajouter foi légérement? Dans Euripide il voit le corps de sa femme suspendu, il trouve sur elle la Lettre qui découvre la cause d'une mort si violente. Ce spectacle le met hors d'état de rien examiner. Il demande vengeance aux Dieux. Dans la Tragédie Françoise, au contraire, Phédre n'a point parlé. Quelle preuve a-t-il contre son fils?

Je répons à cette critique, que la trop grande crédulité de Théſée, qui le rend coupable, contribue à la perfection de la Piéce. Ce pere plongé dans les plus grands malheurs, paroît les mériter. Les Dieux l'ont exaucé dans leur cour-

 roux,

roux, & il reconnoît lui-même *qu'il a trop tôt vers eux levé ses mains cruelles.*

Hippolyte, chargé des malédictions de son pere, ne se défend qu'en représentant l'innocence de sa vie passée. Il lui est permis de se louer, parce que se défendre d'un crime dont on mérite si peu d'être soupçonné, est moins se louer, que se rendre justice; la force de la vérité y engage: il ne reléve pas cependant son innocence avec des paroles aussi fastueuses que dans Euripide; il parle en tremblant, & rougit de se louer:

Je ne veux point me peindre avec trop d'avantage:
Mais si quelque vertu m'est tombée en partage,
Je crois, Seigneur, sur-tout avoir fait éclater
La haine des forfaits qu'on ose m'imputer.

Un ton si timide & si modeste n'en est que plus éloquent.

Au bruit des menaces de Thésée, Phédre, que les remords poursuivent, accourt pour secourir Hippolyte: peut-être l'affreuse vérité alloit-elle lui échapper, lorsqu'elle apprend que cet homme qu'elle croyoit insensible, est amoureux d'Aricie. Sa surprise fournit à l'Auteur cette belle Scéne, où éclate toute la fureur de la jalousie dans le cœur d'une femme méprisée. La rage & le désespoir l'emportent d'abord, mais les remords reviennent, & la vertu reprend ses droits.

Me voici maintenant arrivé au recit de la mort d'Hippolyte, que pour rendre plus touchant les trois Poëtes ont embelli de toute la pompe Poëtique. Dans Euripide & dans Sénéque, Thésée qui ne doute point du crime de son fils, prête avec joie l'oreille à ce récit, parce qu'il est encore dans les transports de la colere. Dans la Tragédie Françoise, il est dans une situation

bien

bien différente. A peine a-t-il chassé son malheureux fils, que la nature s'est fait entendre, ses entrailles se sont troublées, quelques mots échappés à Aricie ont augmenté ce trouble: il a appris qu'Oenone s'est jettée dans la mer, que Phédre mourante, a trois fois voulu écrire, & a trois fois rompu sa Lettre; il s'est écrié:

Qu'on rappelle mon fils, qu'il vienne se défendre,
Qu'il vienne me parler, je suis prêt de l'entendre.

Est-il donc naturel que ce pere prête une oreille tranquille au récit de la mort de son fils? Est il en état d'entendre Théraméne, & Théraméne lui-même est-il en état de parler? *Un homme*, dit Mr. de Cambrai (1), *saisi, éperdu, sans haleine, peut-il s'amuser à faire la description la plus pompeuse & la plus fleurie de la figure du dragon?*

Cette critique a trouvé bien des partisans, & la beauté de cette narration a servi souvent à sa condamnation. Heureux le Poëte dont on peut dire, *Si non errasset, fecerat ille minus.* Je crois pourtant qu'on peut répondre à cette critique, que Thésée, instruit de la mort de son fils par ces premiers mots, *Hippolyte n'est plus*, & qui s'est écrié: *Mon fils n'est plus! . . . Quel coup me l'a ravi?* peut ensuite demander les circonstances d'une mort si étonnante. Il ne pourroit à-la-vérité en écouter le récit, s'il étoit certain de l'innocence d'Hippolyte; mais dans l'état d'incertitude où il se trouve, agité de la crainte de s'être trompé, il est naturel qu'il écoute le détail de cette mort: plus elle est affreuse, plus elle lui paroît l'effet d'une juste punition du Ciel. Ce monstre terrible, l'effroi subit des chevaux, dont un Dieu pressoit les flancs, toutes ces circonstances sont

(1) *Réflexions sur la Grammaire, &c.*

sont les preuves d'une vengeance divine, & c'est ce qui le flatte qu'Hippolyte étoit en effet coupable. Ce récit sert à soulager sa douleur.

Quant à Théraméne, je ne crois pas non plus qu'il soit impossible de le défendre. En entrant sur le Théatre il s'est écrié d'abord, *Hippolyte n'est plus !* Par ces mots rapides il a annoncé toute la nouvelle, & satisfait aux premiers mouvemens de sa douleur. Il a maintenant repris ses esprits, il est en état de raconter le détail de cette mort; & comme il est frappé de toutes les circonstances d'une avanture si cruelle, il les raconte avec la même passion que s'il les voyoit encore: l'effroi dont il est pénétré lui fait employer les images les plus vives, il croit voir encore le monstre sortir des flots. Un Orateur qui raconteroit un événement pareil, ne pourroit-il pas dire en parlant du monstre, *Il infecte l'air, la terre en paroît effrayée, la mer qui le vomit semble en avoir horreur?* Ce récit ne paroîtroit pas ampoullé. La vivacité de la Poësie n'admet point ces adoucissemens de la Prose, *il semble, il paroît*; tout y est personifié, *la terre s'émeut, le flot recule d'épouvante.* Enfin, il faut faire réflexion que Théraméne parle à un pere qu'il croit encore irrité & plongé dans l'erreur: il doit tâcher de l'attendrir par un récit touchant, pour le rendre plus capable de reconnoître la vérité. De telles raisons balanceroient peut-être les critiques qu'on a faites de ce fameux récit. D'autres personnes pourroient faire valoir l'effet qu'il produit sur le Théatre, & le plaisir avec lequel il est toujours écouté: mais ce n'est point à moi de faire valoir en faveur de l'Auteur, les applaudissemens du Public.

Euripide finit cette Piéce comme il l'a commencée, par le secours d'une Divinité. Diane paroît, & achéve d'accabler le malheureux Théſée, en

en dévoilant tout le mystere odieux de cette avanture; la faute en est à Venus, qui a voulu assouvir sa vengeance sur Hippolyte. *Je ne m'y suis point opposée*, dit-elle, *parce que c'est une loi parmi les Dieux, de ne point se traverser les uns les autres: sans la crainte de Jupiter, je n'aurois pas essuyé l'affront de laisser périr le mortel que j'aimois le mieux.* Hippolyte tout sanglant & couvert de blessures, est apporté sur le Théâtre; il lui reste encore assez de vie pour se plaindre de son pere, & même des Dieux. *O Jupiter!* s'écrie-t-il, *vois le triste état où je suis; moi ce chaste mortel, moi si religieux envers les Dieux, moi qui surpasse tous les autres hommes par la pureté de mes mœurs, je vois la mort prête à m'engloutir. C'est donc en vain que j'ai rempli tous les devoirs de la piété: victime de tourmens affreux, je ne trouve plus d'asyle que le tombeau; que la nuit de Pluton m'ensévelisse, & que la mort vienne endormir mes douleurs.* Il entend la voix de Diane, il est frappé de l'odeur de la Divinité, il respire un peu; mais toute la consolation que la Déesse lui donne, est la promesse que son nom sera à jamais célébre, & que par droit de represailles elle immolera de ses mains un favori de Vénus: elle ordonne à ce malheureux de pardonner sa mort à son pere, & au pere d'embrasser son fils; & quand elle voit Hippolyte près de la mort, elle le quitte, parce qu'il n'est pas permis à une Divinité de regarder un mort. Hippolyte expire en pardonnant sa mort à son pere.

Dans le systême absurde de la Religion Payenne, il faut admettre ce dénouement, & approuver les foibles consolations que donne une Déesse à un innocent toujours dévoué à son culte, qui cependant périt pour l'amour d'elle; mais je trouve que Thésée est assez malheureux pour ne pas le rendre encore témoin des derniers soupirs

pirs de son fils, & que ce corps sanglant ne devoit pas être présenté aux spectateurs, déjà assez attendris par le récit du malheur d'Hippolyte.

Le dénouement de la Tragédie Françoise est bien différent. Phédre qui s'est empoisonnée, vient, avant que de mourir, rendre à l'innocence la justice qu'elle lui doit; en se condamnant elle-même, elle intéresse le spectateur pour elle: il n'est point fâché de lui voir subir une mort qu'elle mérite; cependant il la plaint, parce qu'elle parle toujours d'elle-même avec horreur.

Déja je ne vois plus qu'à travers un nüage,
Et le Ciel & l'époux que ma présence outrage;
Et la mort à mes yeux dérobant la clarté,
Rend au jour qu'ils souilloient toute sa pureté.

C'est ainsi qu'une femme si criminelle excite jusqu'à la fin la compassion & la terreur, & que notre Poëte qui doit à Euripide l'idée de ce caractere si admirable, & si tragique, a la gloire de l'avoir toujours également soutenu, ce qu'Euripide n'a point fait. Il n'a peut-être pas été si heureux dans le caractere d'Hippolyte. Il auroit dû peut-être avoir moins de complaisance pour son siécle, & ne point introduire l'amour galant dans un sujet, où l'amour tragique doit regner seul. C'étoit le seul défaut qu'y trouvoit Mr. Arnaud, qui avoüoit que sans cet amour, la tragédie de Phédre n'avoit rien que d'utile pour les mœurs.

Ceux qui critiquent ainsi les Ouvrages, ne sont pas ceux qui les admirent le moins; je rends justice aussi à toutes les beautés de la Tragédie d'Euripide, quoique j'aye osé en faire remarquer quelques défauts. L'attention avec laquelle on examine les bons Ouvrages, les expose à de séveres critiques; de-même que la plus

pe-

petite tache frappe la vue, quand elle est sur un tableau parfait, tandis qu'on ne fait pas attention à celles qui sont répandues sur une médiocre peinture.

La Phédre d'Euripide a fait les délices d'Athénes, & fait encore les délices de ceux qui la lisent aujourd'hui. La Phédre Françoise, après avoir eu d'abord quelques obstacles à combattre, a eu depuis un succès si constant, & soutient encore de si fréquentes représentations, qu'elle doit être mise au nombre de ces Tragédies, qui indépendamment du tems & des circonstances, contribueront toujours à l'ornement de notre Théatre.

Je ne dois point finir l'examen de cette Piéce sans détruire l'injuste soupçon de quelques personnes qui prétendent qu'elle inspire un principe de morale très-dangereux, parce que ces personnes s'imaginent y voir le Ciel, Auteur du crime, & une femme contrainte par les Dieux, & nécessitée à se livrer à une passion qu'elle condamne.

Le langage que Phédre tient dans cette Piéce est le langage ordinaire des Payens. Quoique convaincus qu'ils étoient libres, vérité que nous sentons toujours en nous-mêmes, dans la violence de leurs passions, ils les imputoient à quelque Dieu, & opposoient cette promte excuse à leurs remords. Lorsque Médée dans Ovide voit sa passion plus forte que sa raison, *postquam ratione furorem vincere non poterat*, elle s'écrie qu'un Dieu s'oppose à ce qu'elle veut, *nescio quis Deus obstat.* Phédre dans le même état, cherche la même excuse, & la trouve d'autant plus aisément, qu'elle doit se croire d'un sang odieux à Vénus. Ce sont les Dieux qui ont allumé en elle cette passion.

Ces

Ces Dieux qui se sont fait une gloire cruelle
De séduire le cœur d'une foible mortelle.

Elle attribue aux Dieux la séduction, mais non pas la contrainte : quand elle se laisse entraîner, elle se condamne toujours.

Hélas! du crime affreux dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit :
Jusqu'au dernier moment de remords poursuivie,
Je rens dans les tourmens une pénible vie.

Et lorsque sa nourrice lui représentant la force du destin, veut la rassurer par cette détestable maxime :

Vous aimez, on ne peut vaincre sa destinée,
Par un charme fatal vous fûtes entraînée.

Avec quelle horreur elle lui répond!

Ainsi donc jusqu'au bout tu veux m'empoisonner,
Malheureuse, voilà comme tu m'as perdue.

Ce ne sont point les Dieux qui l'ont perdue, c'est Oenone ; & lorsque prête à mourir, elle s'avoue criminelle à son époux, en disant qu'elle a jetté un profane regard sur Hippolyte, elle reconnoît qu'en se livrant à la passion que le Ciel avoit allumée en elle, elle a suivi les pernicieux conseils d'Oenone.

C'est moi qui sur ce fils chaste & respectueux
Osai jetter un œil profane, incestueux.
Le Ciel mit dans mon sein une flamme funeste,
La détestable Oenone a conduit tout le reste.

Il est donc certain, par les Vers que je viens de

de citer, & par tant d'autres répandus dans cette Piéce, que Phédre toujours pleine d'horreur pour elle-même, nous fait connoître ces affreux remords qui suivent non-seulement le crime, mais le seul desir du crime, & qu'il seroit à souhaiter que toutes les Tragédies fussent aussi utiles pour les mœurs que l'est celle-ci.



## ARTICLE IV.

### *De l'utilité de l'Imitation, & de la maniére d'imiter.*

CE n'est pas seulement dans les trois Piéces que je viens d'examiner, que nous reconnoissons un Auteur marchant sur les traces de l'Antiquité: les autres Tragédies du même Poëte sont remplies d'imitations d'Homere & de Sophocle, souvent même dans les sujets qui paroissent avoir moins de rapport à ceux que les Anciens ont traités. Qui croiroit, par exemple, que cette réponse de Joas à Athalie, *Ce Temple est mon pays, Je n'en connois point d'autre*, fût mot pour mot dans l'Ion d'Euripide? Ceux qui connoissent les Anciens les retrouvent sans cesse en lisant nos excellens Poëtes, parce qu'ils s'en étoient nourris de bonne heure. Boileau qui disoit de lui-même en badinant, Qu'il n'étoit qu'un *gueux revêtu des dépouilles d'Horace*, s'est si fort enrichi de ces dépouilles, qu'il s'en est fait un trésor qui lui appartient justement. Quoiqu'il ait trouvé dans les Anciens tous les préceptes de la Poëtique, il les a mis dans un si bel ordre, & leur a ajouté tant de graces nouvelles qu'il en peut être appellé l'inventeur. Presque tous les sujets de ses Satyres sont empruntés. Cependant il a mérité cet éloge, qu'en

qu'en imitant toujours, il eſt toujours original. La Fontaine ſe vante de s'enrichir aux dépens des Anciens: quand je trouve, dit-il, dans leurs Ouvrages quelque trait convenable au mien,

Je l'y transporte, & veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

Les hommes ſont naturellement portés à imiter ce qu'ils admirent dans leurs ſemblables. Conduits par cet inſtinct ſecret, les enfans ſe plaiſent à exprimer les geſtes & les mouvemens de ceux qui les environnent; ils expriment auſſi les ſons qu'ils entendent, & c'eſt ainſi qu'ils apprennent à parler. L'habitude d'imiter paſſant bientôt juſques dans les mœurs, nous fait prendre un caractere conforme à celui des perſonnes que nous voyons le plus ſouvent. L'exemple fait beaucoup plus ſur nous que les préceptes; ſoit parce qu'il agit ſouvent ſur nos ſens, au-lieu que les préceptes n'agiſſent que ſur notre eſprit; ſoit parce qu'il nous montre en même tems, & la poſſibilité du précepte, & la gloire de l'exécution. Les travaux des autres nous reprochent notre pareſſe: les victoires de Miltiade troublent le ſommeil de Thémiſtocle, & la ſtatue d'Alexandre fait pleurer Céſar. Cette noble émulation, mere des plus grandes vertus, a formé les Héros de la guerre, & c'eſt elle encore qui forme ceux qui méritent ce nom par les Lettres.

Il y a des perſonnes qui regardent l'imitation comme une eſpéce de ſervitude, & qui prétendent qu'elle étouffe la vigueur de la nature, & les ſemences de l'eſprit. Mais ceux qui raiſonnent ainſi, attaquent les mauvais imitateurs plutôt que l'imitation même; & j'eſpere montrer que les avantages qu'on en tire, loin d'affoiblir la nature, ne ſervent qu'à la fortifier.

Les ruines de l'ancienne Rome, & les restes mutilés des statues qu'on déterra dans les derniers siécles, nous ramenerent la connoissance & l'amour des beaux Arts: la Sculpture, l'Architecture, & la Peinture sortirent de ces précieux débris: le goût de l'Antique forma les Raphaëls & les Michel-Anges. Les Lettres eurent le même sort parmi nous: lorsqu'on eut retiré les Ouvrages des Anciens de la poussiere des Cloîtres, & qu'on se fut appliqué à les lire, les esprits depuis long-tems oisifs, & comme assoupis, se réveillerent peu à peu. En lisant les pensées des autres, on recouvra l'habitude de penser qu'on avoit perdue; on apprit aussi à exprimer & à dévélopper sa pensée; enfin, après avoir été disciples pendant long-tems, nous en sommes venus au point de le disputer à nos maîtres, & quelquefois nous avons appris d'eux à les vaincre. C'est à l'imitation que nous devons notre gloire, & c'est de cette même imitation que les Anciens ont tiré leur grandeur. *Nous voyons*, dit Longin, *qu'Hérodote, & qu'avant lui Stésicore & Archiloque, ont été de grands imitateurs d'Homere. Platon néanmoins est celui de tous qui l'a le plus imité: il a puisé dans ce Poëte, comme dans une vive source dont il a détourné chez lui un nombre infini de ruisseaux. Jamais, à mon avis, il n'eût répandu tant de grandes choses dans ses Traités de Philosophie, s'il ne fût venu comme un nouvel athléte, disputer de toutes ses forces le prix à Homere, c'est-à-dire, à celui qui avoit déjà reçu les applaudissemens de tout le monde.*

Longin pouvoit ajouter que Platon lui-même a servi de modéle à Ciceron, & mettre Virgile au nombre des imitateurs d'Homere.

Le plus heureux génie, suivant l'ordre commun de la Nature, a besoin de secours pour croître & se soutenir; il ne trouve pas tout dans son propre fonds: la meilleure plante ne produit pas des

des fruits vigoureux, si l'on n'a soin de ranimer le suc de la terre par le mêlange d'une terre différente, & plus féconde en esprits; & l'âme ne peut concevoir ni enfanter une production mâle & généreuse, si elle n'a été comme inondée & rendue féconde par une source abondante de Littérature. Nos efforts sont inutiles, si la Nature ne nous a favorisés de ses dons, & nos efforts sont imparfaits, si l'art n'accompagne pas ces dons. C'est l'imitation qui les perfectionne; notre esprit seul ne peut suffire à tous nos desirs, il s'épuise bientôt, il se refroidit, il cesse même de penser; mais un moment de lecture ranime une imagination languissante, & lui fournit de nouvelles idées, ou bien l'imagination saisit les mêmes idées qu'elle vient de recevoir: elle les augmente, & les rend nouvelles; on diroit que l'esprit de l'Auteur passe en nous. *Il y a beaucoup de personnes*, dit Longin, *que l'esprit d'autrui ravit hors d'eux-mêmes. Comme on dit qu'une sainte fureur saisit la Prêtresse d'Apollon sur le sacré Trépied, de même ces grandes beautés que nous remarquons dans les Ouvrages des Anciens, sont comme autant de sources sacrées, dont il s'éléve des vapeurs heureuses qui se répandent dans l'âme de leurs imitateurs, & animent les esprits les moins échauffés, ensorte que dans ce moment ils sont comme ravis & emportés par l'enthousiasme d'autrui.*

Tel étoit le sentiment des Anciens sur l'imitation. Le célébre Crassus, que Ciceron fait parler dans son Dialogue de l'Orateur, met au nombre des préceptes les plus importans, celui de choisir un modéle. *Hoc sit primum in præceptis meis, ut demonstremus quem imitemur.*

Nous avons perdu les trois Livres que Denys d'Halicarnasse avoit composés sur l'imitation; mais heureusement nous trouvons dans Quintilien un Chapitre admirable, où ce grand Rhéteur

teur nous en donne les régles les plus judicieuses.

Nos meilleurs Ecrivains ont tous mis ces régles en usage; ils nous raménent l'esprit de Rome & d'Athénes; le feu des Anciens a passé en eux, & s'y est rallumé avec une ardeur plus vive: c'est en imitant qu'ils sont devenus nos modéles, & *qui n'imite point*, disoit un bel Esprit de l'Angleterre, *ne sera jamais imité.*

On opposera peut-être à ce que j'avance l'exemple de deux grands Hommes qui n'ont point imité, Homere & Corneille. Homere, dira-t-on, s'est rendu grand par lui-même, & celui que tous les Poëtes ont imité, n'en a point trouvé avant lui qu'il pût imiter. Corneille ne doit qu'à lui seul les chef-d'œuvres qu'il a faits: il n'étoit point né pour marcher après les autres; & en effet, il a été moins heureux dans les sujets qu'il a pris des Anciens, que dans ceux qu'il a inventés: loin d'égaler Sophocle & Euripide dans l'*Oedipe*, & dans la *Médée*, il est resté au-dessous de lui-même; mais par un grand nombre de beautés, qui ne sont propres qu'à lui seul, il sera toujours le héros de notre Théatre.

Je repondrai premiérement à l'exemple d'Homere, que nous n'avons aucune certitude qu'il n'ait point imité. Nous sçavons les noms de plusieurs Poëtes qui ont existé avant lui, & nous ne pouvons douter qu'il n'y en ait eu beaucoup d'autres dont le tems a enseveli les noms & les ouvrages. Si Homere eût été le premier, auroit-il pu porter tout d'un coup la Poësie à sa perfection? Les Arts & les Sciences ont une destinée différente; le tems de leur perfection est éloigné du tems de leur naissance. En second lieu, quand même Homere n'auroit point imité, il ne détruiroit pas par son exemple ce que j'ai dit sur l'utilité de l'imitation: il m'est facile d'opposer un exem-

exemple contraire. Virgile n'écrit presque rien qu'il n'imite : tantôt il suit Homere, tantôt Théocrite, tantôt Hésiode, & même les Poëtes de son tems ; & c'est pour avoir pris tant de modéles, qu'il est deveuu lui-même le modéle des autres. Enfin je ne prétens pas soutenir ici que l'imitation soit d'une nécessité indispensable : il peut arriver que des hommes plus favorisés du Ciel que les autres, s'ouvrent d'eux-mêmes un chemin nouveau, & y marchent sans guides : mais de tels exemples sont si rares & si merveilleux, qu'ils doivent passer pour des prodiges. Corneille est certainement au nombre des prodiges ; mais comme il est fort inégal, & qu'on lui reproche des fautes considérables, ses fautes ne prouvent-elles point ce que j'ai déjà avancé, que le génie le plus heureux a besoin de l'imitation pour se soutenir ?

Je me suis contenté jusqu'ici de montrer en général l'utilité de l'imitation ; mais il ne suffit pas de la connoître, il faut sçavoir encore quelles régles on doit suivre pour en retirer tous les avantages qu'elle est capable de procurer.

La premiere chose que nous devons faire, est le choix d'un bon modéle. Comme les mauvais guides sont en plus grand nombre que les autres, on a besoin de prudence pour discerner ceux auxquels on doit se livrer, & il est plus facile qu'on ne croit de se laisser surprendre par des guides dangereux. Quelquefois un Auteur médiocre, mais rempli de pensées brillantes, nous séduit, & prend sur nous un empire fatal : ses fausses luëurs nous frappent : nous les suivons, elles nous écartent du bon chemin, & nous entraînent dans les précipices. Sénéque & Pline le jeune ne nous ont pas été moins funestes qu'aux jeunes-gens de leur siécle. Lucain a encore égaré plusieurs esprits ; & son Traducteur, qui a trouvé le

le secret d'enchérir sur lui, a eu la folle ambition de lui dérober la gloire du style ampoullé. On a remarqué que le même Lucain avoit gâté quelquefois les grandes qualités de Corneille: en effet, dans la Tragédie de Pompée, Corneille semble avoir voulu le disputer à un Poëte, qui ne méritoit pas l'honneur d'être son rival; & l'envie de s'élever aussi haut que Lucain, l'a fait passer au-delà du vrai sublime, qui lui étoit cependant si familier.

Apprenons par ces exemples à ne prendre qu'un modéle excellent; mais lorsque nous l'aurons trouvé, ne nous y attachons pas si entiérement qu'il nous conduise lui seul, & nous fasse oublier tous les autres: il faut voler de tous côtés, & s'enrichir du suc de toutes les fleurs. L'Auteur le plus à imiter n'est pas le seul qu'on doive imiter. Zeuxis fit un tableau admirable d'Héléne, en y rassemblant plusieurs traits, qu'il prit séparément sur un grand nombre de femmes différentes; ainsi celui qui écrit rassemble de toutes parts ce qui lui convient, & même les Auteurs médiocres lui fournissent de quoi grossir son butin; car tout sert à qui sçait profiter de tout. Virgile trouve de l'or dans le fumier d'Ennius, & celui qui peint Phédre d'après Euripide, y ajoute encore de nouveaux traits que Sénéque lui présente.

Si le discernement est nécessaire pour choisir un modéle, il l'est encore plus pour choisir dans ce modéle les choses qu'on doit imiter. Il faut se défier sans cesse des Auteurs qu'on estime davantage: les grands-hommes ne sont pas toujours exemts de grands défauts, & leurs défauts nous séduisent aisément, *magnis cùm subeunt animos autoribus*. Il est impossible de trouver un guide incapable de nous égarer, & il est difficile que nous nous appercevions quand il nous égare: le respect

que nous lui portons nous aveugle, & le grand nombre de ses vertus nous empêche de découvrir ses vices; ce qui fait dire à Horace, *Decipit exemplar vitiis imitabile.* On voit même de petits esprits qui croyent atteindre de grands-hommes en imitant leurs défauts. *Se abunde similes putant, si vitia magnorum consequantur.* Quintilien qui fait cette réflexion, parle de plusieurs Ecrivains qui, en coupant leurs phrases, & les rendant obscures, se vantoient de ressembler à Salluste & à Thucydide. Il parle aussi de quelques Orateurs, qui par des phrases longues & inutiles pensoient imiter Ciceron, & croyoient surtout l'avoir égalé, lorsqu'ils avoient terminé leur période par un *esse videatur.* N'ambitionnons qu'une ressemblance honorable avec les grands-hommes: ne nous formons que sur leurs belles qualités; & lorsque nous les imitons, que ce soit d'une maniere noble, généreuse, & pleine de liberté.

Copier scrupuleusement un Auteur, rendre ses pensées telles qu'il les a produites, le suivre pas à pas, comme un esclave, c'est le partage de ceux qui n'ont rien à produire d'eux-mêmes : une telle imitation est un vol & un larcin; c'est vouloir se faire honneur du travail des autres, & retenir un bien dont la possession n'est pas légitime. Plusieurs Versificateurs Latins des derniers siécles se sont cru sur le Parnasse, pour avoir cousu ensemble les Vers d'Horace & de Virgile. Quelques Sçavans, par cet artifice, ont fait des Vers en toutes les Langues, sans être Poëtes dans aucune. La République des Lettres devroit sur ce point adopter la loi des Lacédémoniens, qui pardonnoit les vols faits avec adresse, & punissoit les voleurs, quand par leur peu de subtilité ils se laissoient surprendre dans leur larcin. Cassius Severus comparoit les Plagiaires à ceux qui après avoir dérobé de la vaisselle, en changent

les marques, & la vendent ſous leur nom. On leur peut encore appliquer le reproche d'Horace, *O imitatores, ſervum pecus !* & ces Vers de La Fontaine.

Quelques Imitateurs, ſot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le Paſteur de Mantoue.

La bonne imitation eſt une continuelle invention; il faut ſe transformer en ſon modéle, embellir ſes penſées, & par le tour qu'on leur donne, ſe les approprier; enrichir ce qu'on lui prend, & lui laiſſer ce qu'on ne peut enrichir. *Il faut*, diſoit Boileau, *joûter contre ſon original.* On doit combattre contre celui qu'on imite, & tâcher de le vaincre. *C'eſt une choſe*, dit Longin, *bien glorieuſe & bien digne d'une ame noble, de combattre pour l'honneur & le prix de la victoire avec ceux qui nous ont précédés, puiſque dans ces ſortes de combats on peut même être vaincu ſans honte.* Celui qui ſe propoſe de ſurpaſſer ſon modéle, s'il ne le ſurpaſſe point, pourra du moins l'égaler; mais celui qui ne ſonge qu'à le ſuivre, reſtera toujours au-deſſous. Si nos fameux Peintres s'étoient contentés de copier les morceaux de l'Antiquité, la Peinture ne ſe ſeroit pas perfectionnée. Si Virgile n'avoit point oſé enchérir ſur Homere, nous n'aurions point cette magnifique deſcription des Enfers, ni celle du Bouclier d'Enée. Malherbe nous apprend par quel art on peut enrichir la penſée d'un autre. On admire ce Vers d'Horace:

*Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas*
*Regumque turres.*

Mais on n'admire pas moins cette même idée ſous une autre image.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défend pas nos Rois.

Ajax, près de mourir, dit à son fils dans Sophocle :

Ω παῖ, γενοίο, πατρὸς ευτυχέστερος,
Τα δ' ἀλλ' ὅμοιος.

La même chose est dite par Virgile d'une façon différente.

*Disce puer virtutem ex me, verumque laborem,*
*Fortunam ex aliis.*

Et ce Vers d'Andromaque, *Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été*, quoique plus simple, semble dire la même chose encore mieux que Sophocle & Virgile ne l'ont exprimée.

L'imitation nourrit & perfectionne les talens qu'on a : j'ose même avancer qu'elle peut en quelque façon suppléer au génie. Une grande lecture des bons originaux donne le goût, ouvre l'imagination, forme le style. Un homme né sans talens, après un long commerce avec les excellens Auteurs, peut acquérir quelque ressemblance avec eux, & la communiquer à ses Ouvrages : tel que ce Paysan dont parle Denis d'Halicarnasse, qui étant fort laid, & craignant que ses enfans n'héritassent de sa laideur, mit de beaux tableaux devant les yeux de sa femme, & la vue de ces tableaux procura aux enfans une beauté qu'ils ne pouvoient recevoir de leur pere.

Mais je prévois une objection qu'on pourroit faire contre tout ce que j'ai dit sur l'imitation. » Pour réussir, dira-t-on, il ne s'agit que d'imi-

» ter

„ ter la Nature: les Anciens, il eſt vrai, l'ont
„ bien repréſentée ; mais ils n'en ſont que les
„ copies. Pourquoi chercher la nature dans leurs
„ Ouvrages? c'eſt l'original qu'il faut conſulter."
Je répons à cette objection par l'exemple même de la Peinture. Rubens, & les Peintres de l'Ecole Flamande ſe ſont appliqués uniquement à copier la pure Nature; Raphaël, & les Maîtres de l'Ecole Romaine ont joint à l'étude de la Nature le ſecours de l'Antique : ces derniers ont porté leur art à une élégance & un ſublime dont les Flamands n'ont pu approcher, parce qu'il ne ſuffit pas d'imiter la Nature, il faut l'imiter avec diſcernement. La Nature nous montre le vrai, mais elle ne nous apprend pas à choiſir l'excellent : c'eſt l'Art qui nous apprend cet heureux choix, & c'eſt dans les Anciens qu'on trouve les modéles de cet art ſi néceſſaire, qui éléve les grands Peintres & les grands Poëtes.

Ne rougiſſons donc point de conſulter attentivement tous ceux qui avant nous ont bien connu la Nature. Nous avons un grand nombre de guides habiles : tout conſpire à nous animer : tous ceux qui nous ont précédés ont travaillé à nous inſtruire. L'Antiquité nous offre ſes modéles; le dernier ſiécle nous en fournit de nouveaux, dignes des Anciens. Quoique les uns & les autres ſoient nos maîtres, regardons-les comme des modéles que nous devons imiter, & comme des rivaux que nous avons à combattre. La carriere où ils ont couru eſt encore ouverte; nous pouvons les atteindre, & peut-être les ſurpaſſer. La grande diſtance que nous voyons entre eux & nous, ne doit point nous effrayer; nous avons plus de chemin à faire, mais nous avons plus de ſecours, & ce ſont nos prédéceſſeurs qui nous les donnent : enfin, ſi nous ne les atteignons pas, du moins nous pouvons en ap-

procher; & après les grands-hommes, il est encore des places honorables. Celui qui dans la guerre n'acquerroit pas la gloire d'Achille, se contenteroit de celle d'Ajax, ou de Dioméde. Lucréce n'a point empêché Virgile de paroître; & la gloire d'Hortensius ne rallentit pas l'ardeur de Ciceron pour l'éloquence. Ne nous décourageons jamais. Quel homme étoit plus capable de déseſpérer ſes rivaux que Corneille? Il a cependant trouvé un égal; & quoiqu'un autre ait mérité la même couronne, la ſienne lui est demeurée toute entiere, & n'a rien perdu de ſon éclat.



# CHAPITRE IX.

*Examen du* PARADIS PERDU, *Poëme de Milton.*

APrès avoir parlé de la maniere d'imiter les Anciens, & d'un Poëte qui a heureusement imité Euripide, je parlerai d'un autre Poëte qui n'a pas si heureusement imité Homere, mais qui s'est rendu fameux en voulant l'imiter. On voit que Milton tâche d'échauffer son imagination auprès de celle d'Homere, qu'il a voulu prendre pour modéle. La grandeur de son sujet, la réputation qu'il s'est acquise dans sa patrie, rend son Ouvrage digne de notre attention; & comme dans mes réflexions précédentes j'ai souvent, avec les noms des grands Poëtes, placé celui de Milton, & qu'on pourroit me soupçonner de le mettre au rang d'Homere & de Virgile, je crois devoir expliquer ce que je pense d'un Poëte, qui dans sa patrie est admiré des uns, & méprisé des autres: ce qui ne m'étonne pas, parce que son Ouvrage est semé de beautés & d'extravagances.

On doit être timide quand on parle d'un Poëte dont on ignore la Langue, puisque loin d'être en état d'en bien juger, on ne peut même se flatter de le connoitre. Qui n'a lu Homere que dans la traduction de Madame Dacier, quelque belle que soit assez souvent cette traduction, ne connoit pas un Poëte qui enchante les oreilles par l'harmonie des vers, & par les charmes de l'expression. Mais la Poësie Angloise n'enchante pas

ordinairement par ces deux qualités, suivant la décision d'un homme capable d'en juger. (1) *Si Milton, dit-il, n'approche pas du sublime d'Homere, c'est moins la faute de son génie que la faute de sa Langue: Un Poëme si divin écrit en Anglois, ressemble à un superbe Palais bâti de brique : l'architecture en peut être aussi belle que celle d'un Palais de marbre, mais les matériaux sont plus grossiers.*

Il y a apparence que Milton a encore négligé le soin de polir ces matériaux, puisque M. Addisson son grand admirateur est obligé d'avouer que du côté de l'expression ce Poëme a peu de partisans, parce qu'il est écrit dans un style quelquefois dur & obscur. Ainsi les principales beautés de cet Ouvrage consistant dans l'architecture, & non dans les matériaux, c'est-à-dire, dans l'ordonnance, les pensées, les sentimens, les descriptions, & non dans l'harmonie & dans l'expression, je me persuade que je puis juger de ce Poëme sur la belle traduction que nous en avons dans notre Langue, & je vais hazarder quelques réflexions, en les appuyant d'exemples que je n'aurai ni peine ni gloire à mettre en Vers: (2) la Prose du Traducteur est si poëtique, qu'il suffit souvent d'y ajouter la rime. Dans l'imitation de ces endroits, je me donnerai plus de liberté que je n'ose m'en donner lorsque je veux rendre en Vers quelques passages des Poëtes Grecs.

Je suis bien éloigné de souscrire au grand éloge qu'on a fait de Milton, lorsqu'on a dit que la nature avoit réüni en lui Homere & Virgile: il est vrai seulement qu'on peut en quelques endroits faire remarquer qu'il imite Homere. Il paroît qu'il étoit plein de l'Ecriture sainte & d'Homere, & c'est dans ces deux sources qu'il a puisé

(1) *Spect. Disc. 48.*
(2) *Mr. Dupré de Saint Maur.*

puisé la grandeur de ses idées, & plusieurs de ses images. De-là vient que nous trouvons souvent dans ce Poëme une élévation qui approche du sublime.

Par le sujet que Milton a choisi, il intéresse non ses seuls compatriotes, comme ont fait Homere & Virgile, mais tous les Peuples de la Terre; & en même tems il fait honneur à sa Nation & à la Poësie. Il est glorieux pour elle qu'un des plus fameux Poëmes Epiques, depuis ceux d'Homere & de Virgile, l'ait consacrée à la véritable Religion, & ait attiré l'attention des hommes, sans le secours des fables & des peintures dangereuses pour les mœurs.

Avant que de remarquer les endroits qui m'ont le plus frappé dans ce Poëme, je parlerai de plusieurs défauts que j'ai cru y trouver.

Quoique Milton ait toujours aimé la Poësie, il ne s'y étoit pas uniquement livré. Plus connu pendant sa vie par des Ouvrages d'érudition que par ses Vers, il ne s'attacha particuliérement à la Poësie que dans un âge avancé. Elle lui servit de consolation quand il eut perdu la vue: ni son âge, ni sa santé, ni le climat dans lequel il vivoit, n'étoient favorables à son amour pour les Vers qu'il ne se donnoit pas la peine de travailler, comme il l'avoue dans cet Exorde du 3. Livre, d'où je retranche un détail inutile qu'il y fait des sujets frivoles que les Poëtes choisissent ordinairement.

Soutien-moi dans la route où tu m'as fait entrer,
O Muse; à chaque pas tu m'y dois éclairer.
De ma plume par toi ces Vers coulent sans peine:
Tu m'inspires, depuis que long-tems incertaine
Mon âme s'est fixée à des objets si grands,
Objets trop négligés des mortels ignorans.

Que toute autre que moi pour charmer leurs oreilles
S'amuſe à répéter de frivoles merveilles;
Les ſentiers non battus ſont ceux dont je fais choix,
Aux plus ſublimes airs je conſacre ma voix.
Mais, ô Muſe, malgré l'ardeur qui me dévore,
Dans ce déclin du monde où je me ſens encore
Engourdi par le froid du climat & des ans,
J'épuiſerois bientôt & ma force & mes chants,
Si ta flamme un moment, Divinité puiſſante,
Ceſſoit de ranimer ma chaleur languiſſante.

On reproche à Milton pluſieurs digreſſions dont quelques-unes en effet ſont mal placées, parce qu'un Poëte Epique ne doit pas quitter ſa narration pour s'arrêter dans de longues réflexions. Je ne crois pas cependant qu'on doive condamner l'endroit où Milton ſe plaint d'être aveugle. Quand la vivacité de ſa plainte ne la rendroit pas intéreſſante, elle eſt amenée ſi à propos qu'elle ne paroît plus une digreſſion. Il eſt naturel à un malheureux de parler de ſes malheurs, & il ſemble que Milton ſoit engagé à parler des ſiens par ſon ſujet même. Il a raconté dans les deux premiers Livres ce qui s'eſt paſſé parmi les demons depuis leur chute du Ciel; il n'eſt point ſorti des Enfers, & il va dans le troiſiéme Livre monter ſur la Terre. Aux approches des régions qu'éclaire le Soleil, il ſe rappelle la beauté de cette lumiere dont il ne jouït plus, perte cruelle pour tous les hommes, & ſur-tout pour un Poëte qui ſemble avoir plus à regretter qu'un autre le ſpectacle de la Nature, ſi propre à inſpirer des images riantes. J'avoue néanmoins que la plainte de Milton eſt un peu longue; je vais l'abréger, & je ne craindrai pas d'en

d'en retrancher les noms de Thamyris, de Tiresias & de Phinée. C'est avec raison que Milton dans son triste état se compare à Homere, le prince des Poëtes ; mais les trois autres qui n'ont rien fait qui soit capable d'exciter sa jalousie, n'ont de commun avec lui que le malheur d'avoir été privés de la vue, & ce malheur fut pour tous trois un effet de la vengeance divine. Ce fut même par la punition des Muses que Thamyris en devenant aveugle perdit aussi l'esprit : comment donc Milton a-t-il pû le mettre au nombre de ces favoris des Muses qu'il veut imiter ? Doit-il dans son affliction, dont un accident naturel fut la cause, se comparer à ceux qui méritérent la même affliction par un crime, & par un crime contre les Muses ? Cette seule remarque fait sentir ce qu'on doit penser de Milton. Voici sa plainte ;

Dans l'empire infernal trop long-tems arrêté,
J'en sors, grace au secours de la Divinité
Qui daigne soutenir mes pas & mon courage.
Je la suis, c'est sa main qui m'ouvrant un passage
M'a fait descendre au sein des gouffres ténébreux,
Et me fait remonter à cet empire heureux.
O lumiere du jour, qu'éclaire ta présence!
Je t'approche, & déja je sens ton influence:
Mais inutile joie! ô desirs superflus!
A mes yeux affligés tu ne te montres plus.
Ils te cherchent en vain, brillant flambeau du monde ;
Ils sont plongés ces yeux dans une nuit profonde.
Cependant je parcours vos sentiers & vos bois,
Soutenez donc mes pas, Muses, comme autrefois
On vous vit par la main conduire votre Homere,
Illustre compagnon de ma longue misere.
Plein de ses entretiens puissé-je comme lui

Par de sublimes chants m'illustrer aujourd'hui?
L'harmonieux oiseau qui ne se plaît qu'à l'ombre,
Eléve ainsi sa voix dans la nuit la plus sombre.

Tout meurt, & tout renaît. L'automne tous les ans
Fait place au triste hyver que suit le doux printems:
Les zéphirs en tous lieux raménent la verdure:
Aux arbres dépouillés ils rendent leur parure,
Et par l'ordre constant d'une agréable loi,
Tout revient, mais le jour ne revient pas pour moi.
Fleurs, qui nous étalez vos peintures nouvelles;
Roses, que du matin la fraîcheur rend si belles;
Vous, filles de l'aurore, éclatantes couleurs,
Vous ne pourrez donc plus m'adoucir mes malheurs:
O troupeaux, que l'œil suit bondissans dans la plaine,
Vos jeux ne pourront plus m'égayer dans ma peine.

Où vai-je dans ma perte étendre mes regrets,
Lorsque de l'homme, hélas! je ne vois plus les traits?
Je ne vois plus ce front, siége auguste, où Dieu même
Fait briller un rayon de sa beauté suprême.
Dans un affreux néant tout me semble abîmé,
Et pour moi la Nature est un livre fermé.
Tandis que tout mortel à toute heure y peut lire,
Privé des doux transports que ce spectacle inspire,
Je n'ai plus devant moi que l'informe tableau,
Et que le plan confus d'un ouvrage si beau.
Etendus sur mes yeux de funestes nüages
Y refusent l'entrée à toutes les images,
Et du Soleil en vain j'implore le retour.

Daigne

Daigne allumer en moi l'éclat d'un nouveau
jour,
Eternelle lumiere, ô pure & sainte flamme,
Viens éclairer mon cœur, mets des yeux dans
mon âme.
Je veux, instruit par toi des secrets éternels,
Chanter ce que jamais n'ont vu les yeux mortels.

Si l'on critique Milton sur ses digressions, on peut aussi le critiquer sur une grande partie de ses comparaisons. Il n'est pas étonnant qu'elles soient au-dessous des objets auxquels il les veut appliquer. Les choses qu'il chante sont trop élevées au-dessus de tout ce que nous voyons, pour que la Nature puisse lui fournir des objets proportionnés : mais je desapprouve dans ses comparaisons une obscurité qu'il y jette souvent par son affectation à les remplir de termes d'une érudition inutile, & je condamne sur-tout ces comparaisons tirées de la fable, qui sont si fréquentes dans son Poëme. Pourquoi comparer les Démons aux Chevaliers Bretons & Armoriques qui entourerent le fils d'Uther; la matiere du Soleil au vieux Protée desseché; le Paradis Terrestre à la campagne d'Enna, où Proserpine fut enlevée; Adam & Eve à Deucalion & Pyrrha ; la beauté d'Eve à celle de Diane, de Palès, de Pomone, de Cérès, &c.? Quand il représente Satan qui franchit d'un saut les remparts du Paradis terrestre, où il va pour séduire Adam & Eve; il a raison de le comparer à un loup carnacier, qui s'élance dans l'enceinte où les troupeaux sont renfermés; mais peut-il le comparer encore aux mercénaires qui entrent sans mission dans l'Eglise? On trouve dans ce Poëme peu de comparaisons exactes, & presque toutes sont trop longues. Il faut excepter celle-ci qui est courte & hardie, par laquelle il veut peindre le

le trouble intérieur de Satan au moment qu'il entre dans le Paradis terrestre pour perdre le genre humain.

Tout son forfait alors se présente à ses yeux,
Il s'arrête à l'aspect de ces aimables lieux.
Sa rage en va troubler la demeure paisible;
Il s'émeut, & semblable à l'instrument terrible
Qui recule au moment qu'il vomit le trépas,
Il chancelle, il hésite, & recule d'un pas.

Milton est rarement heureux dans ses comparaisons, & presque toujours malheureux dans ses fictions. Il a cru devoir en inventer, parce que le Poëme Epique doit vivre de fictions; & il est vrai que ce Poëme en doit vivre dans les sujets ordinaires, parce que le Poëte y doit marcher de merveilles en merveilles. Mais comme tout est merveilleux dans le sujet que Milton avoit choisi, il n'étoit pas obligé d'y ajouter des merveilles de son invention. On est étonné de voir les Démons, peu après qu'ils sont tombés dans le centre des tourmens, tandis que les flammes les dévorent, & que Méduse les empêche de boire dans le fleuve Léthé, s'amuser à des courses de chevaux, à des tournois, & à des concerts de Musique, & d'autres plus graves faire dans des endroits écartés les Philosophes & les Théologiens, en raisonnant sur la Providence, la liberté, la prédestination, & la béatitude : on a peine à comprendre que la béatitude puisse être un sujet de controverse parmi les Diables. On est peu curieux de l'architecture du *Pandæmonium*, parce que cette fiction est une puérilité. La voûte de cette sale est pleine de lampes qui répandent une lumiere pareille à celle des cieux, & un moment auparavant le Poëte a dit qu'il n'y a point de lumiere en enfer. L'or est prodigué dans cette sale,

ſale, *parce que*, dit-il, *la région de l'Enfer mérite mieux qu'une autre d'être infectée de ce poiſon ;* & il a dit auparavant que les Cieux étoient parés d'or maſſif. Si Milton étoit attaqué par des Critiques auſſi animés que ceux qui veulent détruire la réputation d'Homere, où en feroit-il ? Mais tout Poëte ne mérite pas la fureur des Critiques comme Homere. Milton ſe contredit encore, quand après avoir repréſenté les portes du Ciel qui ſont ouvertes par les Heures, il les repréſente s'ouvrant d'elles-mêmes. Il dit que dans le Ciel l'Aurore eſt éveillée par les heures, & en même-tems il ſuppoſe un ſous-terrain où la lumiere & l'obſcurité font une perpétuelle ronde qui cauſe l'agréable viciſſitude du jour & de la nuit, pendant laquelle tout dort, excepté Dieu, & apparemment les Anges qui ſont de garde ; car il fait faire par eux dans le Ciel une garde continuelle; il y fait auſſi dreſſer des tables où les Anges boivent le nectar dans des coupes d'or. Il ſuppoſe qu'un Ange, pour deſcendre du Ciel dans le Paradis terreſtre, ſe coule rapidement ſur un rayon du Soleil. De pareilles fictions, & celle du limbe de vanité prouvent que ce Poëme, comme je l'ai dit d'abord, eſt rempli d'extravagances : la fiction dans laquelle il perſonifie le péché & la mort, préſente des images qui font horreur; dans celle de cet abîme où regnent le cahos & la nuit, le Poëte a voulu peindre l'empire du déſordre & de l'obſcurité, & il nous égare ſi bien qu'on ne peut comprendre ce qu'il veut dire.

Le Prince des Démons que la vengeance anime
Oſe entrer dens le ſein de cet antique abîme,
Où la nuit primitive & le cahos affreux,
De ce vaſte Univers, ancêtres ténébreux,
Nourriſſent dans l'horreur d'une longue anarchie
Les guerres que toujours cauſe l'antipathie.

Leur

Leur trône est soutenu par la confusion.
Au Cahos appartient toute décision,
Roi sombre, dont la voix rend la nuit plus sinistre;
Prince, dont le Hazard est le premier ministre.

C'est à ce Monarque que Satan adresse son discours, & le cahos, tout cahos qu'il est, y répond avec ordre & clarté. Lorsque Satan dans le Paradis terrestre est prêt à combattre contre l'Ange Gabriel, Milton suppose que l'Eternel prend ses balances d'or, car dans le Ciel tout est d'or. L'imitation d'Homere est ici ridicule. Comment Dieu peut-il peser dans une balance un Ange contre le Diable? Je m'étonne que la bataille des Anges dans le Ciel ait trouvé dans M. Addisson un admirateur. Quoique l'Ange qui fait le récit, prévienne qu'il va donner des ombres corporelles aux choses spirituelles, quelles ombres épaisses! On voit les Anges rebelles tirer le nitre & le souphre des mines du Ciel, paîtrir le salpêtre, & forger des canons. Ces machines nouvelles étonnent la sainte armée, en troublent les bataillons, & font tomber Ange sur Archange: l'épée de saint Michel qui fait tant de carnage, est comme la Durandal de Roland. Que servent toutes ces armes entre des combattans qui ne peuvent se détruire? Ils sont immortels, & l'on voit cependant un des mauvais Anges fendu depuis la tête jusqu'à la ceinture: on les voit arracher les montagnes du Ciel, pour s'écraser à coups de rochers. Toutes les campagnes célestes sont ravagées, mais la présence du Messie rétablit tout.

Armé de son tonnerre, au milieu des éclairs
Il vole à leur secours & son char fend les airs:
Il arrive, il paroît; le Ciel change de face,

Les monts déracinés retournant à leur place,
Et de nouvelles fleurs les vallons sont couverts.

On a de la peine à comprendre dans le Ciel, des montagnes, des vallons, des rochers, des fleurs, &c.

Je ne sçais si je me trompe; mais Milton que j'aime, quand il est dans l'Enfer, ou dans le Paradis terrestre, me plaît beaucoup moins quand il se transporte dans le Ciel, & qu'il veut faire parler Dieu & ses Anges. Lorsque Raphaël veut expliquer à Adam la nature de l'âme, ou que pour lui faire comprendre que les Anges ont une nourriture, il lui dit que la terre nourrit la mer; que la terre & la mer nourrissent l'air; que le plus grossier des élémens nourrit le plus subtil, il est aussi peu philosophe que l'est Adam, quand il veut expliquer à Eve la nature des songes. Il me paroît encore que Milton fait prononcer des discours trop longs au Pere Eternel, & qu'il lui fait répéter trop souvent cette vérité, dont on ne peut douter que les hommes ne tomberont que par leur faute, parce qu'ils ont reçu de lui tous les secours nécessaires pour pouvoir rester innocens. Il semble que le Pere Eternel ait quelque reproche à craindre.

J'ai créé l'homme libre, & pour l'être toujours
Il a reçu de moi mes suffisans secours:
S'il tombe, il n'aura point d'excuse légitime:
Créé libre, à lui seul qu'il impute son crime.
L'avenir m'est connu; mais quand je le prévois,
Ma science aux humains n'impose point de loix:
Je le répéte encor, j'ai créé l'homme libre.

Quand le Pere Eternel recommande à Raphaël

d'aller prévenir Adam & Eve, que le Démon songe à les perdre, il ajoute:

Ils sont de leur bonheur les maîtres souverains:
Après tous mes avis, leur sort est dans leurs mains,
Ils n'allegueront point l'invincible ignorance.

Et lorsqu'il apprend que ce crime est arrivé, il dit aux Anges:

Des desseins de Satan j'ai prévu le succès:
Je vous les ai prédits; cependant mes decrets
N'ont point nécessité l'homme que j'ai fait libre;
S'il est tombé, lui seul a rompu l'équilibre.

Dieu parle comme s'il avoit besoin de se justifier.

Milton est tombé dans les fautes que j'ai remarquées en parlant de ses fictions, pour avoir voulu ajouter à son sujet des ornemens qui n'y étoient pas nécessaires. Il est presque toujours admirable, lorsque renfermé dans son sujet, il dépeint le trouble des Enfers, la tranquillité de nos peres innocens, & leur confusion après leur chute. Ces trois objets qui nous mettent toujours devant les yeux l'horreur du crime, la félicité de l'innocence, & le malheur d'une créature qui a desobéï à Dieu, vont me fournir des exemples propres à faire connoître la beauté du génie de Milton.

L'action grande, une, & entiere, qu'il va chanter, est préparée dès le commencement de son Poëme. Les Démons précipités du Ciel forment le dessein de se venger de Dieu sur ses nouvelles créatures destinées à remplir les places qu'ils ont perdues dans le Ciel. Le récit du Poëte commence

mence au moment que ces Anges foudroyés, étendus sur l'abîme, & d'abord évanouis, reviennent peu à peu de cet évanouissement, se reconnoissent, & examinent le lieu où ils se trouvent. Satan est le premier qui reprend ses forces & ses fureurs. Il léve la tête, & tournant les yeux de toutes parts, découvre l'étendue de son empire, quoique les flammes n'y répandent, suivant la bizarre expression du Poëte, que des ténébres visibles au-lieu de lumiere.

A sa perçante vue il ne faut qu'un moment:
Parcourant d'un coup-d'œil l'empire du tourment,
Centre de la douleur, où d'épaisses ténébres
Ne laissent échapper que des clartés funébres,
Il voit toute l'horreur de ce gouffre cruel
Qui sera des remords le séjour éternel,
Abîme qu'a creusé la céleste vengeance,
Lieu terrible, où jamais n'entrera l'Espérance.

Sur la porte de l'Enfer, dit le Dante, sont écrites ces paroles:

*Lasciate ogni speranza voi ch'intrate.*

La maniere dont Satan quelque tems après prend possession de son nouveau royaume, fait connoître qu'il en est le digne Roi.

Puisqu'il me faut rester dans ces gouffres funestes,
Adieu donc champs heureux, & vous, plaines célestes.
J'embrasse tes horreurs, fatal empire; & toi,
Abîme ténébreux, accepte aussi ton Roi.
Je t'apporte un esprit que ta tristesse extrême
Ne peut jamais changer, & qui seul en moi-même
Fait de l'Enfer un Ciel, & du Ciel un Enfer.

Il fait espérer aux compagnons de sa chute que leur malheur n'est pas sans ressource, & que s'ils ont perdu la victoire, ils n'ont pas perdu le courage.

Oui, du brillant séjour nous sommes tous chassés,
Mon éclat est flétri, mes traits sont effacés ;
Mais il me reste encore un cœur inébranlable,
Une haine immortelle, un courage indomptable.
Dieu nous a-t-il vaincus? non, non, tout son courroux
Ne sçauroit nous forcer à fléchir les genoux.
Qui de nous lâche assez pour adorer un Maître?
Comment pour Souverain pourrions-nous reconnoître
Celui qui nous a craints, & que j'ai vu trembler
Sur ce trône éclatant que j'ait fait chanceller?

Cet esprit de mensonge & d'artifice ose tirer de l'horreur même de l'Enfer une raison de consolation ; & un motif pour encourager ses compagnons. Ils n'auront point entre eux de sujets de jalousie, & leur union dans cet affreux séjour va faire leur force contre Dieu.

Choisi par vous, j'accepte un trône redoutable
Qu'affermit de perils une foule innombrable.
Nous pouvions dans le Ciel l'un de l'autre jaloux,
Pour les honneurs du rang disputer entre nous ;
Mais quel seroit ici le sujet d'une guerre?
Je suis au plus haut rang le plus près du tonnerre,
Je regne dans les lieux où regnent les tourmens,
Et mon sceptre m'expose aux plus grands châtimens.
Qui voudroit m'envier ma dignité fatale?
Quels yeux pourroit tenter ma couronne infernale?
Tous d'accord malgré nous dans ce funeste lieu,
Nous y réünirons nos fureurs contre Dieu.

Quel

Quelque étonnante vivacité que Milton ait répandue dans les discours de Satan, & dans ceux des autres démons, pour dépeindre l'orgueil, l'envie, la vengeance, & l'obstination, il n'a point épuisé dans cette peinture toute la force de son imagination. Il la ranime dans ce monologue où Satan forcé de se reconnoître criminel & malheureux, paroît saisi de quelques remords; mais les remords de l'esprit d'orgueil ne servent qu'à le rengager plus avant dans le crime & dans l'impénitence. En approchant de la Terre il apperçoit le Soleil, & il adresse ces paroles à cet astre qu'il voit pour la premiere fois, & qui ne peut que déplaîre au Prince des ténébres.

Toi dont le front brillant fait pâlir les étoiles;
Toi qui contrains la nuit à retirer ses voiles,
Triste image à mes yeux de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige, & que mon cœur te hait!
Ta splendeur, ô Soleil, rappelle à ma memoire
Quel éclat fut le mien dans le tems de ma gloire.
Elevé dans le Ciel près de mon Souverain,
Je m'y voyois comblé des bienfaits que sa main
Sans se lasser jamais versoit en abondance;
Mais je me suis lassé de la reconnoissance;
Et cependant de moi qu'exigeoit-il de plus?
Hélas! je dois mes maux aux biens que j'ai perdus:
Yvre de ma grandeur jusqu'à me méconnoître,
J'ai cru que je pouvois m'égaler à mon maître.
Moins voisin de son trône aurois-je osé tenter,
Aurois-je osé former le dessein d'y monter?
Gloire pernicieuse! honneur, source de peine!
Amour d'un Dieu pour moi plus fatal que sa haine,
Sois maudit: ou plutôt sois toi-même maudit.
Déchiré de remords, & de honte interdit,
N'impute, malheureux, ton malheur qu'à toi-même.

Où pourras-tu cacher ton déſeſpoir extrême?
Et comment te ſauver de ta propre fureur?
L'Enfer te ſuit par-tout, tu trouves en ton cœur
Un vuide plus immenſe, un plus affreux abîme,
Que ces gouffres profonds où t'a plongé ton crime.
Repens-toi, ſi tu peux encor te repentir?
Change, ſi ta fierté veut bien y conſentir.
Moi, que je me repente, & que je m'humilie!
Que Satan ſe ſoumette, & que Satan ſupplie!
Que diroient ces guerriers qui m'appellent leur Roi?
Ils ſuivent mes drapeaux, ils eſperent en moi.
Mais, hélas! au milieu d'une cour qui m'honore,
Que ce ſceptre brulant me peſe & me dévore,
Et que me coutent cher mes terribles honneurs!
Si je ſuis le premier, je le ſuis en malheurs.

Eh bien, repens-toi donc: oſe demander grace:
Tente de remonter à ta premiere place.
Ah! je retracterois, je connois trop mon cœur,
Des ſermens que m'auroit arraché la douleur;
J'attaquerois encore un Dieu que je déteſte,
Et ma ſeconde chute en feroit plus funeſte.
Non, non, point de pardon. Fyuez, crainte, remords,
De la ſeule fureur écoutons les tranſports.
Plus de paix, plus de grace; adieu toute eſpérance,
Je vais à l'Eternel oppoſer ma puiſſance.
Qu'il ſoit le Dieu du Bien, je ſuis le Dieu du Mal.
L'empire eſt partagé, je deviens ſon égal.
Je ſçaurai ſoutenir une éternelle guerre,
Et j'aurai comme lui mes autels ſur la Terre.

Dans tous les diſcours de Satan, on admire avec

avec raiſon la ſageſſe du Poëte, qui en faiſant parler cet eſprit de fureur, à qui tout eſt permis, loin de lui faire vomir des blaſphêmes capables de révolter les oreilles ſages, trouve l'art de faire reſpecter la grandeur de Dieu, par les paroles même que la rage dicte à ſon ennemi. Satan laiſſe toujours connoître malgré lui combien il eſt convaincu de la puiſſance de celui qu'il oſe braver, & combien il regrette la félicité qu'il a perdue par ſon orgueil.

On admire également la ſageſſe du Poëte dans les diſcours tendres qu'il met dans la bouche d'Eve & d'Adam. Il y ſçait unir la vivacité de l'amour avec la pureté de l'innocence, & tout paroît ſaint dans l'union de deux créatures ſi ſaintes. C'eſt par leurs portraits qu'il termine la deſcription du Paradis terreſtre.

Ce lieu délicieux, ce Paradis charmant,
Reçoit de deux objets ſon plus bel ornement;
Leur port majeſtueux, & leur démarche altiere,
Semble leur mériter ſur la Nature entiere
Ce droit de commander que Dieu leur a donné.
Sur leur auguſte front de gloire couronné,
Du Souverain du Ciel brille la reſſemblance:
Dans leurs ſimples regards éclatte l'innocence,
L'adorable candeur, l'aimable vérité,
La raiſon, la ſageſſe, & la ſévérité
Qu'adoucit la prudence, & cet air de droiture
Du viſage des Rois reſpectable parure.
Ces deux objets divins n'ont pas les mêmes traits,
Ils paroiſſent formés, quoique tous deux parfaits,
L'un pour la majeſté, la force, & la nobleſſe;
L'autre pour la douceur, la grace, & la tendreſſe:
Celui-ci pour Dieu ſeul, l'autre pour l'homme encor.

Milton qui a voulu dépeindre la perfection de la Nature-humaine dans l'état d'innocence, nous fait

fait voir que le caractére parfait d'une femme consiste dans la tendresse la plus vive pour son époux, accompagnée d'une soumission respectueuse, dont elle fait son bonheur. Quand l'Ange vient les voir, c'est elle qui va préparer le repas, & qui les sert à table. Tandis que l'Ange raconte la révolte des esprits orgueilleux, & la création du Monde, elle écoute en silence, & n'interroge jamais: lorsque le récit est fini, & qu'Adam interroge l'Ange pour lui demander les secrets de la Nature, elle se leve, & se retire avec modestie; non qu'elle soit ennuyée de ses discours, mais elle veut se réserver le plaisir d'interroger Adam sur les mêmes questions, quand elle sera seule avec lui, pour recevoir de lui sa science, comme elle en reçoit ses loix. Quelle tendresse, & quel respect dans ces paroles qu'elle lui adresse!

Souverain que le Ciel a voulu me donner,
C'est à moi d'obéir, c'est à toi d'ordonner.
Le Seigneur est ta loi, tu dois être la mienne:
Heureuse qu'avec moi mon époux s'entretienne;
Je n'aime qu'à l'entendre, & le son de sa voix
Me rend indifférente à tout ce que je vois.
J'oublie en t'écoutant tout ce que la Nature
Etale à mes regards de pompe & de parure:
Ces étoiles sans nombre éparses dans les Cieux;
Cette Terre féconde en fruits délicieux;
Ces fleurs, que du Soleil les rayons font éclore;
Ces oiseaux, dont les chants nous annoncent l'aurore,
Sans toi, tous ces plaisirs n'en seroient point pour moi;
A mes yeux, cher époux, rien n'est beau qu'avec toi.

Au matin lorsqu'elle se réveille, son premier mouvement est de se féliciter de ce qu'elle revoit son époux & le Soleil.

A l'époux qu'elle embrasse, elle adresse ces mots :
O toi, qui de mon âme es le parfait repos,
De toutes mes vertus admirable modéle,
Noble appui de ma gloire, & sa source immortelle,
De ta chere présence, & de l'astre du jour,
Quelle joie en mon cœur raméne le retour!

Il est naturel à deux créatures qui n'existent que depuis peu de tems, de s'entretenir des premieres pensées qu'elles eurent au moment qu'elles sortirent du néant. Eve les raconte à Adam, & Adam les raconte à l'Ange qui vient converser avec lui. Je vais rapprocher ces deux endroits, afin qu'en les comparant ensemble, on remarque de quelle maniere Milton a sçu donner à Eve les premieres pensées naturelles à la femme, & à Adam celles qui convenoient à l'homme. Voici ce que raconte Eve à son mari.

Je me rappelle encor l'instant où la lumiere
Pour la premiere fois vint frapper ma paupiere,
Et fit ouvrir mes yeux éblouis de ses traits.
Aux bords d'un bois charmant sous un ombrage frais,
Sur un tapis de fleurs mollement étendue,
Ce fut sur moi d'abord que je jettai la vue.
Quel trouble me saisit! quels pensers sont les miens!
J'ignore qui je suis, où je suis, d'où je viens.
D'une grotte voisine un bruit se fait entendre;
J'apperçois sur la plaine une onde se répandre.
Sa tranquille surface est si belle à mes yeux,
Que j'y crois retrouver la pureté des Cieux.
Je cours l'examiner; sur elle je m'incline.
Une image sur moi se baisse, & m'examine.
Je tressaille & recule; à l'instant je la voi
S'effrayer, tressaillir, reculer comme moi.
Lorsqu'un charme inconnu me raméne vers elle,
Vers moi ce même charme aussi-tôt la rappelle,

Et d'une égale ardeur dans les mêmes momens,
Toutes deux nous sentons les mêmes mouvemens.
Une voix qui m'arrache à cet objet que j'aime,
„ Me crie en cet instant: Cette image est toi-même;
„ Une ombre fugitive amuse ici tes yeux.
„ Accours où tu m'entens, viens trouver dans ces
„ lieux
„ Un objet dont toi seule es la parfaite image.
„ L'aimer, en être aimée, est ton plus doux partage.
„ Faits l'un pour l'autre, unis par un étroit lien,
„ Il sera ton bonheur, & tu seras le sien.
J'obéïs, & cédant au charme qui m'entraîne,
J'avance, & je te vois étendu sous un chêne.
Tremblante à ton aspect, je recule, & je fuis.
„ Tu m'appelles, chere Eve, attens-moi, je te suis:
„ Que ma tendre moitié s'arrête & m'entretienne:
„ Que craint elle?... A ces mots ta main saisit la
mienne;
Ton air majestueux m'imprime le respect,
Je m'arrête, &c.

Il semble que ce soit avec raison que Milton ait donné à la femme au moment de sa création, pour premier soin, celui de se contempler, & de s'admirer dans un ruisseau; il donne à l'homme dans le même moment des pensées plus élevées. C'est ainsi qu'Adam les raconte à l'Ange:

Comme d'un long sommeil tout à coup arraché,
J'ouvre les yeux, je vois que sur les fleurs couché,
D'un aimable gazon je presse l'herbe tendre,
Mais un objet plus grand vient bientôt me surpren-
dre:
De ce Ciel qui sur moi s'étend de toutes parts,
La voûte lumineuse attache mes regards;
Et dans l'étonnement que sa grandeur m'inspire,
Vers elle je ne sçais si quelque instinct m'attire;
Quoi qu'il en soit, pressé par un prompt mouvement
Je

Je me leve, & demeure immobile un moment.
Je découvre des prez, de coteaux, des montagnes
Des arbres, des vallons, des forêts, des campagnes.
Je vois de tous côtés des animaux divers
Qui marchent sur la terre, ou volent dans les airs.
Dans un canal que borde une aimable verdure,
D'un pas majestueux s'avance une onde pure,
J'entens autour de moi murmurer des ruisseaux,
Et je prête l'oreille au concert des oiseaux.
Enchanté de l'éclat que tant de fruits étalent,
Parfumé de l'odeur que tant de fleurs exhalent,
Je sens mon cœur saisi d'agréables transports.

Je reviens à moi-même, & regarde mon corps.
Je veux marcher, courir, mes desirs s'accomplissent:
Je veux lever mes bras, & mes bras m'obéïssent.
Qui peut régler en moi mes mouvemens, mes pas?
Je commande à ce corps que je ne connois pas.
Ainsi que je l'ordonne, il s'avance, ou s'arrête.
Je veux former des sons, ma langue est toute prête.
En mots articulés j'entens sortir ma voix.
Soudain donnant des noms à tout ce que je vois,
„ Je m'écrie, O Soleil, adorable lumiere!
„ O Terre, heureux séjour! ô Fontaine! ô Riviere!
„ O vous, charmans Vallons, à mes regards si doux!
„ Animaux qui vivez, je vous appelle tous.
„ Venez, & dites-moi, vous le sçavez peut-être.
„ Comment, par quelle main, pourquoi j'ai reçu
„ l'être.
„ Non, non, je ne suis pas moi-même mon auteur,
„ Et je sens que je dois benir un Créateur.
„ Je lui dois tout; il est mon bienfaiteur, mon maître.
„ Terre, qui me soutiens, fais-le-moi donc connoî-
„ tre.

Je m'éloigne à ces mots des lieux où le Soleil
A de ses doux rayons éclairé mon réveil;
Où depuis un moment, dans l'air que je respire,

J'adresse ainsi ma voix à tout ce que j'admire,
Et je quitte ces lieux où rien ne me répond.
J'avance; par tout regne un silence profond.
Alors pour méditer je cherche quelque ombrage,
Et vais, en soupirant, m'asseoir sous un feuillage.
C'est là que le sommeil pour la premiere fois
M'approche, me saisit, m'enchaîne sous ses loix.
A sa douce langueur sans peine j'abandonne
Et mes sens, & mes yeux, qu'un nüage environne.
Je tombe, & crois déja, prêt à m'anéantir,
Que je rentre en l'état d'où je viens de sortir;
Mais un songe qui m'offre un objet que j'ignore,
M'assure que j'existe, & que je vis encore, &c.

Je viens maintenant à ce moment fatal où l'action du Poëme arrive, & où le Paradis terrestre est perdu. Milton pour montrer qu'Adam n'a péché que par complaisance pour sa femme, veut qu'Eve soit seule quand elle sera attaquée par le Démon. Pour séparer deux personnes qui ne se quittent jamais, il suppose qu'Eve veut travailler seule à la culture des arbres. Elle prend pour prétexte, que quand elle y travaille avec Adam trop occupés l'un & l'autre, ils se détournent continuellement, & leur ouvrage n'avance pas. Adam lui représente qu'il leur est dangereux de se séparer, parce qu'ils ont un ennemi qui cherche à les perdre, & qu'ils seront plus forts contre lui, s'il les trouve toujours ensemble. Eve lui demande s'il doute de la constance qu'elle aura toujours, quoique seule, à remplir ses devoirs. La réponse d'Adam est pleine de douceur & de tendresse.

Veux-tu dans tes devoirs me prouver ta constance?
Rends-moi certain d'abord de ton obéïssance.
Je tremblerai pour toi si j'en suis séparé.
Reste ici; toutefois restant contre ton gré,
Hélas! tu n'en serois encor que plus absente.

Si ma priere, enfin, chere Eve, eſt impuiſſante,
Va, pars, je ne ſçais pas te contraindre un moment:
Oui, pars, ſi tu le veux; mais revien promptement.

Tu me le permets donc, cher époux, je te quitte,
&c.

Eve ſe hâte de prendre pour une permiſſion un conſentement donné par complaiſance: elle le quitte, & s'écarte. Le ſerpent qui la voit ſeule, s'approche d'elle, & pour en obtenir une audience favorable commence par faire l'éloge de ſa beauté. Il ſçait de quelle maniere on doit préparer l'attention d'une femme.

Vous qui ſeule ſur nous méritez de regner;
Vous qui ſeule en ces lieux devez tout étonner,
Ne vous étonnez pas, ſouveraine du Monde,
Vous que de vos ſujets l'humilité profonde
N'adore qu'en tremblant, ne vous étonnez pas
Si juſques à vos pieds j'oſe avancer mes pas,
Et ne m'allarmez point par un regard ſévere.
Pourroient-ils s'allumer du feu de la colere
Ces yeux pleins de douceur & de ſérénité,
Qui des Cieux les plus purs ſurpaſſent la beauté?
Tout m'imprime déja le reſpect & la crainte,
L'auguſte majeſté ſur votre front empreinte,
Et cette ſolitude où j'oſe vous troubler:
Je n'approche de vous que pour vous contempler;
Et lorſqu'à ce deſſein votre beauté m'anime,
Si je ſuis criminel, vos charmes ſont mon crime.
Nous adorons en vous le Dieu qui nous a faits.
Sa plus brillante image éclate dans vos traits.
Vous devez comme lui recevoir nos hommages;
L'Eternel vous ſoumet la Terre & ſes ouvrages;
Obéir à vos loix eſt leur plus grand honneur:
Contempler vos appas eſt leur plus grand bonheur.
Non, non, vous ne pouvez être trop admirée:

Cependant à regret je vous vois entourée
D'animaux, troupe aveugle, & digne de mépris.
D'un objet tout divin connoissent-ils le prix ?
L'homme, je l'avouerai, dans ce lieu solitaire,
L'homme qui le connoît semble fait pour vous plaire.
Mais ne devez-vous donc charmer qu'un spectateur?
Tant d'attraits n'auront-ils qu'un seul adorateur?
Reine digne en effet de commander aux Anges,
Quand les verrai-je tous, célébrant les louanges,
De l'objet qui nous charme, & qui doit les ravir,
Se disputer entre eux l'honneur de vous servir?

Un exorde si artificieux prépare au succès. Eve séduite mange le fruit de cet arbre défendu, & en emporte une branche qu'elle offre à son époux, si-tôt qu'elle le retrouve. Adam par complaisance se rend coupable comme elle. Tous deux contens, & sans réfléchir sur leur crime s'endorment. Mais après un sommeil agité ils se réveillent, & Adam reconnoissant le premier la faute qu'ils ont commise, dit à son épouse :

Devois-tu donc ouvrir ton oreille & ton cœur
Aux vains raisonnemens du monstre séducteur?
Que je vais payer cher un moment de foiblesse!
Hélas! réservois-tu ce prix à ma tendresse?
L'imposteur disoit bien que nous serions changés.
Dans quel état honteux nous nous trouvons plongés!
Oui, le voile est rompu, sans doute nos yeux s'ouvrent.
Mais quel funeste coup? quel désastre ils découvrent?
Le bien que nous perdons, & le mal qui nous perd.
Le Ciel pour nous fermé, l'Enfer pour nous ouvert.
Détestable sçavoir! fatale connoissance!
Nud, dépouillé d'honneur, & vuide d'innocence,
Je rougis de me voir, & je vais désormais
Me cacher dans le sein des bois les plus épais.

O cédres, redoublez vos ombres favorables!
O chênes, étendez vos branches innombrables!
Puissé-je du Soleil évitant la clarté,
Rester enseveli dans votre obscurité!

Adam se rappelle alors la priere qu'il avoit faite à Eve, de ne pas se séparer de lui. Ce malheur ne seroit point arrivé si elle ne l'eût point quitté, & il lui fait ce reproche sans aigreur.

Quand pour te retenir je te faisois entendre
Qu'un ennemi caché cherchoit à nous surprendre;
Quand je te conjurois de ne me point quitter,
Un seul moment, hélas! devois-tu t'écarter?

Eve rougit alors; ce reproche la touche.
Ah! quel mot, lui dit-elle, est sorti de ta bouche?
Qu'eût produit ta présence? en nous trouvant tous deux
Crois-tu que le serpent eût été moins heureux?
Il t'eût séduit toi-même, & le premier peut-être.
Mais tu me connoissois, n'étois-tu pas le maître?
Que ne m'ordonnois-tu de rester près de toi?
N'avois-tu pas, cruel, tout empire sur moi?
Oui, sans ta malheureuse & lâche complaisance,
Nous nous verrions encor tous deux dans l'innocence.

Ingrate, voilà donc l'amour que tu me dois,
Dit Adam, courroucé pour la premiere fois.
Je me vois ta victime, & c'est toi qui m'accuses, &c.

C'est ainsi que Milton, sans tomber dans aucune puérilité indigne du Poëme Epique, dépeint le caractere d'une femme, qui après avoir arraché de la complaisance de son mari un consentement qu'il ne vouloit pas donner, veut encore le rendre coupable de cette complaisance qu'il a eûe pour

elle, & loin d'avouër qu'elle a tort, rejette tout le tort sur lui. Milton suppose que la femme avoit déja ce caractére dans le Paradis terrestre.

Lorsque le Fils de Dieu leur a prononcé leur jugement, & leur a annoncé qu'ils vont être chassés du Paradis, & qu'ils mourront; Adam va seul s'abandonner à sa douleur, & s'écrie:

O d'un si beau séjour courtes félicités!
D'un Paradis charmant rapides voluptés!
Cruel & prompt revers, je ne fais que de naître,
Et je vois pour toujours mon bonheur disparoître.
Peut-être en ma douleur je serois consolé,
Si de mon châtiment j'étois seul accablé.
Mais que je vous prépare une funeste héritage,
Infortunés enfans que de loin j'envisage!
Combien de fois, contraints par votre sort affreux,
Maudirez-vous l'auteur de vos jours malheureux?
Ah! si Dieu sur moi seul épuisoit sa colere!
Qu'as-tu dit, misérable? ô souhait téméraire!
Pourrois tu soutenir, mortel audacieux,
Un fardeau plus pesant que la Terre & les Cieux!

. . . . . . . . . . . . . . . .

La nuit n'est plus pour lui ce tems où la Nature
D'une tranquillité si charmante & si pure,
A son Maître innocent ménageoit la douceur.
De cette nuit qu'il craint la lugubre noirceur
Le plonge plus avant dans l'horreur de son crime.
Accablé de remords sous le poids qui l'opprime,
Il tombe, & sur la terre étendu tristement,
Du jour qui l'a vu naître il maudit le moment.
„ Il appelle la mort; eh pourquoi tarde-t-elle?
„ Hélas, que sa lenteur, disoit-il, est cruelle!
„ Qu'elle tranche mes jours, & j'en souffrirai moins.
„ De mes plaisirs passés vous qui fûtes témoins,
„ Vous qui retentissiez de mes chants d'allégresse,
„ Mes pleurs vont désormais sur vous couler sans
„ cesse,

„ Bois,

„ Bois, fontaines, vallons, témoins de mes tour-
„ mens,
„ Vous ne répondrez plus qu'à mes gémissemens.

Le crime avoit commencé par rompre cette admirable union qui regnoit entre Adam & Eve. Le malheur les reconcilie; & lorsqu'après avoir entendu leur arrêt ils ont perdu toute espérance, Eve se repent la premiere, & retractant ce que la vivacité lui avoit fait dire à son époux, elle reconnoît qu'elle a eu tort de lui desobéïr, en se séparant de lui, lorsqu'il la prioit de ne le point quitter. Elle se jette à ses pieds, & lui addresse ces paroles si humbles:

Pren pitié, cher époux, de ma misere extrême.
J'en atteste le Ciel, qui sçait combien je t'aime,
Et pour toi quel respect est gravé dans mon cœur:
J'ai cru par imprudence un mensonge flatteur;
Mais pardonne une erreur que le remords efface.
Voi mes larmes couler sur tes pieds que j'embrasse.
Quand sur moi tant de maux fondent de toutes parts,
Me refuserois-tu tes consolans regards?
Je n'espere qu'en toi dans ce moment funeste,
Voudrois-tu me priver du seul bien qui me reste?
Désarme ton courroux; cesse de me punir:
Cher époux, l'un & l'autre il faut nous soutenir:
Passons en paix les jours qui nous restent à vivre;
Tu me verras par-tout t'écouter & te suivre.
Un ennemi commun rit de notre tourment;
Unissons contre lui notre ressentiment:
C'est moi que sa fureur rend la plus misérable.
Oui, de nous deux c'est moi qui suis la plus coupable:
Si tu l'es envers Dieu, tu l'es ainsi que moi;
Mais pour comble de maux je le suis envers toi.
Hélas! si je pouvois détourner de ta tête
Tout le poids du courroux que ce Dieu nous apprê-
te.

Je lui demanderois par mes cris, par mes pleurs,
Qu'il ne frappât que moi, source de tes malheurs.
Je suis le seul objet de sa juste colere.

Elle attendrit enfin par cet aveu sincere,
Par son humble posture, & ses ardens soupirs,
Adam, qui voit l'objet de ses premiers plaisirs,
Cette aimable compagne à ses pieds prosternée;
Pleine de sa douleur, dans ses larmes baignée.
Il gémit, la reléve, & pour la rassurer:

Imprudente, dit-il, oses-tu desirer
Que sur toi seule éclatte un si terrible orage?
Contente-toi des maux qui seront ton partage.
Tu ne peux seulement soutenir mon courroux:
Et comment de ce Dieu soutiendrois-tu les coups?
Je dirois, pour calmer sa fureur vengeresse,
Que j'ai trop exposé ton sexe & ta foiblesse:
Je dirois que c'est moi qui suis seul criminel,
Si je pouvois changer son decret éternel.
Faut-il, dans un malheur aussi grand que le nôtre,
Chercher à nous aigrir encor l'un contre l'autre?
Non, non, vivons en paix, ne nous accusons plus;
Nous ne serons, hélas! que trop-tôt confondus.

Quelque coupable qu'ils soient, ils paroissent à plaindre. Ce spectacle inspire la terreur & la pitié. Cette pitié que redouble leur sincere repentir, augmente encore au moment où l'Archange vient leur annoncer qu'il faut sortir du Paradis terrestre pour aller vivre sur la Terre, la demeure des criminels. Eve s'écrie alors:

Séjour des vrais plaisirs, ô tranquilles ombrages,
Agréables gasons, chers & rians bocages,
Faut-il que je renonce au bonheur de vous voir?
Vous que je visitois le matin & le soir?
Vous qu'arrosoient mes mains de cette onde si pure;

Fleurs dont j'entretenois la charmante parure,
Qui toutes receviez de moi des noms si doux ;
Quelles mains désormais vont prendre soin de vous?
Et toi, lit nuptial, objet de ma tendresse,
Berceau délicieux où j'apportois sans cesse
Les parfums les plus purs, & les plus belles fleurs,
Faut-il, en vous quittant, entrer dans les horreurs
De cette terre inculte où regne la misere,
Desert inhabité, séjour de la colere ?

Adam quitte le Paradis terrestre avec les mêmes regrets, mais ses regrets ont des motifs plus relevés. Ce ne sont ni les bocages, ni les fleurs, ni le lit nuptial qui l'occupent.

Je me soumets sans peine aux ordres de mon Dieu ;
Et lorsqu'en soupirant je quitte ce beau lieu,
Je regrette un séjour qu'habitoit l'innocence,
Et que de Dieu souvent honoroit la présence:
Par-tout où je l'ai vu, je l'aurois adoré.
Un jour à mes enfans, de respect pénétré,
„ J'aurois dit: Sur ce mont il fit briller sa gloire:
„ Ici, (bonheur encor plus cher à ma mémoire!)
„ A l'ombre de ce chêne il vint m'entretenir:
„ Ah! mes fils, n'en perdez jamais le souvenir.

Les morceaux que je viens de citer de Milton suffisent pour donner une grande idée d'un Poëme qui, étant si parfait dans l'ordonnance, est rempli des plus grandes images. Le génie de Milton étoit naturellement porté au sublime; & dans le cours du Poëme on en trouve plusieurs autres exemples que je n'ai point encore rapportés, comme ceux-ci.

Au moment que le crime entre sur la Terre, quand Eve succombe à la tentation de manger du fruit défendu.

A peine elle eut touché ce fruit fatal au Monde,
Que la Terre sentit sa blessure profonde;
Et par un long soupir jusqu'au Ciel entendu,
La Nature annonça que tout étoit perdu.

Cette consternation redouble quand Adam succombe aussi :

Aux nouvelles douleurs qui la viennent saisir,
La Terre qui s'émeut pousse un second soupir;
Le Ciel même s'attriste, & répand quelques larmes:
Le tonnerre en grondant répond à ses allarmes.

Quand le Messie part, & vient pour terrasser les Anges rebelles,

De son foudre vengeur, prêt à les accabler,
Il s'avance, il se hâte, & son char fait trembler
Tout le Ciel, hors le trône où l'Eternel réside.

Le Messie paroît, & sa présence répare tout le désordre que les combattans ont fait en déracinant les montagnes.

Il arrive, il paroît, le Ciel change de face,
Les monts déracinés retournent à leur place.

Lorsqu'Adam à qui l'Ange découvre l'avenir dans une vision apperçoit un homme mourant, il fait cette réflexion si naturelle, qu'il adresse à l'Ange :

De quel spectacle affreux tu me rens le témoin!
Je connois donc la mort, & je la vois de loin :
Est-ce ainsi que je dois retourner dans la poudre?
Le même sort m'attend, il faut donc m'y résoudre.
Objet que sans horreur je ne puis contempler;
Triste mort, de quel coup tu viendras m'accabler!

Et lorsque dans la même vision il entend le bruit d'un combat, étonné de la fureur des hommes, il s'écrie :

Qu'entens-je ? quelle horreur ! & quel carnage affreux !
Ministres de la mort, ils s'égorgent entre eux.
Eh ! comment pourroient-ils ces monstres sanguinaires,
Faire sentir leur rage à d'autres qu'à leurs freres ?

Enfin, l'on ne peut lire la description du triomphe du Fils de Dieu, lorsque dans toute sa gloire il part du Ciel pour aller tracer dans le cahos la circonférence de l'Univers qu'il va créer, sans connoître dans le Poëte un génie sublime, quoique l'image du compas ne plaise pas également à tout le monde, & quoiqu'on n'entende pas ce que le Poëte veut dire par ces portes du Ciel, ces flots, ces vents, &c. qui précédent la création de l'Univers.

Je rappelle ici cet endroit remarquable, où le Pere Eternel ordonne à son Fils d'aller tirer l'Univers du néant.

Alors ce Fils paroît de rayons couronné,
De puissance, d'amour, de gloire environné.
La sagesse le suit, sa compagne ordinaire,
Et dans sa majesté brille en lui tout son Pere.
Au-devant de son char accourent Chérubins,
Anges, Trônes, Vertus, Puissances, Séraphins,
Et du Ciel, à l'aspect de ces saintes cohortes,
Sur leurs gonds éclatans tournent les larges portes,
Qui rendent en s'ouvrant un son harmonieux.
Le Roi de gloire arrive aux limites des Cieux,
Et voit l'affreux séjour du trouble & du ravage,
Noir Océan qu'agite un éternel orage,
Royaume du désordre, empire du cahos,
Où l'on entend gronder & les vents & les flots.

Dans cet abîme obscur le Fils de Dieu s'avance :
„ Mer, suspens ta fureur ; vous, flots, faites silence :
Il parle, tout se tait : il prend le compas d'or,
Compas qu'il a tiré de l'éternel trésor ;
Et tandis qu'un des pieds reste au centre immobile,
L'autre dans le cahos tourne à sa main docile.
„ Vaste circonférence, étens-toi jusqu'ici,
„ C'est la tienne, Univers, que je décris ainsi.
Il dit, le Ciel paroît, &c.

Par la magnificence des descriptions, & la grandeur des pensées, la lecture de Milton inspire à l'âme une élévation que la lecture du Tasse n'inspire point. Je ne songe point à les comparer ensemble ; mais ce que j'avois dit de l'imitation des Anciens m'a engagé à parler de Milton, & je veux seulement faire remarquer qu'on trouve en lui une élévation qu'il doit à Homere dont il étoit rempli, & qu'il avoit pris pour son modéle. Il y a apparence que s'il eût commencé son Poëme plus jeune, il l'eût avec plus de travail rendu beaucoup meilleur ; mais suivant les Vers que j'ai déja cités, il écrivoit dans le déclin de sa vigueur, & il étoit alors *engourdi par le froid du climat & des ans.*

La fortune de ce Poëme fut singuliere. L'Auteur eut beaucoup de peine à trouver de Libraire assez hardi pour se charger de l'impression. La crainte des Libraires étoit fondée, puisque l'Ouvrage imprimé resta inconnu, & étoit encore comme dans l'oubli, lorsque plusieurs années après sa naissance, il en fut tiré par Mr. Addisson, qui en fit remarquer les beautés. Ce Poëme resta si longtems dans l'oubli, ou parce qu'il n'attira point la curiosité par son sujet, ou parce qu'il ne charma point les oreilles par l'expression, ou enfin parce qu'on ne put reconnoître que fort tard les beautés véritables qui s'y trouvent comme noyées dans une mer de fictions ridicules.

CHA-



# CHAPITRE X.



*Des causes de la décadence des esprits.*

LOrsque nous entendons aujourd'hui des personnes avancées en âge se plaindre de ne plus trouver parmi nous, pour la Poësie, la Peinture, & tous les Arts où l'on excelle par le génie, des hommes pareils à ceux qu'ils connurent autrefois; nous ne pouvons regarder leurs plaintes, ni comme une suite ordinaire des chagrins de la vieillesse, qui regrette l'ancien tems, ni comme une suite de la malignité humaine, qui ne loue le passé, que pour rabaisser le présent dont elle est toujours mécontente. L'amour-propre ne peut nous aveugler jusqu'au point de ne pas reconnoître la supériorité de nos Peres sur nous. Ce n'est pas que notre siécle n'ait aussi ses hommes illustres; mais puisque c'étoit aux Achilles même & aux Agamemnons que le Nestor d'Homere disoit: *J'ai fréquenté autrefois des hommes qui valoient mieux que vous: non, je ne verrai jamais de si grands personnages que Thésée, Pirithoüs, &c.* si nous entendions dire de même à quelque Nestor, *Non, je ne verrai jamais de si grands personnages que Corneille, Moliere, le Poussin, &c.* ne serions-nous pas forcés de lui répondre, comme Agamemnon, *Sage vieillard, vos paroles sont pleines de vérité?*

A ce même reproche les Romains eussent fait la même réponse peu de tems après la mort d'Auguste; ils ne pouvoient se cacher qu'ils avoient dégé-

dégénéré, quand ils se rappelloient la gloire de leurs Peres. Un de leurs * Ecrivains qui vivoit sous Tibere, déploroit déjà la décadence des esprits. Sénéque le Rhéteur s'unissoit à lui pour faire la même plainte. Il regrettoit les beaux tems de Rome qu'il avoit vus dans sa jeunesse, & s'écrioit avec douleur, que les esprits décroissoient de jour en jour; que l'éloquence disparoissoit, & que Rome n'étoit plus reconnoissable.

Le même malheur arriva aux Grecs après la mort d'Alexandre. Les Lettres qui sous ce Prince & sous son Pere, avoient répandu un si grand éclat, s'obscurcirent bientôt, & peu de tems après on ne trouva plus un seul homme digne d'attirer les regards dans cette Athénes qui avoit été le domicile de tant de grands-hommes, la source primitive du bon goût, & le théatre de la gloire de l'esprit humain.

Telles ont été les révolutions des Lettres parmi les nations qui les ont le plus aimées. Après avoir été longtems à croître & à s'affermir, elles ont passé presque subitement dans un point de grandeur dont la durée n'a pas été longue, & le tems de leur chûte a été plus court que le tems de leur élévation. Le Soleil, après avoir été long-tems enveloppé de nuages, a brillé tout à coup dans son midi, & s'est ensuite précipité dans son couchant. On diroit que la Nature se prépare long-tems à former les grands génies, qu'elle se hâte de les enfanter tous à la fois, & qu'ensuite épuisée d'un si pénible travail, elle n'ait plus la force de produire des fruits durables & vigoureux.

L'Histoire des Lettres & des Beaux-Arts est célébre par quatre siécles de grandeur, celui de Philippe & d'Alexandre pour les Grecs, celui de César

* *Velleius Paterculus.*

ſar & d'Auguſte pour les Romains, celui de Jules II. & de Léon X. pour les Italiens, & enfin celui de Louis XIII. & de Louis XIV. pour les François. Ces quatre ſiécles fameux ont été ſi également féconds, qu'il ſemble que les grands Poëtes, les grands Peintres, les grands Orateurs, les grands Philoſophes, &c. ſe ſoient donné un rendez-vous pour ſe trouver tous enſemble, & ſe diſputer à l'envi chacun dans leur genre la gloire de la perfection.

Suivant l'ordre des tems, & ſuivant l'ordre des génies, Deſcartes doit être mis à la tête de la nombreuſe liſte des hommes qui ont procuré à la France ce ſiécle ſi admiré. Que de noms illuſtres rempliſſent cette liſte ! Petau, Nicole, Arnaud, Paſcal, la Rochefoucaut, la Bruyere, le Sueur, le Pouſſin, le Brun, Mignard, Jouvenet, Girardon, Lully, Rohaut, Mallebranche, Fléchier, Boſſuet, Fénelon, Bourdaloue, Maſſillon, Corneille, & ſon rival, Moliere, la Fontaine, Boileau, &c. On pourroit ajouter encore pluſieurs noms fameux à cette liſte, & y comprendre auſſi la brillante jeuneſſe de Rouſſeau. L'eſpace de tems qui a renfermé tous ces grands-hommes n'eſt pas fort long, puiſqu'un ſeul homme les a tous pu voir, & qu'en effet Mr. Huet, ſi illuſtre lui même par ſa ſcience, avoit dans ſa jeuneſſe vu Deſcartes, & eſt mort dix ans après Boileau.

Un Athénien auroit pu comme lui ſe rappeller dans ſa vieilleſſe le ſouvenir de tous les grands perſonnages qu'il avoit connus. Quels hommes, auroit-il pu dire, ai-je vu dans ma jeuneſſe ! j'allois au Théatre prendre parti entre Sophocle & Euripide. Apelle & Praxitelle me prenoient pour leur Juge. J'allois avec Platon étudier la Philoſophie à l'école de Socrate. Je me ſuis ſouvent délaſſé de mes travaux aux Comédies d'Ariſtophane, & à celles de Ménandre.

Ovide

Ovide dans une Elégie se félicite d'avoir vu Horace, Virgile, Tibulle, Properce, & Gallus. Quelque Romain plus âgé que lui pouvoit ajouter qu'il avoit appris l'éloquence d'Hortensius & de Ciceron, & l'histoire de sa patrie de Tite Live & de Salluste.

Le même Italien qui aura vu Raphaël, le Corrége, le Michel-Ange, aura pu voir encore l'Arioste, Sannasar, Bembe, Guichardin, le Tasse, &c.

Lorsqu'on envisage la gloire de ces quatre siécles, on demande pourquoi dans les nations qui ont cultivé les Beaux-Arts, ceux qui y ont excellé, ont presque tous été contemporains? pourquoi ils sont tous venus à la fois, de maniere qu'avant & après eux on n'en trouve presque point qui leur ressemble, ensorte qu'on pourroit dire que les grands hommes sont sans précurseurs & sans successeurs?

Il est naturel d'en demander la raison, mais il est très-difficile d'en donner une qui satisfasse. Longin qui la cherche à la fin de son Traité du Sublime, parle d'une maniere trop générale, & d'ailleurs cet endroit de son Ouvrage est défectueux.

Ciceron prévoyoit la chûte entiere de l'éloquence, *parce que*, disoit-il, *tel est le sort des choses humaines: leur élévation annonce leur chûte, & elles périssent, quand elles sont arrivées au point de leur grandeur.* Sénéque le Rhéteur accuse une loi fatale & toujours constante du destin, qui ne permet pas aux choses élevées de rester long-tems dans leur élévation, & qui les en précipite plus promptement qu'elles n'y sont montées. Cette même jalousie du destin avoit hâté, suivant Lucain, la ruine de la grandeur Romaine.

*Invida fatorum series, summisque negatum*
*Stare diu.*

Il

Il est certain que nous devons toujours reconnoître notre dépendance de cet Etre souverain qui prodigue & retire à son gré les lumieres, & que la vicissitude des choses humaines doit nous rappeller sans cesse notre mortalité & notre néant ; mais ce n'est point à un destin envieux qu'on doit attribuer cette vicissitude.

Velleius Paterculus qui a recherché des raisons de ces révolutions étonnantes des Lettres, avoue que toutes celles qu'il en peut donner n'ont que l'apparence de la vérité, sans en avoir la certitude. *Causas cùm semper requiro, nunquam reperio quas esse veras confidam, sed fortasse verisimiles:*

On a coutume d'attribuer l'heureuse fortune des Lettres à la réünion de quelques circonstances favorables pour elles, dont la premiere est la protection des Princes & des Ministres. Les Mécénes, dit-on, font les Virgiles : la seconde est la grandeur d'un Etat : celle des Lettres en est, dit-on, la suite ordinaire, parce que dans un Etat florissant où regne la tranquillité & l'abondance, ceux qui ont des talens les cultivent ; ceux qui n'en ont pas rendent justice à ceux qui en possédent & admirent leurs productions, parce qu'ils ont le tems de se livrer à ce qui amuse agréablement. Le goût des Lettres devient commun, ce qui répand cette noble émulation si utile aux grands génies toujours avides de gloire.

Ceux qui soutiennent ce sentiment, croient trouver la réünion de ces circonstances dans les quatre siécles fameux pour les Lettres.

Lorsque la Gréce, disent-ils, fut délivrée de la crainte que lui avoit long-tems causée la formidable puissance des Perses, elle ne songea plus qu'à joüir tranquillement du fruit de ses victoires jusqu'à la déroute arrivée en Sicile. Athénes florissante fut la maîtresse de la mer, & donnoit la loi à ses voisins. Les citoyens de cette ville n'eurent

rent à s'occuper que du plaisir, & des Beaux-Arts que le plaisir enfante. Les Sophocles & les Socrates trouverent des auditeurs favorables; & comme les vertus sont fécondes dans les tems où leur prix est connu, Athènes fut pleine de génies qu'animoit la félicité de leur patrie, & le nombre de leurs admirateurs. Mais lorsqu'Antipater eut attristé toute la Grece par ses cruautés, l'éloquence périt avec Démosthéne. La Poësie & la Peinture disparurent. Les Sciences sérieuses furent encore cultivées quelque tems: Zénon & quelques Stoïciens, Arcésilas & quelques Philosophes de la nouvelle Académie parurent; mais les Graces ne répandirent pas sur leurs ouvrages cet agrément qu'elles avoient autrefois prodigué à Athènes.

Tandis que les Romains attaqués par des rivaux puissans eurent à combattre pour leur propre sureté, ils ne s'occuperent point des amusemens de l'esprit; mais après la ruïne de Carthage, ils chercherent, comme dit Horace, ce qu'Eschyle & Sophocle avoient écrit d'agréable & d'utile. Enfin quand les conquêtes de Pompée & de César eurent rendu Rome maîtresse de l'Univers, les Romains disputerent aux Grecs la gloire de l'esprit. Ce tems de leur repos ne fut pas long. La tristesse du regne de Tibere, & les cruautés de ses successeurs éteignirent toute vigueur. Lorsqu'on vit à Rome les Assemblées du peuple interdites, les Arts exilés, les Philosophes bannis, d'illustres Ecrits jettés dans les flammes, & leurs Auteurs condamnés à mort; dans cette consternation générale, les Romains, dit Tacite, perdirent la voix. Et quel esprit ne devoit être abattu sous des Empereurs dont les favoris même toujours tremblans, annonçoient par leur pâleur la redoutable amitié de leurs maîtres? Les gens de Lettres ressentent plus vivement que les autres

les

les malheurs de la tyrannie : quand ils ont à craindre qu'une parole innocente ne reçoive une maligne interprétation, & ne les rende criminels, ils n'osent se livrer à la vivacité de leur imagination, & dans cette captivité leur feu se refroidit & s'éteint.

L'Italie fut tranquille & opulente sous le Pontificat de Léon X. Des guerres funestes survinrent après sa mort: Florence, l'Athènes de l'Italie, fut asservie, & Rome fut saccagée.

Lorsque le Cardinal de Richelieu, après avoir dompté la Rochelle, tourna toutes les forces de la France contre la Maison d'Autriche, le succès heureux de ses projets rendit son ministere agréable, & l'on sçait à quel nouveau point de gloire Louis XIV. a élevé la nation.

Les raisons que je viens de rapporter ont quelque chose de spécieux, cependant elles ne sont point les véritables. L'exemple seul de la France le prouve. Quand même elle auroit perdu l'espérance de revoir des Corneilles & des Molieres, elle peut bien dire que depuis leur mort, elle a toujours aimé, & quelquefois récompensé les Beaux Arts, qu'elle est aussi florissante que sous Louis XIV, & que par les conquêtes de Louis XV. elle est assurée que le tems de sa gloire n'est pas prêt à finir.

Il est vrai que la tranquillité d'un Etat, & l'abondance qui y regnent, contribuent à la perfection des Arts; mais ce n'est pas toujours dans le tems le plus favorable aux Arts que naissent ces génies supérieurs qui y excellent. Les fameux Ecrivains de Rome brillerent avant les beaux jours du regne d'Auguste, qui ne furent des jours tranquilles qu'après la bataille d'Actium. Virgile fit sa premiere Eclogue à l'occasion du champ qui lui avoit été enlevé dans les guerres civiles ; & il écrivoit ses Géorgiques, comme il le dit lui-

 même,

même, au milieu des fureurs de Mars, *Sævit toto Mars impius orbe.* La fin cruelle de Démosthene & de Ciceron, qui fut le prix de leur éloquence, montre assez que la tranquillité ne regnoit pas dans leur patrie, & que ce n'est point à la tranquillité d'un Etat qu'on doit attribuer la fortune des Lettres. On n'en doit pas non plus attribuer la décadence aux malheurs de l'Etat: les plus cruels tyrans de Rome n'ont point été les tyrans des Lettres. Domitien confia l'éducation de ses enfans à Quintilien, & Martial eut part aux libéralités de ce même Empereur. Perse railla impunément les Vers de Néron. Sénéque & Lucain furent condamnés à mort comme complices de conspirations, & non point à cause de leurs Ouvrages. Juvenal fut relegué, mais sous un prétexte honorable, & il n'est pas étonnant qu'un Satyrique aussi outré ait mérité quelque disgrace. Plusieurs Empereurs voulurent être Orateurs & Poëtes; cependant leur inclination pour la Poësie & l'Eloquence ne ressuscita ni Ciceron ni Virgile. Vespasien avoit une si grande passion pour l'éloquence, qu'il mettoit une grande différence, dit l'Auteur du Dialogue des Orateurs, entre tous ses Courtisans & deux Orateurs dont les noms cependant ne sont pas célébres; parce que, disoit-il, la fortune lui attachoit ses autres Courtisans, au lieu que ces deux Orateurs, Marcellus & Crispus, avoient apporté à son amitié ce qu'ils n'avoient point reçu de lui, & ce qu'ils n'en pouvoient recevoir. *Marcellum & Crispum attulisse ad amicitiam suam quod non à Principe acceperint, nec accipi possit.* Marc Auréle, l'ami de tous les Philosophes, ne fit point revivre de Socrate ni de Platon, & les récompenses destinées aux Poëtes & aux Orateurs dans les Jeux Capitolins qu'institua Domitien, & qui durerent si long-tems, ne réveillerent aucun génie.

La

La protection des Princes excite sans doute entre les hommes de Lettres cette émulation, mere des beaux Ouvrages: souvent même sans les récompenses d'excellens esprits n'auroient pas eu le loisir de cultiver les talens; mais la faveur des Princes ne donne pas ces talens. Horace & Virgile ne furent point redevables de leur mérite à l'amitié d'Auguste, mais de l'amitié d'Auguste à leur mérite. La vue des récompenses ne fait point le génie: l'amour de Ptolomée Philadelphe pour les Sciences ne ramena point le beau siécle d'Athénes.

François I. surnommé le Pere des Lettres, trouva-t-il, si l'on excepte Marot, un Poëte digne de ses libéralités? On sçait que ce Prince alla voir Leonard de Vinci mourant, & reçut ses derniers soupirs, en disant à ses Courtisans, qu'il pouvoit faire de grands Seigneurs comme eux, mais que Dieu seul pouvoit faire un Leonard de Vinci. Qu'eût-il donc dit s'il eût eu dans ses Etats un Raphaël? La fortune éclatante où Amiot fut élevé par son mérite, malgré son obscure naissaissance, n'excita parmi les gens de Lettres qu'une stérile émulation. Charles IX. qui le fit grand Aumônier de France, avoit encore tant d'estime pour Ronsard, que ne voulant pas aller sans lui à Amboise, il lui écrivoit:

Il faut suivre ton Roi qui t'aime par sur tous,
Pour les Vers qui de toi coulent braves & doux:
Et croi, si tu ne viens me trouver à Amboise,
Qu'entre nous surviendra une très-grande noise.

Ces Vers, quels qu'ils soient, font honneur à un Roi qui traitoit avec tant de bonté un Poëte, & Charles IX. méritoit bien mieux un Boileau qu'un Ronsard.

Ne regardons point le Cardinal de Richelieu, quoi-

quoiqu'il ait contribué beaucoup au beau ſiécle de la France, comme le pere des grands-hommes qui parurent ſous ſon miniſtere. Pluſieurs d'entre eux n'eurent point de part à ſes bonnes graces. Deſcartes ne les a jamais ni recherchées ni attendues; & les chagrins qu'il cauſa à Corneille, auroient pu nous priver des fruits de ce grand génie, ſi Corneille eût été plus timide. Ce n'eſt point au gré des Miniſtres que le feu des génies s'allume ou s'éteint.

M. l'Abbé du Bos, qui dans ſes Réflexions ſur la Poëſie & la Peinture examine la queſtion que je traite ici, contraint d'avouër que la réünion des cauſes morales auxquelles on attribue ordinairement la fortune des Lettres, n'en eſt pas la véritable raiſon, a recours aux cauſes phyſiques : il croit que la différente température de l'air peut changer l'eſprit d'une nation, enſorte qu'il arrive, ſuivant les conjectures qu'il explique, qu'il regne dans la même contrée pendant un certain tems, un air plus favorable aux eſprits que l'air qui a précédé, & qui ſuccéde; & ainſi la génération qui aura reſpiré cet air, ſera plus ſpirituelle que les autres générations, de même que les fruits d'une récolte ſont d'une meilleure qualité que les fruits d'une autre récolte.

Si cette conjecture étoit véritable, toute la nation ſeroit donc plus ſpirituelle dans un tems que dans un autre, puiſque l'impreſſion de l'air eſt générale. Qui pourra ſe perſuader que le peuple ſoit moins groſſier dans un ſiécle que dans le ſiécle ſuivant? D'ailleurs les ſiécles fameux par des Ecrivains excellens, ont auſſi été féconds en mauvais Ecrivains. Sophocle & Euripide ont vu ſouvent que les couronnes qui leur étoient dues, leur étoient enlevées par d'indignes rivaux. Les Bavius & les Mœvius ont vécu du tems des Virgiles; les Cotins & les Pradons du tems des Boileaux. On ne peut nier que l'air

ne contribue à la vivacité des esprits, mais ce n'est point cette vivacité qui fait les génies. Les Poëtes fameux de la France ne sont point nés dans ces provinces, dont les habitans sont renommés par la vivacité de l'esprit; & ces peuples de l'Asie qui vivent dans les plus beaux climats, & dans l'air le plus pur, ne se distinguent pas par les talens de l'esprit.

Enfin pourquoi renfermer l'esprit d'une nation dans un certain espace de tems? Ne lisons-nous pas encore avec plaisir des Ecrivains qui ont précédé le beau siécle de la France? Croyons-nous que Marot, Montagne, les Hommes illustres dont M. de Thou a fait l'éloge, & M. de Thou lui-même, ayent été nourris d'un air plus grossier, que l'air qu'on respira sous Louis XIII. Ils n'ont pas à la vérité atteint cette perfection où l'on est arrivé depuis. Et pourquoi y est-on arrivé? Quelle fut la cause de cet esprit de perfection qui se répandit tout à coup? J'ai jusqu'ici réfuté les sentimens des autres, ce que je trouve plus facile que de dire le mien; & j'avoue, comme Paterculus, qu'après avoir beaucoup examiné cette question, je trouve des raisons plus vraisemblables que certaines: voici celle qui me paroît la plus vraisemblable.

Les progrès de l'esprit humain sont lents, parce qu'avant que de trouver l'unique route qui conduit à la perfection, nous nous égarons dans les fausses routes qui sont en grand nombre. Nous allons chercher bien loin la beauté, parce que nous ne nous appercevons pas qu'elle est présente à nos yeux, puisqu'elle n'est que l'imitation de la Nature. Nos ayeux élevoient de très-hauts bâtimens dont la hardiesse étonnante leur paroissoit une beauté admirable. Nous avons méprisé cette Architecture lorsque nous avons reconnu qu'elle étoit contraire à la simplicité de la Nature. Il en

a été de même de la Poësie, de la Peinture & de tous les Arts dont l'imitation est l'objet. Nos anciens Poëtes Dramatiques n'avoient pas la moindre idée de cette imitation, & ne sçavoient pas qu'ils devoient rendre une action vraisemblable. Ils ignoroient même la nécessité de l'exposition du sujet. Une Tragédie de Rotrou commence par ce Vers:

Seigneur, de par le Roi, j'arrête votre Altesse.

Le Spectateur voyoit d'abord un Prince arrêté par ordre du Roi, sans sçavoir qui étoit le Roi, qui étoit ce Prince, ni pourquoi il étoit arrêté. Quand Corneille entra dans la carriere, il ignoroit lui-même les régles du Poëme Dramatique. La réflexion les lui fit connoître, & il saisit le vrai. Le succès d'un seul homme qui entre dans la bonne route, y conduit les autres, & même ceux qui travaillent dans des genres différens, parce que comme ils ont à travailler sur le même modéle, qui est la Nature, ils se servent tous d'exemple les uns aux autres, ils se prêtent la main, & se forment par un secours mutuel. Descartes est celui qui a porté le flambeau dans toutes les sciences; & il a été parmi nous ce que Socrate disoit qu'il étoit à Athène, l'*accoucheur des esprits*. En montrant la route qu'on devoit prendre pour raisonner, il nous y a conduits; le raisonnement s'est perfectionné, & en même-tems tous les beaux Arts: & quand les ouvrages d'esprit se perfectionnent, la langue dans laquelle ils sont écrits, se perfectionne aussi.

Voilà, selon moi, pourquoi les grands-hommes sont presque tous contemporains: voilà la cause de leur émulation & de leur progrès; cherchons maintenant la cause de la fatale révolution.

Lorsque d'excellens génies, imitateurs heureux

de

de la Nature, ont attiré pendant quelque tems l'admiration publique, ceux qui viennent après eux, voulant se faire admirer comme eux, aspirent bientôt à se faire admirer davantage, & dans cette ambition, ne voulant point marcher sur des traces connues, ils cherchent à se faire une route nouvelle. L'envie d'aller plus loin que leurs prédécesseurs les emporte trop loin, & dédaignant les beautés simples & naturelles, ils veulent éblouïr par des beautés artificielles & fardées. Delà vient l'amour des ornemens frivoles, des pensées brillantes, & de toutes ces graces affectées, qui font perdre le goût des graces naturelles, de même que les meilleures viandes, quoique pleines d'un suc salutaire, paroissent fades à ceux qui se sont accoutumés à ces ragoûts piquans qui irritent l'appétit. De tout tems l'amour du bel esprit a tout perdu: on sçait combien il a été funeste à l'Italie. Longtems auparavant il avoit perdu la Gréce. Démétrius de Phalere fut le premier qui s'attachant à plaire aux oreilles, plutôt qu'à toucher les cœurs, rendit en Gréce l'éloquence molle & efféminée, & préféra une fausse douceur à la véritable majesté.

Le malheur des Romains vint de la même source, & je m'arrête à eux, parce que nous ne pouvons douter des causes de leur prompte décadence. Leur style étoit déja changé sous Tibere, leur langue n'avoit plus la même harmonie. Les Orateurs, comme il est dit dans le Dialogue sur ce sujet, ne se faisoient plus admirer que par des sentences courtes & brillantes. Ce faux éclat fut appellé la véritable beauté, & on commença à nommer l'éloquence de Ciceron, une antiquité triste & sauvage: *tristem & impexam antiquitatem.* Pétrone, qui conservoit l'amour du bon goût, accuse l'éloquence de son tems de n'avoit plus de nerfs. On n'aime plus, disoit-il, que de petites

phrafes bien arrondies, pleines de fucre & de miel : *mellitos verborum globulos, & omnia dicta quasi papavere & sesamô sparsa.* Le goût du public fe corrompt : on s'accoutume à des ragoûts piquans, après lefquels les nourritures faines & folides paroiffent fades : enfin, comme a dit Rouffeau,

L'ennui du Beau nous fait aimer le laid.

Un homme peut lui feul caufer une fi fatale révolution, lorfqu'il fe fait un grand nombre d'imitateurs par des défauts aimables; & tout efprit qui me plaît, obtient aifément le pardon de fes défauts. *Nullum fine venia placuit ingenium.* Sénéque qui me fournit cette réflexion, fournit lui-même l'exemple qui en prouve la vérité. Son efprit qui étoit peu commun, le mit à la tête des Ecrivains de fon fiécle. Après avoir abandonné la route des grands modéles, qu'il avoit foin de décrier, il parvint à ce qu'il defiroit, à devenir un modéle nouveau, d'autant plus dangereux qu'il abondoit en vices aimables. La langue défigurée par lui perdit toute l'harmonie que Ciceron lui avoit donnée.

Le luxe eft encore une caufe certaine de la décadence des efprits, & la molleffe du difcours eft la preuve de celle des mœurs. Cette molleffe, compagne inféparable du luxe, énerve les efprits. Les enfans ne font plus élevés dans l'amour du travail. On ne lit plus les Anciens, & on les décrie, parce qu'il eft plus facile de les décrier que de les étudier. Ceux qui veulent plaire par des ouvrages d'un goût oppofé à ces Anciens, ont intérêt à les rendre méprifables. Sénéque ne parloit de Ciceron que pour le rabaiffer, & l'acharnement de certains efprits parmi nous contre Boileau, n'a point d'autre caufe. Boileau par

fon

son exemple & par ses préceptes a établi les loix du bon goût; ceux qui ne les veulent pas suivre voudroient les anéantir avec celui qui en est le modéle, semblables à ces hommes dont parle Corneille dans Cinna, qui troublent l'Etat parce que la sévérité des loix les gêne, & qui désespérant de pouvoir arriver aux premieres places par leur mérite, *si tout n'est renversé, ne peuvent subsister.*

Que le malheur des Romains nous apprenne à éviter le nôtre. Ne reprochons point à la Nature de n'enfanter que rarement des esprits propres à exceller; les esprits ne manquent pas, mais la bonne culture manque aux esprits; & de même qu'un enfant, s'il suce un lait corrompu, ne deviendra jamais sain & robuste, les hommes nés avec les talens les plus heureux, s'ils respirent l'air infecté du mauvais goût, resteront dans une langueur à laquelle la Nature ne les avoit pas destinés. Nous n'accusons point les Auteurs qui ont écrit depuis Auguste, d'avoir manqué d'esprit. Sénéque & Lucain n'en avoient que trop. L'esprit devient commun quand le génie devient rare; & l'esprit, pour suppléer au génie qui n'excelle que dans un seul genre, veut briller dans tous les genres. Sénéque Orateur, Historien, Philosophe Moraliste & Physicien, voulut aussi être Poëte Tragique. Virgile eût été peut-être un mauvais Orateur, & l'on regarde Ciceron comme un mauvais Poëte. Le cothurne qui étoit fait pour Corneille, n'eût point convenu à Moliere, ni le brodequin à la Fontaine. Nous avons vu aprés ces grands-hommes un Poëte qui d'abord embrassant le genre Lyrique, faisoit des Odes dans tous les styles: style d'Horace, style Anacréontique, style Pindarique, tout lui étoit égal: il devint Poëte Epique en traduisant Homere: il voulut aussi être Poëte Dramatique, & même le rival de la Fon-

taine par des Fables. Après tant de travaux Poëtiques, il écrivit contre la Poësie en faveur de la Prose, & l'on n'accusera aucun de ses ouvrages de manquer d'esprit. Mais quiconque dans les Lettres aspire à la Monarchie universelle, n'est propre à regner sur aucune partie.

Puisque cet esprit toujours ambitieux de briller, a de tout tems causé tant de désordres, ne nous laissons pas éblouïr par son faux éclat: conservons ce bon goût qui a fait la gloire de nos peres: loin de quitter leurs traces, faisons gloire de les imiter, & avec eux les Anciens qu'ils ont si heureusement imités, comme je l'ai fait voir dans le Chapitre VIII. Enfin, faisons ensorte par notre amour constant pour les beautés naturelles, que le siécle de la France, comparable par le nombre & le mérite des grands-hommes aux siécles fameux de la Gréce & de Rome, les surpasse par sa longue durée.



CHA-

# CHAPITRE XI.

## DE L'ESPRIT ET DU GENIE.

LOrsque j'ai dit à la fin du Chapitre précédent que l'*esprit devenoit commun quand le génie devenoit rare*, je n'ai rien dit qui ne soit avoué de ceux qui sçavent la différence qu'on doit mettre entre l'*esprit* & le *génie*. C'est cette différence que je vais tâcher d'expliquer à ceux qui ne la sentent pas assez.

Nous attachons quelquefois dans notre langue les mêmes idées à ces deux mots. Nous disons également qu'un homme a peu d'esprit, ou qu'il a un foible génie, qu'il est un petit génie. Lorsque nous disons qu'il faut étudier le génie d'une nation, nous entendons alors par ce mot, l'humeur de la nation, son caractere & son goût. Quelquefois par ce même mot, nous entendons seulement la facilité qu'on a pour quelque chose, & Boileau s'en sert en ce sens lorsqu'il veut persuader que pour louer il ne peut trouver une rime, au lieu qu'il n'a pas besoin de les chercher pour médire. Alors, dit-il, *je sens que mon esprit travaille de génie.*

L'Auteur de Britannicus donne à ce même mot une signification toute particuliere, quand pour exprimer la crainte de Néron devant Agrippine il lui fait dire: *Mon génie étonné tremble devant le sien.* Dans ce Vers plus heureux que n'eût été celui-ci, *Mon esprit étonné, &c.* l'Auteur plein de la lecture des Anciens, fait allusion à ce que rap-

porte Plutarque dans la vie d'Antoine. Le jeune Octave dans tous les Jeux remportoit l'avantage sur Antoine, qui en étoit très-mortifié, & qui le fut encore davantage, lorsqu'un Devin lui dit: *Evitez le plus que vous pourrez ce jeune homme; votre génie redoute le sien.* Les Anciens croyoient que chaque empire, chaque ville, & chaque homme, avoit son génie tutélaire.

Ce mot n'avoit pas dans leur langue le sens qu'il a dans la nôtre, & dans lequel je l'examine maintenant; mais les Anciens sentoient comme nous cette supériorité de talens, que nous appellons génie. Quand Horace définit un grand Poëte, *ingenium cui sit, cui mens divinior*, on sent ce qu'il entend par le *mens divinior*, de même que quand il dit, *Doctrina sed vim promovet insitam.*

En parlant des talens de l'esprit, nous attachons aussi des idées différentes à ces mots *esprit, & génie.* Par l'un nous entendons seulement une imagination vive, heureuse, brillante, qui rend capable de réüssir jusqu'à un certain point: par l'autre, nous entendons cette force divine, cette inspiration secrette, appellée par Horace *mens divinior, vis insita.* Le génie est une lumiere de l'âme, qui rend celui qui s'applique à un Art, si supérieur à tous ceux qui ont cultivé le même art, qu'on ne lui dispute point la premiere place. La supériorité de Virgile est si généralement reconnue, que celui qui croiroit faire son éloge, en l'appellant un Poëte plein d'esprit, seroit regardé comme un homme qui ignore la force des termes; & cet homme ne seroit point repris, s'il faisoit le même éloge d'Ovide, parce qu'Ovide est en effet un Poëte plein d'esprit, au lieu que Virgile est un génie.

Il n'est pas étonnant que les génies soient rares, mais il est bien remarquable, comme on l'a vu dans le précédent Chapitre, que chez les peuples

ples qui ont brillé par les talens de l'esprit, les grands-hommes en tous les genres, y soient venus dans un même siécle, & ayent presque toujours été contemporains. S'il est difficile d'en rendre raison, il est bien plus difficile d'expliquer pourquoi dans tel genre aucun génie n'a paru dans une nation; pourquoi, par exemple, cette Rome qui aux Démosthénes, aux Homeres, aux Pindares, a opposé des Cicerons, des Virgiles, & des Horaces, n'a rien disputé aux Sophocles & aux Euripides; & malgré sa passion pour la Sculpture & la Peinture, n'a pu opposer aucun de ses ouvrages à ceux des Phidias & des Apelles; & pourquoi la Peinture qui depuis son regne dans la Gréce fut oubliée si long-tems sur la Terre, lorsqu'elle y reparut tant de siécles après, a choisi pour le lieu de sa nouvelle naissance, cette même Rome qu'elle n'avoit pas daigné favoriser du tems d'Auguste, & y a brillé de maniere que l'Ecole Romaine est le modéle des autres écoles. N'entrons point dans les questions qu'on ne peut résoudre, contentons-nous d'observer que la Nature distribue comme par caprice ses dons qu'elle accorde rarement, & dont elle est si avare, que loin de donner à un seul homme le génie de plusieurs Arts différens, à celui même à qui elle accorde beaucoup de génie pour un art, elle ne lui en accorde pas également pour toutes les parties de cet art. Moliere, génie unique dans le sien, n'eût pas disputé le cothurne à Corneille: la Fontaine a été malheureux, quand il a voulu tenter un autre genre que celui pour lequel il étoit né. Les Teinierres & les Bassans ne sont plus admirables quand ils veulent élever leurs pinceaux aux grands sujets historiques; le Peintre même né pour ces grands sujets peut exceller par la composition Poëtique & par le dessein, & être foible dans le coloris.

De tous les dons de la Nature qui font briller l'esprit de l'homme, ceux qui frappent le plus notre admiration, sont ceux que possédent les grands Capitaines, les grands Ministres, les grands Orateurs, les grands Poëtes, les grands Peintres, & les grands Musiciens.

Dans cet ordre où je place les génies, je fais marcher d'abord les Capitaines & les Ministres, parce qu'ils doivent être plus remplis que les autres de cette lumiere de l'esprit, qui choisit toujours le meilleur. Ils n'ont pas comme les autres le tems de délibérer pour choisir, ni le tems de corriger leurs fautes. Les Capitaines l'ont encore moins que les Ministres; ils ont souvent à choisir dans les momens les moins propres à la délibération; il faut qu'ils fassent usage de toute la force de leur âme, quand elle est le moins tranquille. Il est cependant à remarquer, (& je ne sçais si cette remarque est à l'honneur de l'homme) que l'Art le plus difficile de tous, art funeste, & qui n'eut point été connu, si l'homme eut toujours été juste, est l'art le plus fécond en grands hommes, soit parce que les occasions qui les forment sont plus fréquentes, ou pour mieux dire, qu'elles ne finissent point, soit parce que la gloire des armes, plus brillante que toute autre gloire, excite plus d'émulation, ou soit que le Général d'armée, toujours environné de spectateurs, ait plus d'attention sur lui-même. Presque toute nation a eu ses Héros militaires. Quelle foule en présente le petit canton de la Gréce, & quelle foule nouvelle y peut opposer Rome, qui aima mieux céder à la Gréce la gloire des beaux Arts, que celle des Armes! A tant de Héros guerriers nous pouvons comparer les nôtres, & ils ne paroîtroient pas moins admirables, si comme ceux de la Gréce & de Rome, ils avoient été célébrés par d'habiles Historiens. Un seul, mieux con-

connu par la voix publique que par la plume des Historiens, a si heureusement rassemblé en lui toutes les parties d'un grand Général, qu'on les rappelle toutes quand on prononce le nom de Turenne.

Quoiqu'on puisse compter plusieurs fameux Ministres, il semble que le nom de Richelieu rappelle de même toutes les qualités que doit avoir un grand Ministre. Il est du nombre de ces hommes dont il n'est pas permis de louer l'esprit, il est reconnu généralement pour un génie; mais c'est à des personnes plus habiles que moi à faire connoître par quelles qualités de pareils hommes ont excellé; je me borne à parler de ceux qui ont excellé dans les beaux Arts.

Je n'entreprens point de décider lequel de ces arts prouve mieux la grandeur du génie qui y excelle. L'éloquence est sans doute le plus utile. Il conduisoit aux récompenses & aux honneurs à Athéne & à Rome. L'Orateur n'a besoin que du discours ordinaire, qu'il fait valoir par la déclamation; il intéresse ses Auditeurs, & il est animé par un sujet véritable. Cependant les grands Orateurs ont été plus rares que les grands Poëtes & les grands Peintres, qui n'intéressent que par des sujets feints. C'est d'une maniere frivole, *inaniter*, comme dit Horace, que le Poëte tourne les cœurs à son gré: ce n'est qu'en les remplissant de fausses terreurs.

*Pectus inaniter angit,*
*Irritat, mulcet, falsis terroribus implet.* Ep. 1. l. 2.

Le Peintre, en présentant aux yeux un ouvrage muët, pénétre souvent dans les cœurs, dit Quintilien, plus intimement que l'Orateur. *Cùm pictura, tacens opus, & habitûs semper ejusdem, sic in intimos penetret affectus, ut ipsam vim dicendi*

*nonnunquam superare videatur.* L'homme aime-t-il donc mieux briller par le mensonge que par la vérité, quoique les arts fondés sur le mensonge soient si difficiles?

Pourquoi, dira-t on, est-il si difficile de réüssir dans ces Arts qui ne consistent que dans l'imitation? Il ne s'agit que d'imiter la Nature; la nature n'est-elle pas exposée à tous les yeux? sans doute; (1) *mais tout mortel n'a pas des yeux pour la connoître.* Il faut avoir ces yeux que Ciceron appelle *oculos eruditos*, qui découvrent toutes les beautés de la Nature, & conduisent dans le choix qu'on en doit faire. La science de ces yeux vient de cette lumiere de l'esprit que nous appellons génie: c'est par elle que quelques hommes sont si supérieurs, que quand on les nomme, on croit nommer l'art même dans lequel ils ont excellé, non pas qu'ils en ayent atteint la perfection; il n'est jamais donné à l'esprit humain de l'atteindre, mais ce sont ceux qui en ont approché de plus près.

Démosthéne, suivant Quintilien, a été comme la loi de l'éloquence, *pœnè lex orandi fuit.* On peut en dire autant d'Homere & de Raphaël, & peut-être de Lully. Ces grands modéles de leur art en sont comme les maîtres & les législateurs. Ils peuvent avoir des rivaux presque aussi dignes qu'eux du premier rang: ceux même qui sont loin de ce premier rang sont aussi de grands-hommes, parce que, comme dit Ciceron, *in præstantibus rebus magna sunt ea quæ sunt optimis proxima.*

Dans la carriere Poëtique, Virgile est le second, mais plus près du premier que du troisiéme, comme le décide Quintilien, *propior primo quàm tertio.* Tous les autres, pour parler encore après lui, ne le suivront que de loin, *cæteri omnes longè sequentur.*

Dans

(1) *Boileau.*

Dans la carriere de l'éloquence, Ciceron est aussi plus près du premier que du troisiéme; mais après Démosthéne & Ciceron, on peut bien dire, *cæteri omnes longè sequentur.*

Dans la carriere de la Peinture, Rubens suit Raphaël, comme Virgile suit Homere, *cæteri omnes longè sequentur.*

J'ignore si Lully a un pareil voisin dans sa carriere, & si on peut dire de même des autres qui le suivent, *cæteri omnes longè sequentur*, je n'ose parler d'un art que je n'ai point étudié.

Lorsqu'on jette les yeux sur ces différentes carrieres, il est certain qu'on remarque d'abord dans chacune un chef qui marche à la tête des autres; il n'est pas si aisé de remarquer à quelle distance de lui sont ceux qui le suivent. Qui seroit assez hardi pour régler les rangs entre eux?

M. de Piles qui a osé faire ce qu'il a appellé la balance des Peintres, a calculé le poids du mérite de chaque Peintre dans chaque partie de la Peinture; & suivant ce calcul, qui fait du moins connoître combien la Nature est avare de ses dons, Raphaël est pour la composition à 17. degrés, Rubens à 18; Raphaël pour le dessein à 18. Rubens à 13; Raphaël pour le coloris à 12. Rubens à 17.

Qui voudroit faire de même la balance des Poëtes, trouveroit l'entreprise très-difficile. Il n'est pas aisé de peser entre eux des hommes qui avec des qualités très-différentes, ont quelquefois un égal poids de mérite. Combien de fois a-t-on comparé ensemble les deux Maîtres de la Tragédie Françoise, sans les mettre dans une juste balance? Ceux qui les ont voulu comparer, semblent n'avoir cherché qu'à faire briller leur esprit dans un paralléle orné de pointes & d'antithéses, comme je l'ai déja observé. Je vais parler du dernier de ces paralléles, & en faisant voir

par cet exemple jusqu'où on peut s'égarer lorsqu'on ose mettre dans la balance les grands-hommes, je ferai voir aussi jusqu'où l'on s'égare, lorsqu'on ne court qu'après l'esprit.

Un Orateur célébre par l'esprit ayant voulu orner un de ses discours prononcé il y a quelques années, par ce paralléle tant répété, qu'il crut rendre nouveau, compara d'abord le sublime Corneille à un Aigle, & ne trouvant point pour opposer à l'oiseau de Jupiter volant au milieu des foudres & des éclairs avec grand bruit, d'oiseau plus convenable que celui de Vénus voltigeant au milieu des myrthes & des roses avec le seul bruit de ses gémissemens, crut faire briller son esprit, en disant: *Cornelius sublimè volans, inter fulgura & fulmina ludibundus, omnia fragore complet: Racinius ut Veneris columbulus, circùm rosaria & myrteta volitans, omnia gemitibus personat.* L'Auteur de Phédre est-il donc *Veneris columbulus?* L'Orateur étoit cependant obligé d'avouer que ces deux rivaux marchoient d'un pas égal: comment se tirer d'embarras? Selon lui la foible colombe obtint à force de gémir le partage de l'empire avec l'aigle foudroyante. *Divisum imperium cum fulminante aquila, gemens columbulus impetravit.* Je ne puis citer un exemple plus fort des égaremens où conduit l'amour de l'esprit.

Ce n'étoit pas sous de si fausses images qu'un célébre Italien (1) représentoit ces deux mêmes Poëtes dans le Temple d'Apollon, dont il faisoit la description. Dans ce temple orné des figures des grands hommes,

*Cornelio alto colosso, cinto d'allor le chioma*
*Spira nel volto austero l'imagine di Roma.*
*Racine porta il fronte la maestà è il dolore*

E

(*) M. l'Abbé Conti.

*E i coturni gli affiſsa con gran reſpetto amore.*
*Infra Terengio è Plauto, Moliere giganteggia,*
*E tra Phedro ed Eſopo il Fontene feſteggia.*

Dans cette deſcription on reconnoît aiſément Moliere, la Fontaine & Corneille, & l'on reconnoit tout d'un coup l'amour tragique, quand on voit ce Dieu attachant avec un grand reſpect le cothurne aux pieds d'un homme qui porte ſur ſon front la majeſté & la douleur; mais l'on ne reconnoit pas le même Poëte dans le brillant diſcours de l'Orateur Latin, & voilà où conduit cet eſprit qui devient commun, comme je l'ai déja dit, quand le génie devient rare. Cet eſprit éblouit quelque tems, & attire des admirateurs; mais, comme diſoit Rouſſeau, *Je n'écris point pour les admirateurs:* ceux qui ſe contentent de cette admiration paſſagere n'en mériteront jamais d'autre.

Lorſque par amour pour cet eſprit qui ne cherche qu'à briller, on s'écarte de la Nature, il n'eſt pas étonnant qu'on n'arrive point parmi les grands hommes, puiſque même l'eſprit ſage & éclairé que ſoutient une longue étude n'y conduit pas toujours. Un homme né avec d'heureux talens pour un Art, peut par l'étude & le travail parvenir à un rang honorable; mais il n'approchera pas des premiers rangs ſans le génie, auquel rien ne peut ſuppléer. Le Pouſſin a répandu dans ſes ouvrages tant d'eſprit, qu'il eſt appellé le Peintre des gens d'eſprit. Il étoit ſi amoureux de ſon art, auquel il conſacra toute ſa vie qui fut longue, qu'afin de le mieux cultiver dans la retraite, il choiſit le ſéjour de Rome, pour y être plus à portée des grands modéles. Ni ſon eſprit, ni ſon étude, ni ſon goût, ne l'ont élevé à ce point de grandeur où Raphaël, dans le peu de tems qu'il a vécu, a été porté par le génie. On eſtimera toujours les ouvrages du Pouſſin; mais

mais on n'y admirera jamais, comme dans quelques tableaux de Raphaël, le miracle de l'art.

Quel homme eut plus d'esprit que Pline le jeune? Il joignit à d'heureuses dispositions une application infatigable à l'étude, & une passion démesurée pour la gloire. Il avoit toujours devant les yeux la postérité. Le souverain bonheur consistoit selon lui à faire des choses dignes d'être écrites, ou à écrire des choses dignes d'être lues, *aut facere scribenda; aut scribere legenda*. Les occasions de faire paroître son éloquence ne lui manquerent pas. Il ne négligeoit rien pour perfectionner ses ouvrages; non content de les réciter à des Juges éclairés, il les leur laissoit entre les mains, leur demandant une critique févere: il sçavoit tout ce qu'il en doit couter pour donner au public un ouvrage capable de toujours plaire, *cogito quàm sit magnum dare aliquid in manus hominum..... quod placere & semper & omnibus cupias*. *L.* 7. *Ep.* 17. Il n'a rien fait cependant qui lui ait mérité une place parmi les grands-hommes, & le Panégyrique qu'il a rempli de tant de fleurs, & de tant d'agréables ornemens, paroîtra toujours l'ouvrage de l'esprit, au lieu qu'une Oraison de Ciceron paroîtra toujours l'ouvrage de l'éloquence. Pline étoit un homme d'esprit, Ciceron étoit un génie. Ne pourroit-on pas penser de même en comparant M. Fléchier & M. Bossuet? En lisant les Oraisons funébres du premier, on admire les pensées, l'arrangement des phrases, le choix des expressions; en un mot, l'esprit de M. Fléchier. Ce n'est pas à Mr. Bossuet qu'on pense en lisant ses Oraisons funébres. Par celle de la Duchesse d'Orléans on est pénétré de la vanité des choses humaines, *& dans une seule mort on déplore la mort & le néant de toutes les grandeurs de la Terre*. En lisant celle de la Reine d'Angleterre, on oublie l'Orateur pour

ſuivre la Reine dans toutes les révolutions de ſa fortune, & dans tous ſes voyages. On paſſe, on repaſſe les mers avec elle, & lorſqu'on eſt pourſuivi, on croit n'avoir comme elle, *ni aſſez de vents, ni aſſez de voiles pour précipiter ſa fuite.* L'Eloge funébre du Prince de Condé, (les grands-hommes étoient alors loués par de grands-hommes) fut prononcé par M. Boſſuet & par le P. Bourdaloue. On trouve ſelon moi dans le Diſcours de M. Boſſuet une force de génie qui ne ſe trouve pas dans l'autre, où il paroît plus d'eſprit & plus d'art.

Des Orateurs ordinaires euſſent cherché à briller, en comparant le grand Condé aux Alexandres & aux Céſars. Le P. Bourdaloue ne laiſſe qu'entrevoir la comparaiſon, en diſant que les journées de Fribourg & de Nortlingue peuvent être comparées à celles d'Arbelles & de Pharſale: avec quelle éloquence M. Boſſuet parle-t-il d'Alexandre? Il n'en parle que parce qu'il ne peut s'en diſpenſer, & il en paroît fâché. Comme Dieu donne ſouvent à ſes ennemis même les qualités qui procurent la gloire humaine, *cet Alexandre, qui ne vouloit que faire du bruit dans le Monde, y en fait plus qu'il n'auroit oſé eſpérer. Il faut encore*, dit M. Boſſuet d'un ton chagrin, *qu'il ſe trouve dans tous nos panegyriques, & il ſemble par une eſpéce de fatalité, glorieuſe à ce Conquérant, qu'aucun Prince ne puiſſe recevoir de louanges qu'il ne les partage.* Cette réflexion qui fait voir la vanité de la gloire humaine, conduit l'Orateur à parler de plus grands dons que Dieu a faits au Prince de Condé. Le Pere Bourdaloue avant que de repréſenter ce Prince portant les armes contre le Roi, remarque *qu'il n'y a point d'aſtre qui ne ſouffre quelque éclipſe, & que le plus brillant de tous, qui eſt le Soleil, eſt celui qui en ſouffre de plus grandes.* Tout ce morceau fort long,
&

& écrit avec beaucoup d'esprit, est-il comparable au silence de M. Bossuet annoncé de cette maniere : *Et puisqu'il faut une fois parler de ces choses dont je voudrois pouvoir me taire éternellement . . . . disons, pour n'en parler jamais, que comme dans la gloire éternelle, les fautes des saints pénitens, couvertes de ce qu'ils ont fait pour les réparer, & de l'éclat infini de la miséricorde, ne paroissent plus; ainsi dans des fautes si sincérement reconnues, & dans la suite si glorieusement réparées, il ne faut plus regarder que l'humble reconnoissance du Prince qui s'en repentit, & la clémence du grand Roi qui les oublia.*

La mort des Héros rappelle naturellement le néant des grandeurs humaines : c'est ce que déplore M. Fléchier à la fin de l'Oraison funébre de M. de Turenne; c'est ce que déplore aussi M. Bossuet à la fin de celle du grand Condé. M. Fléchier s'exprime ainsi : *Citoyens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs, le plaignent & le révérent; mais peuvent-ils contribuer à son véritable bonheur? . . . Un magnifique tombeau renfermera ses tristes dépouilles . . . ses cendres seront mêlées avec celles de tant de Rois; mais après tout, que leur restera-t-il à ces Rois non plus qu'à lui des applaudissemens du monde, de la foule de leur cour, de l'éclat & de la pompe de leur fortune, qu'un silence éternel, une solitude affreuse, & une terrible attente des jugemens de Dieu sous ces marbres précieux qui les couvrent?* J'ai rapporté cet endroit avec d'autant plus de satisfaction, qu'il est exempt de ces antithéses, dont cet Orateur étoit si amoureux. On ne peut ici que louer M. Fléchier; mais sans songer à admirer M. Bossuet, on pleure sur le Héros mort, sur les vanités du Monde, & sur soi-même, quand l'Orateur s'écrie en montrant la décoration lugubre de l'Eglise, dans laquelle il parle : *Venez, peuples, venez maintenant;*

*mais*

*mais venez plutôt, Princes & Seigneurs, & vous qui jugez la Terre, & vous qui ouvrez aux hommes les portes du Ciel, & vous plus que tous les autres, Princes & Princesses, nobles rejettons de tant de Rois, lumieres de la France, mais aujourd'hui obscurcies, & couvertes de votre douleur comme d'un nuage, venez voir le peu qui nous reste d'une auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire: jettez les yeux de toutes parts; voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence & la piété pour honorer un Héros, des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, & de fragiles images d'une douleur que le tems emporte avec tout le reste; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au Ciel le magnifique témoignage de notre néant, & rien enfin ne manque à tous ces honneurs, que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux Héros.* Ce n'est pas à un pareil Orateur, quand il invite les autres à pleurer, qu'il faut dire: *Si vis me flere, dolendum est primùm ipsi tibi.* Pénétré du néant du Monde, il embrasse le parti de la retraite & du silence: on ne l'entendra plus prononcer de pareils discours; il ne déplorera plus la mort des autres, il va se préparer à la sienne: *Heureux*, dit-il en finissant, *si averti par ces cheveux blancs, du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, & d'une ardeur qui s'éteint.* Tant de traits sublimes dont les ouvrages de M. Bossuet sont semés, ne sont pas de ces brillans éclairs qu'on n'admire qu'un moment.

Pour prouver par les Poëtes la différence qu'on doit mettre entre l'esprit & le génie, les exemples ne manqueroient pas. Je ne comparerai pas en-

ensemble les Fables de la Fontaine & celles de la Mothe; il suffit de remarquer leurs différentes destinées. La Mothe dans un style travaillé & plein d'esprit, a traité des sujets presque tous nouveaux & ingénieusement inventés; la Fontaine avant lui s'étoit contenté de s'habiller à sa mode, & avec une espéce de négligence, d'anciens sujets connus de tous les enfans. L'ouvrage de l'esprit n'a point vécu; celui du génie mettra toujours la Fontaine au nombre de nos plus illustres Poëtes. On est surpris que Boileau ne l'ait jamais nommé: il m'en a dit la raison; ils ne regardoit pas la Fontaine comme original, parce que, me dit-il, il n'étoit créateur ni de ses sujets, ni de son style, qu'il avoit pris dans Marot & dans Rabelais. *C'est pourquoi*, m'ajouta-t-il, *quand j'ai parlé du style naïf, j'ai nommé Marot : Imitez de Marot l'élégant badinage* (1). La Fontaine s'en avouoit le disciple, & dans une de ses Lettres, après avoir dit que ses maîtres sont, Marot, Rabelais, d'Urfé, Bocace, &c. il ajoute, *Voilà bien des maîtres pour un écolier de mon âge.* Malgré son aveu & le sentiment de Boileau, je crois qu'un pareil écolier sera toujours regardé parmi nous comme un grand maître, & que dans la lecture de Marot & de Rabelais il s'est formé un style qui n'appartient qu'à lui, & le rend original.

Si l'on vouloit faire quelque comparaison entre Ovide & Virgile, il ne faudroit pas choisir ces morceaux si fréquens dans Ovide, où trop amateur de son esprit, *nimium amator ingenii sui* (2), il s'y abandonne entiérement. Pour faire plus d'honneur à Virgile, on choisiroit les endroits qu'Ovide a traités sagement, comme la Fable d'Orphée, dans laquelle il eût encore été plus sage, s'il n'eût pas entrepris de faire parler devant

(1) *Art. Poët.* (2) *Quintilien.*

vant Pluton celui dont la voix ſuſpendit les tourmens du Tartare. C'eſt avec une perfection bien plus grande que cette même Fable eſt racontée par Virgile: ce n'eſt plus un récit, c'eſt une peinture, & par la ſeule harmonie tout y devient ſentiment.

Dans les paroles qu'Ovide fait prononcer à Ajax, avant qu'il ſe jette ſur ſon épée, & dans celles qu'il fait dire à Thiſbé avant que de ſe percer le ſein, on ne reconnoît le langage ni de la colere, ni de la douleur, c'eſt toujours Ovide qui parle: mais c'eſt Didon qui parle quand elle eſt ſur le bucher, parce que Virgile ne lui fait dire que ce qu'elle a dû dire, de même qu'Euripide ne fait dire à Alceſte mourante que ce que la nature a dû lui inſpirer dans ces derniers inſtants. Ce morceau eſt admirable, & j'en vais tenter une traduction en Vers, dans laquelle je voudrois pouvoir ne point m'écarter de cette ſimplicité ſi touchante de l'original. Ceux qui la connoiſſent ſçavent combien il eſt difficile de l'imiter dans notre langue, ſur-tout en Vers, puiſque même nos traducteurs en Proſe, en voulant orner leur ſtyle, donnent preſque toujours aux Anciens plus d'eſprit qu'ils n'en vouloient avoir.

Pour inſtruire le chœur & les ſpectateurs de ce qui ſe paſſe dans le Palais, une des femmes d'Alceſte en ſort, & vient raconter au chœur ce qu'elle a vu. Quel ſpectacle! Alceſte qui voit que ſon heure fatale approche, ſe lave, ſe pare, va devant l'autel de la Déeſſe Veſta, & lui adreſſe cette priere:

„ Dans le royaume ſombre aujourd'hui je deſcens,
„ Pour la derniere fois recevez mon encens:
„ Tandis qu'à vos genoux je puis prier encore,
„ C'eſt pour des orphelins que ma voix vous im-
„ plore.

„ Déeſſe,

„ Déesse, protégez mes enfans malheureux,
„ Soyez après ma mort une mere pour eux,
„ Procurez à mon fils une épouse fidelle,
„ Choisissez pour ma fille un époux digne d'elle.
„ Puissent-ils consolés par d'aimables liens,
„ Couler des jours plus doux, & plus longs que
„ les miens!
Tour à tour aussi-tôt, elle offre ses hommages
Aux Dieux dont ce palais renferme les images,
De myrthes & de fleurs elle va les parer;
On ne l'entend alors gémir ni soupirer.
L'approche de la mort n'altere point ses charmes,
Et même sur ses yeux on ne voit point de larmes.
Elle apperçoit enfin l'objet de ses douleurs.
„ Je puis donc maintenant laisser couler mes pleurs:
„ Oui, dit-elle, sur toi je gémis, je soupire,
„ O lit, où j'ai reçu celui pour qui j'expire!
„ Je ne puis t'accuser, je ne puis te haïr.
„ Je meurs, mais je le veux, devois-je te trahir?
„ Aurois-je pu manquer à cette foi sacrée,
„ Qu'ainsi qu'à mon époux mon cœur t'avoit jurée?
„ Recoi donc, lit cruel, l'adieu que je te doi.
„ Quelqu'autre va bientôt t'occuper après moi.
„ Hélas! tu lui seras peut-être moins funeste;
„ Mais elle n'aura point plus de vertu qu'Alceste.
Elle veut s'éloigner d'un si fatal objet;
De son appartement s'arrachant à regret,
Au moment qu'elle en sort, elle y rentre éperduë,
Cherchant ce même objet, dont elle craint la vuë,
S'en écarte, y revient, & tout à coup sans voix,
Se jette sur ce lit une seconde fois:
Ses enfans étonnés partagent ses allarmes,
S'attachent à sa robe, & la baignent de larmes.
La mere qui se hâte en ces derniers momens,
Les presse tour à tour dans ses embrassemens.
Ses esclaves épars courent pleurer loin d'elle,
De sa mourante voix la Reine les rappelle,
Prononçant tous leurs noms dans ses tendres adieux.
Ah!

Ah! quel sera le deuil qui va couvrir ces lieux,
Et qu'évitant la mort Admette se prépare!
O Ciel, de quelle épouse il faut qu'il se sépare!
Il vivra; mais, hélas! ses jours infortunés
D'un triste souvenir seront empoisonnés.

Dans cette peinture tout est touchant, parce que tout est vrai. A quiconque sçait goûter ces beautés simples, que tout ce qu'on appelle *esprit* paroît frivole!

Dans les ouvrages des grands génies, on remarque une grande simplicité. Ils ne vont point chercher des ornemens inutiles à leur sujet, mais ils sçavent tirer de leur sujet tout ce qu'il faut pour le rendre intéressant. Je vais en donner un exemple pris de la Peinture.

Un de nos Peintres, digne d'estime, a représenté la pêche miraculeuse rapportée dans Saint Luc, & Raphaël a traité le même sujet, qui fait un de ces desseins dont le Roi d'Angleterre conserve les originaux. Dans le grand tableau de Jouvenet, où l'on compte jusqu'à dix-neuf personnages, on n'est occupé que de la prodigieuse quantité de poissons qu'on porte de tous côtés dans des paniers. Dans le dessein de Raphaël, on voit seulement deux petites barques dont les bords sortent à peine de l'eau, comme il est dit par Saint Luc, *impleverunt ambas naviculas, ita ut pæne mergerentur*. Deux hommes dans l'une de ces barques s'efforcent à retirer leurs filets, ce qui rappelle encore ces mots de l'Evangile, *rumpebatur rete eorum*. Jésus-Christ est assis tranquillement dans l'autre barque. Deux hommes sont devant lui; l'un est près de se jetter à ses genoux; l'autre y est déja; & dans la posture humiliée de cet homme, dans la vivacité avec laquelle il étend ses bras, & joint les mains, on reconnoît Saint Pierre frappé de la puissance de celui qui vient d'opé-

rer

rer ce miracle, & qui se trouvant indigne de paroître devant lui, est dans la disposition de lui dire: *Exi à me, quia homo peccator sum.* Cette seule figure fait mieux connoître le sujet & la grandeur du miracle, que toutes celles dont le tableau de Jouvenet est rempli.

La simplicité qui regne dans les ouvrages des grands génies, fait croire à ceux qui ne les approfondissent pas, que ce que ces hommes ont fait, étoit aisé à faire. Tout ce qu'Homere fait dire à ses Acteurs, on se persuade aisément qu'on le diroit dans les mêmes circonstances, parce que ce n'est pas seulement par l'éclat de sa versification qu'Homere a mérité seul le nom de Poëte, comme le dit Paterculus, *fulgore carminum solus Poëta appellari meruit*, il mérite encore ce titre par la vérité de ses pensées: c'est par un exemple tiré de ce Maître de la Poësie, que je finirai de montrer ce que c'est que le génie.

Priam, au comble du malheur & sans espérance, se résout cependant à traverser le camp ennemi pendant la nuit, pour aller redemander le corps d'Hector à Achille. A qui va-t-il parler? à celui qui tous les matins attache à son char le corps d'Hector, & le traîne trois fois autour du tombeau de Patrocle, en disant:

Mon cher Patrocle, enfin je puis me contenter:
Ce que je t'ai promis je vais l'exécuter.
Quoique dans les Enfers, sois sensible à la joie:
Des chiens & des vautours, Hector sera la proie.

Sera-ce par les larmes & les prieres, ou par les présens, qu'il attendrira ce cœur féroce? Depuis la mort de Patrocle, il est devenu inexorable; un des fils de ce malheureux Priam lui avoit demandé la vie, & lui avoit offert en pleurant une rançon considérable, Achille lui avoit répondu:

I Tu

Tu parles de rançon : crois-tu par ta priere
Retenir ma vengeance & ma main meurtriere ?
Tu pleures : de pitié peux-tu me soupçonner ?
Quand Patrocle vivoit j'aimois à pardonner.
Il n'est plus aujourd'hui de voix qui m'attendrisse.
Que tout fils de Priam, que tout Troïen périsse.
Meurs, Patrocle est bien mort. Moi qui vais t'immoler,
Moi qui seme l'horreur, & qui fais tout trembler :
Oui, moi fils de Thétis fille du Dieu suprême,
Ici dans peu de jours je dois mourir moi-même.
Meurs donc, &c.

C'est à cet homme barbare qui profite du peu de tems qui lui reste à vivre, pour assouvir sa vengeance, que Priam va parler. Que lui dira-t-il ! il ne songe pas à lui faire une priere ; il ne songe qu'à réveiller en lui les sentimens de la nature. Il entre : quelle surprise pour Achille de voir le pere de toute cette famille qu'il a immolée ; & quel objet pour Priam, que le meurtrier de sa famille ! tous deux se regardent sans parler ; enfin,

Priam rompt par ces mots ce silence terrible ;
„ Souvien-toi de ton pere, ô mortel invincible :
„ Lorsqu'accablé de maux, je gémis devant toi,
„ Lui-même chargé d'ans, peut-être comme moi
„ D'ennemis insolens redoutant la furie,
„ Sans secours . . . mais que dis-je ? il te sçait plein de vie,
„ Il sçait (combien de maux soulage un tel espoir !)
„ Qu'un fils, que chaque jour il s'attend à revoir,
„ Fait par-tout de son bras redouter la puissance ;
„ Et moi dans mes malheurs je suis sans espérance.
„ J'ai vu dans mon palais briller cinquante fils,
„ L'impitoyable Mars me les a tous ravis.
„ Reste de ma famille, un seul faisoit ma joie,

„ Hector étoit l'amour & le rempart de Troie:
„ Tu viens de m'en priver: de son corps à tes yeux
„ C'est la rançon que j'offre: Achille, crain les
„ Dieux.
„ Quand je baise tes pieds, & tes mains triom-
„ phantes,
„ Du sang de mes enfans ces mains encor fumantes,
„ Songe à ton pere, & vois en quel état cruel
„ L'impérieux destin peut réduire un mortel.

Ce discours qui d'Achille étouffe la colere,
Retrace en son esprit l'image de son pere,
Il soupire, & par lui repoussé doucement,
Priam quitte les pieds qu'il baisoit humblement.
Un triste souvenir dans les mêmes allarmes
Plonge alors ces deux Rois qui se livrent aux larmes;
Plein d'Hector dont l'image est toujours dans son
cœur,
Lorsque Priam le pleure aux pieds de son vainqueur,
Un pere chargé d'ans, & Patrocle sans vie,
D'Achille tour à tour frappent l'âme attendrie, &c.

Le voilà donc attendri ce cœur impitoyable, & voilà tout ce que souhaitoit Priam. Ce n'est pas par des prieres qu'il l'a touché, il ne lui demandoit rien d'abord; mais les premiers mots qu'il a prononcés, *souviens-toi de ton pere*, l'ont frappé par contre-coup. Cet Achille qui sçait que son pere ne le reverra jamais, s'est imaginé de voir le vieux Pélée après sa mort réduit au même état où Priam est réduit après la mort d'Hector. Ce n'est point Priam qui desarme Achille, c'est la nature, & c'est aussi dans la nature, & non dans les préceptes de la Rhétorique qu'Homere a puisé cette éloquence. Homere pouvoit bien dire de lui-même ce que dit le Chantre qu'il fait paroître dans l'Odyssée l. 22. *Αὐτοδίδακτος εἰμι. Je n'ai de maître que mon génie.*

L'ad-

L'admiration que j'ai pour Homere ne m'empêche pas de reconnoître en lui ces fautes, dans lesquelles tombent les grands génies, lorsqu'occupés du grand, ils négligent les petites choses, comme Longin le remarque dans son Traité du Sublime. Mr. Bossuet semble quelquefois languir, & il se réveille pour foudroyer. Les génies qu'emporte l'enthousiasme ne marchent pas d'un pas égal, ils tombent même de tems en tems. Les corps les plus robustes sont sujets comme les autres aux infirmités humaines, & sont quelquefois frappés des plus violentes maladies. Les esprits robustes font quelquefois de grandes fautes; ils succombent à la fatigue, comme dit Quintilien: *Labuntur aliquandò, oneri cedunt, & nonnunquàm fatigantur.*

Si lorsque l'homme est dans sa plus grande force, son esprit a de la peine à se soutenir, comment se soutiendra-t-il dans cet âge où tout commence à s'affoiblir? Il ne doit plus s'exposer à tomber, lorsqu'il n'est plus en état de se relever d'une maniere qui fasse oublier sa chute. Quintilien recommande à l'Orateur de prévoir les dangers de l'âge, & de retourner de bonne heure au port, afin d'y ramener son vaisseau sain & entier. *Antequàm in has ætatis veniat insidias, receptui canet, & in portum integrâ nave perveniet.* Il est encore plus nécessaire de donner cet avis aux Poëtes, qui ont toujours besoin de toute la force de leur imagination; mais il est plus aisé de donner cet avis que de le suivre. On ne songe pas ordinairement à l'heure de la retraite, parce qu'on ne s'apperçoit pas qu'on vieillit: ce qui fait que plusieurs Poëtes ne sont pas rentrés dans le port *integrâ nave.* Puisqu'il est si difficile à certaines femmes de s'appercevoir du changement que le tems apporte sur leurs visages, quoique leur miroir les en avertisse tous les jours, il nous est bien

plus difficile de sentir les changemens que le tems apporte à la vigueur de notre esprit. Quel ami osera nous les annoncer ? Qui sera assez hardi pour nous dire que nous vieillissons ? Le grand Corneille tomba dans ces surprises de l'âge, *in bas ætatis insidias.* Quoique chargé de lauriers, il ne vouloit pas croire que l'heure de la retraite fût arrivée pour lui, & il prit en mauvaise part ces deux Vers de l'Art Poëtique de Boileau :

Que Corneille pour lui ranimant son audace
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.

*Ne le suis-je pas toujours*, disoit-il ? Il le fait entendre dans l'Epître qu'il adresse au Roi, en lui demandant son suffrage pour ses dernieres Tragédies.

Ces derniers Vers n'ont rien qui dégénere,
Rien qui les fasse voir enfans d'un autre pere,
Et ton choix montreroit qu'Othon & Surena
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna. . . .
Le Peuple, je l'avoue, & la Cour les dégradent,
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent,
Pour bien écrire encor, j'ai trop longtems écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit;
Mais contre cet abus que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers ouvrages. . . .

Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athénes,
Tel bouillonnoit encor son vieux sang dans ses veines.

On voit par ces Vers que le vieux sang de Corneille bouillonnoit encore, mais l'exemple qu'il cite ne conclut rien en sa faveur. Sophocle, accusé de démence par ses enfans qui vouloient

le faire interdire, parut devant les Juges, apportant pour sa défense cette raison: *Si je suis Sophocle, je n'ai pas perdu l'esprit.* Pour prouver qu'il l'étoit encore, il lut la Tragédie d'Oedipe Colonne qu'il venoit d'achever. Il prouva bien qu'il n'étoit pas en démence, mais il ne prouva pas qu'il fût encore le Sophocle, Auteur de la Tragédie intitulée *Oedipe Roi.* L'une est le chef-d'œuvre du Poëme Dramatique; l'autre est, comme dit Ciceron, *diserti senis compta & mitis oratio.* L'éloquence sage & douce d'un vieillard ne rend pas admirable un Ouvrage Poëtique. Cette maturité de l'esprit est cependant une raison que Ménage apporte pour défendre ses Vers faits dans la vieillesse.

*Tu vatem ne sperne senem. Matura senectus*
*Culta magis condit carmina: docta magis.*
*Dulcior occidui fulget lux candida Phœbi;*
*Dulcius & cantat mox moriturus olor.*

Le même Ménage a parlé différemment dans les Vers suivans:

*Frondibus æternis canos ornare capillos*
*Ipse cupit flavis pulcher Apollo comis . . .*
*Turpe senex miles, turpe Poëta senex.*



Malherbe se croyoit favorisé du Ciel depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencerent leur cours,
Je les possedai jeune, & les posséde encore
A la fin de mes jours.

De tous ceux que les travaux de l'esprit ont oc-

cupés, il semble que ce soient les Poëtes à qui la retraite ait toujours le plus couté: ils ne peuvent se résoudre à sortir de leur carriere. A-t-elle donc pour eux de si grands charmes? A-t-elle tant d'attraits? c'est ce que je vais examiner dans le Chapitre suivant.





# CHAPITRE XII.



*Si les Muses rendent heureux ceux qui s'attachent à elles.*

QUand Horace, qui appelle sa Lyre (1) *la douce consolation de tous ses travaux*, assure (2) qu'*un ami des Muses ne connoît ni la tristesse, ni les craintes*, & que charmé de sa fortune, qui ne se borne pas à l'honneur *d'approcher de près les Dieux de la Terre*, (3) il se trouve si comblé de leurs bienfaits qu'il n'a plus rien à leur demander, (4) *parce qu'ils lui ont donné plus qu'il ne vouloit*; qui ne seroit tenté de croire que les Muses procurent à ceux qui s'attachent à leur service, & sur-tout à ceux qu'elles aiment, le contentement de l'esprit, l'amitié des Grands, les richesses & la gloire? On croiroit aussi qu'elles ne sont pas moins favorables aux Peintres qu'aux Poëtes, lorsqu'on entend dire que Rubens comblé d'honneurs, de dignités & de biens par tous les Princes de l'Europe, vivoit lui-même en Prince.

Il est en effet naturel de penser que ceux qui s'appliquent à ces deux Arts, trouvent d'abord le contentement de leur esprit dans leurs agréables occupations, & le trouvent encore dans les applau-

(1) *O laborum dulce lenimen.* Od. 26. l. 1.
(2) *Musis amicus tristitiam & metus, &c.* Od. 23.
(3) *Deos quoniam propius contingis?*
(4) *Auctius, atque.*
*Di melius fecere, bene est, nil amplius oro.*

plaudissemens & les récompenses. Le Philosophe & l'Orateur s'attirent quelquefois de cruels ennemis. On n'ignore pas la fin tragique de Socrate, de Démosthéne & de Ciceron; mais quels ennemis peuvent rencontrer ceux qui veulent plaire à tout le monde? Les Peintres & les Poëtes veulent satisfaire les yeux & les oreilles des hommes, il est donc de l'intérêt des hommes d'encourager & de récompenser quiconque ne travaille que pour leur procurer du plaisir.

Voilà ce qu'il est naturel de penser, & ce que contredit cependant l'opinion commune, puisque lorsque nous voulons donner l'idée d'une grande misere, nous la comparons ordinairement à celle d'un Peintre, & que les Poëtes ne donnent pas eux-mêmes une idée plus avantageuse de leur fortune. Ce même Horace n'est si content de la sienne, que parce qu'il connoît le prix de la médiocrité. (1) C'est à *cet état qu'il doit la liberté d'aller jusqu'à Tarente sur un mulet écourté, avec sa valise sur la croupe :* sa table n'est couverte que (2) *d'herbes & de légumes;* il ne boit chez lui que (3) *le vin le plus commun:* les domaines qu'il possède ont fort (4) *peu d'étendue;* enfin sa richesse consiste à n'être point (5) *dans l'importune pauvreté.*

Tous les Poëtes n'ont pas estimé de même la médiocrité, puisqu'ils se sont plaint si souvent de leur fortune. Je ne parle pas ici des grands-hommes : de pareilles plaintes ne sont jamais sorties

(1) *Nunc mihi curto*
*Ire licet mulo, vel si libet, usque Tarentum*
*Mantica cui lumbos onere ulceret, atque eques armos.*
Sat. 6. l. 1.

(2) *Inde domum me*
*Ad porri & ciceris refero, laganique catinum.* Ib.

(3) *Vile potabis modicis Sabinum, &c.*

(4) *Mihi parva rura.*

(5) *Importuna tamen pauperies abest.*

ties de leur bouche, & l'on n'en trouve aucune preuve dans leurs Ecrits : mais comme le nombre des grands-hommes est fort petit, on pourroit faire un ample recueil des plaintes des Poëtes sur l'ingratitude de leur siécle. Si l'on en croit plusieurs d'entre eux, ou l'on n'a point rendu justice à leurs ouvrages, ou on ne les a recompensés que par des éloges stériles. Peut-être n'ont-ils été mécontens, que parce qu'ils ne se rendoient pas justice à eux-mêmes. L'amour-propre qui regne sur tous les hommes, exerce encore un plus grand empire sur ceux qui croient exceller par les talens de l'esprit ; ils s'estiment aisément plus qu'ils ne valent. Je vais examiner si leurs plaintes ont toujours été justes, en recherchant quelle a été leur fortune, & celle de leurs ouvrages.



## ARTICLE I.

### *De la fortune des Poëtes.*

QUand même dans la recherche que je vais faire de la fortune des Poëtes, je la trouverois toujours médiocre, je n'appellerois point malheureux les amis des Muses, puisqu'ils reçoivent d'elles ordinairement un présent plus grand que les richesses, qui est l'amour de la médiocrité. Boileau nous apprend quel il devint, sitôt qu'il embrassa la profession de Poëte.

Dès lors à la richesse il fallut renoncer,
Ne pouvant l'acquerir j'appris à m'en passer.

Il est vrai que comme la médiocrité est la fortune de ceux qui ne veulent que vivre tranquilles,

les Poëtes seroient à plaindre si on les trouvoit toujours dans une cruelle indigence; mais je vais faire voir, ou qu'ils n'y ont jamais été que par leur faute, ou que ce qu'on a dit de leur misere, n'a pas été exactement vrai. Il semble que de tout tems on ait pris plaisir à outrer cette matiere, & qu'on ait voulu s'égayer sur un si triste sujet.

Pétrone introduit sur la Scéne un vieillard si maigre & si mal vêtu, que dès qu'il paroit on le reconnoit, dit Pétrone, pour un de ces hommes de Lettres, dont les riches font peu de cas: *ex hâc notâ Litteratorum, quos odisse divites solent.* On lui demande quelle est sa profession: il répond qu'il est Poëte, & ajoute modestement qu'il ne se croiroit pas un Poëte méprisable, s'il jugeoit de son mérite par ses couronnes: mais quel fonds peut-on faire sur des couronnes que la faveur donne souvent à ceux qui les méritent le moins? *Ego sum Poëta, &, ut spero, non humillimi spiritus, si modo coronis aliquid credendum est, quas etiam ad imperitos deferre gratia solet.* On lui demande encore pourquoi avec un talent si estimable, il est réduit à porter de si mauvais habits: *Pour cela même*, répond-il. *La profession de bel-esprit n'a jamais enrichi personne . . La pauvreté est la sœur du mérite. Propter hoc ipsum. Amor ingenii neminem unquam divitem . . . . nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas.*

Il semble que Pétrone ait pris pour modéle de ce personnage de fiction, le plus ancien & le plus grand des Poëtes. On ne sçait d'une maniere certaine aucune particularité de la vie d'Homere, mais il paroit certain qu'elle a toujours été errante & pauvre. Il alloit, dit-on, de ville en ville réciter ses Vers pour être reçu à la table de ceux à qui ses Vers avoient le bonheur de plaire. On prétend qu'ayant promis à la ville de Cumes de la ren-

rendre à jamais célébre, pourvu qu'elle se chargeât de le nourrir le reste de ses jours, sa requête fut rejettée, parce qu'un des Magistrats représenta que si la ville faisoit un pareil marché, elle seroit bientôt accablée d'aveugles. Les malheurs du Pere des Poëtes ne prouvent point que la Poësie ait toujours été méprisée, ni que la sienne soit méprisable, puisqu'un de ses Poëmes, si mal récompensé du peuple dont il a immortalisé les villes & les héros, a, tant de siécles après, fait la gloire & la fortune de celui qui l'a fait connoître par une traduction, à un peuple qui ne prend aucun intérêt aux héros de la Gréce. La traduction de l'Iliade en Vers Anglois, a valu 200. mille livres à M. Pope.

Ceux qui veulent décourager les amateurs des Muses, contraints d'excepter l'Angleterre, où depuis un certain tems aucun mérite litteraire ne reste sans récompense, & où les récompenses ne sont pas médiocres, soutiennent que par-tout ailleurs les Poëtes ont été pauvres, & apportent pour preuves les exemples suivans.

Ce Plaute, dont on a dit que les Muses auroient parlé le langage, si elles avoient voulu parler le langage des hommes, étoit réduit pour vivre à tourner la meule chez un Boulanger. Térence mourut dans la misere. Tibulle nous fait connoître sa fortune par ce Vers, *Me mea paupertas vitæ traducat inerti:* & Ovide, quoiqu'il vécût comme Tibulle dans le siécle d'Auguste, siécle si vanté par les Poëtes, dit dans son Art d'aimer, qu'il ne parle point aux riches qui n'ont pas besoin de ses préceptes; mais à ceux qui aiment comme il a aimé, n'ayant point de présens à offrir.

*Pauperibus vates ego sum, quia pauper amavi:*
*Cum dare non possem munera, verba dabam.*

Lorsque Stace annonçoit une lecture de sa Thébaïde, on y accouroit en foule, & Stace après avoir enchanté le public, mouroit de faim, au rapport de Juvenal, *lætam fecit cùm Statius urbem, esurit, &c.* Martial loge à un troisiéme étage fort élevé, *Scalis habito tribus sed altis*; & c'est là qu'il a vieilli, malgré les pompeux éloges qu'il a donnés à son Domitien. *Factus in hâc ego sum jam regione senex.* L. 1. Ep. 118. Les louanges dont l'Arioste accabla la Maison d'Est, ne lui furent point payées par le Cardinal de ce nom, à qui il avoit dédié son Poëme, & dont il perdit peu de tems après les bonnes graces. Le Tasse ne trouva point dans cette même Maison d'Est de plus solides protecteurs. Il étoit si pauvre, que dans un de ses Sonnets, il prioit sa chate de lui prêter la lumiere de ses yeux pour écrire pendant la nuit, n'ayant pas dequoi acheter une chandelle. La fortune du Virgile de Portugal a été encore plus cruelle, que celle du Virgile de la moderne Italie, puisque le Camoëns mourut dans un hôpital. L'Ecrivain qui par la beauté de son génie fait la gloire de l'Espagne, l'Auteur de D. Quichotte, n'a pas eu un sort plus heureux. C'est du Pere de notre Poësie Françoise, c'est de notre Malherbe, dont Gombaut finissoit ainsi l'épitaphe: *Il est mort pauvre, & moi je vis comme il est mort.* Tristan, que Quinaut avoit servi, ne put, comme Elie à son serviteur, lui laisser un manteau, suivant cette Epigramme:

Tristan qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un Prophéte,
En laissant à Quinaut son esprit de Poëte,
Ne put lui laisser un manteau.

Le manteau n'est pas commun chez les Poëtes, suivant Regnier.

Phébus & son troupeau,
Nous n'eûmes sur le dos jamais un bon manteau.

Ce même Regnier parle de son habit, comme Scaron a parlé depuis de son *pourpoint noir percé par le coude après six ans de* service.

Pour moi si mon habit par-tout cicatrisé,
Ne me rendoit du Peuple & des Grands méprisé.

Le Poëte dont parle Boileau dans sa premiere Satire, passoit *l'été sans linge, & l'hyver sans manteau.*. Saint Amand, suivant le même Boileau, n'étoit pas beaucoup plus riche.

L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage;
Un lit & deux placets composoient tout son bien.

La Fontaine, ni Rousseau, n'avoient pas plus de meubles, & l'on n'en vit jamais de magnifiques chez le grand Corneille, ni chez Boileau. Comment les Poëtes, dit-on, auroient-ils des meubles? Ils n'ont pas même une chambre, suivant Benserade; & bien différens d'Amphion qui bâtissoit une ville au son de sa Lyre,

Nos Amphions sont en chambre garnie;
S'ils n'y sont pas, c'est qu'ils couchent dehors.

Ils n'ont même ni rideaux de lit, ni bonnet de nuit, suivant Chapelle.

Jamais Auteur n'eut tour de lit,
Et qui plus est, jamais ne mit
Dans le froid le plus incommode,
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Enfin Benserade étoit si pénétré de la misere des

des Poëtes, qu'il en parle encore, en rapportant la naissance de Pégase.

Ce docte cheval
De la richesse ennemi capital,
Qui d'Hélicon fit naître la fontaine,
Tout d'une traite, & presque d'une haléne,
Porte souvent son homme à l'hôpital.

Loin d'y porter Benserade, il le conduisit à la Cour, où il fut long-tems le Poëte à la mode (1), dans une fortune très-opulente.

Ce seul exemple nous apprend combien peu l'on doit ajouter foi à tout ce qu'ont dit sur le même sujet plusieurs Poëtes, & combien leurs plaintes ont été injustes, puisqu'on peut aux exemples des Poëtes pauvres, opposer celui de Benserade, celui de Ronsard, & celui de Desportes, qui n'étant plus connu depuis long-tems par ses Poësies, sera toujours fameux par les dix mille écus de rente qu'elles lui valurent.

Quoique je convienne avec Balzac que l'exemple de Desportes est un écueil contre lequel doit se briser l'esperance de dix mille Poëtes, je soutiens qu'aucun d'eux, quand il a eu un mérite véritable, n'a eu à se plaindre de l'ingratitude de son siécle, & qu'il est faux que la pauvreté soit la sœur du mérite; puisque, si l'on excepte Homere & Cervante, qui furent malheureux, l'un, parce que de son tems les Vers ne trouvoient point encore d'oreilles capables de les entendre; l'autre, parce qu'il tourna en ridicule par son ingénieux Roman, le goût dominant de sa nation, & vécut sous un Ministre ennemi déclaré des Lettres:

(1) Voyez son article dans l'Hist. de l'Académie Françoise de M. l'Abbé d'Olivet.

tres : jamais génie admirable n'a été entiérement oublié. J'avoue qu'on peut nommer quelques Poëtes fameux qui ont été pauvres, mais ils l'ont presque toujours été par leur faute.

Si l'on doit plaindre & admirer la pauvreté de ceux qui, par une noble indifférence pour les richesses, n'ont jamais songé à les chercher, on ne doit pas plaindre ceux qui n'étant point indifférens pour elles, ont été incapables de les acquérir, ou incapables de les conserver ; & l'on doit plaindre encore moins ceux qui par une conduite imprudente, se sont attiré des disgraces. Voilà les fautes qu'on peut reprocher à un grand nombre de Poëtes malheureux.

Le plaisir de la vengeance, & l'envie de déchirer son ennemi par un trait satirique, en a perdu plusieurs. Le Dante, dont on pilla les biens, & qui fut exilé de sa patrie, mérita ses malheurs pour n'avoir point épargné dans ses Vers la faction contraire à la sienne, & pour avoir pris parti dans les Troubles de Florence.

Lorsque Rousseau étonné dans sa jeunesse du nombre d'envieux qui l'environnoient, & dégoûté en apparence du talent qui les lui attiroit, disoit aux Muses : *Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons, reprenez tout* ; il eût mieux fait alors, pour la tranquillité du reste de sa vie, de les leur rendre que de se réconcilier avec elles, en leur disant, *Adieu Muses, jusqu'au revoir*, lorsqu'elles lui promettent de venir à son secours contre ceux qui l'attaquoient.

Souvent un homme livré uniquement aux charmes de la Poësie, déteste toute occupation plus sérieuse, & devient incapable de la moindre affaire. Parce que l'or ne prolonge pas la vie, Anacréon conclut qu'il vaut mieux boire que d'amasser des trésors. Plaute avoit perdu son bien, & Tibulle avoit dès sa jeunesse dissipé des riches-

ses immenses. Un homme qui ne pouvant se résoudre à un voyage qui l'auroit écarté de ses plaisirs, s'écrie qu'il aime mieux voir périr toutes les richesses du monde, n'étoit pas un homme propre à en amasser.

*O quantum est auri pereat, potiusque smaragdi*
*Quàm fleat ob nostras ulla puella vias.*

Marot qui se plaint de ses créanciers, *qui de dixains n'ont cure*, recevoit des libéralités de François I. puisqu'elles furent cause que sa bourse *avoit grosse apostbume* le jour qu'il fut volé par son valet; mais Marot n'étoit pas homme à thésauriser. Il ne faut pas demander pourquoi la Fontaine, né dans une fortune honnête, vécut pauvre: Il a eu soin de nous apprendre que *Jean*

Mangea le fonds avec le revenu,
Jugeant trésors chose peu nécessaire.

Quelquefois les Poëtes, trop libres dans leurs manieres, & trop accoutumés à parler d'amour, se sont oubliés dans ces maisons, où de quelque façon qu'on soit reçu, on ne s'oublie jamais impunément. La hardiesse que l'amour n'excuse pas, causa les malheurs d'Ovide & du Camoëns, & peut-être aussi du Tasse, qui devint, dit-on, éperduement amoureux d'une Princesse de la Cour du Duc de Ferrare.

L'honneur d'approcher les Grands, d'être admis à leur table, & d'être les compagnons de leurs plaisirs, persuade quelquefois les Poëtes qu'ils en sont aimés, & ils perdent leur tems auprès d'eux, sans songer qu'ils n'y sont que pour les amuser. Telle fut la cause du malheur de Térence, suivant ces beaux Vers d'un ancien Poëte:

*Dum lasciviam nobilium, & fucosas laudes petit,*
*Dum Africani voci divinæ inhiat avidis auribus,*
*Dum ad Furium se cœnitare, & Lælium pulchrum putat,*
*Dum se amari ab hisce credit, crebro in Albanum rapi*
*Ob florem ætatis suæ, ad summam inopiam redactus est.*

Si la vanité engage quelques Poëtes trop avant dans le commerce des Grands, souvent une timidité, qui poussée trop loin est un défaut, & même assez souvent une vanité déguisée, les éloigne trop de ce commerce toujours dangereux, mais souvent nécessaire. M. de Fontenelle, après avoir dit de Corneille dans sa vie, que les affaires les plus legeres lui causoient de l'effroi & de la terreur, ajoute ces paroles: *Son âme fiere & indépendante, qui le rendoit très-propre à peindre la Vertu Romaine, le rendoit très-peu propre à faire sa fortune: il n'aimoit point la Cour, où il n'apportoit qu'un visage presque inconnu, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là.*

Le Cardinal de Richelieu n'avoit pas contribué à la lui faire aimer. Tout le monde sçait les chagrins qu'il causa à Corneille; il lui fit aussi quelque bien: mais ce Ministre qui mettoit au nombre des pensionnaires de l'Etat, Maître Adam & l'Etoile, qui donna 600 livres à Colletet pour six Vers, & qui une autre fois lui donnant cinquante pistoles pour les deux Vers sur la *Canne qui s'humecte dans la bourbe de l'eau*, assura le Poëte que le Roi n'étoit pas assez riche pour payer toute la piéce, n'étoit pas toujours si favorable. Il ne fit jamais rien pour l'infortuné Mainard, dont la fameuse plainte, écrite en Vers si naturels: *Armand, l'âge affoiblit mes yeux*, ne pût l'attendrir.

On a vu des Ministres très-indifférens pour les Lettres; on en a vu qui les aimoient sans les récompenser: on en a vu aussi qui les récompensoient;

foient; mais il arrive fouvent que ces derniers n'accordent leurs graces qu'à ceux qui les leur furprennent par la flatterie, ou les leur arrachent par de fortes follicitations, ne faifant pas réflexion que ceux qui les méritent, loin de fçavoir les furprendre, ni les arracher, ne fçavent pas même les demander: fouvent par une fincere modeftie, & fouvent auffi parce qu'ils contractent dans le cabinet une certaine roideur de caractere, qui les rend incapables de fe plier au moindre devoir de Courtifan.

Jour bien favorable pour tous les Gens de Lettres, jour glorieux pour l'Etat, pour le Roi, & pour fon Miniftre; jour unique dans l'hiftoire des Lettres, où M. Colbert n'ayant en vue que la gloire de fon Maître, préfenta à Louis XIV. la lifte des hommes connus non feulement dans la France, mais dans l'Europe, par les talens de l'efprit ou par l'érudition, & obtint des penfions pour foixante, dont quinze étoient étrangers: Ce qui fit dire à Boileau:

Eft-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourfe,
Ni dans ces lieux brûlans où le jour prend fa fource,
Dont la trifte indigence ofe encore approcher,
Et qu'en foule tes dons d'abord n'aillent chercher? &c.

Boileau cependant n'avoit point été mis fur cette lifte. Peu d'années après, fans autre appui que fon mérite mieux connu, il fut également favorifé, & s'écria auffi-tôt:

C'en eft trop, mon bonheur a paffé mes fouhaits:
Qu'à fon gré déformais la fortune me joue,
On me verra dormir au branle de fa roue.

Ce bonheur qui paffoit fes defirs, & le mettoit à l'abri des coups de la fortune, étoit une penfion

sion de deux mille livres, richesse considérable pour un homme qui y avoit renoncé :

*Vatis avarus*
*Non temere est animus : versus amat, hoc studet unum :*

parce que, comme dit le même Horace, les âmes souillées par cette rouille, ne sont pas celles qui enfantent des ouvrages immortels.

*Hac animos ærugo, & cura peculî*
*Cùm semel imbuerit, speramus carmina fingi*
*Posse linenda cedro, &c.* Art. Poët.

Pindare est en effet le seul des Poëtes fameux qu'on ne puisse justifier de cette honteuse passion. Il parle souvent de l'or, & toujours avec des transports d'admiration : les richesses lui paroissent la preuve infaillible de la bienveillance des Dieux. Il trouve juste que les Poëtes retirent un tribut de leur travail. La libéralité est la vertu qu'il a grand soin de recommander à ceux à qui il adresse ses Odes, dont il ne rougit pas de demander le salaire. Après avoir remarqué dans la seconde Isthmique que les Muses qui au bon vieux tems n'étoient pas mercénaires, se sont depuis conformées à cette maxime, *les biens, les biens font l'homme*; il dit à celui à qui il adresse son Ode, *Vous m'entendez, je parle à un homme éclairé.* Il craignoit apparemment que Hiéron ne fût pas assez habile pour entendre un langage si clair, puisque dans l'Ode qu'il lui adresse, il lui déclare nettement qu'il la lui envoye, *comme les Phéniciens font partir un vaisseau, dans l'espérance du gain, parce qu'il fait commerce de Vers.*

Prince, je t'envoye mon Ode,
Trafiquant mes Vers à la mode

Que

Que le marchand baille son bien,
Troc pour troc. Toi qui es riche;
Toi, Roi des biens, ne sois pas chiche
De changer ton présent au mien:
Ne te lasse point de donner,
Et tu verras comme j'accorde
L'honneur que je prétens sonner
Quand un présent dore ma corde.

Voilà des sentimens qu'un Ronsard peut imiter, mais que déteste un Horace. Il n'avoit qu'à demander, il étoit certain d'obtenir. Il le dit à Mécénas, *Nec si plura velim, tu dare deneges*; mais il n'avoit rien à demander, parce qu'il ne desiroit rien. Quelques Ecrivains modernes ont avancé sur la foi d'une ancienne vie de Virgile, dont l'Auteur est inconnu, que Virgile possédoit des trésors & des palais; ce qui n'est pas vraisemblable, puisque Juvenal, en montrant que les Poëtes ne doivent pas languir dans l'indigence, se contente de dire que si Virgile n'eût point eu les commodités de la vie, il n'eût point eu l'imagination si riche en fictions.

*Nam si Virgilio tolerabile desit*
*Hospitium, caderent omnes à crinibus hidri.*

Eût-il ainsi parlé de la fortune d'un homme qui eût possédé des palais & des trésors? Le caractere simple, modeste, & timide de Virgile, n'est pas celui d'un avide Courtisan, & plusieurs endroits de ses ouvrages font connoître son mépris pour les richesses.

Tous les grands Poëtes ont dans ces sentimens, imité Horace & Virgile. Petrarque, après le grand jour de son triomphe à Rome, prit le parti de la retraite, renonçant aux dignités que le Pape & l'Empereur lui promettoient. L'Arioste,

con-

content d'une vie tranquille, écrivit ce Distique sur la porte de la maison qu'il s'étoit fait bâtir:

*Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non*
*Sordida, parta meo sed tamen ære domus.*

Lorsqu'on le plaisantoit sur la petitesse de la maison d'un Poëte, qui avoit bâti en Vers tant de palais magnifiques, il répondoit qu'il étoit plus aisé d'arranger des mots que des pierres; & il ajoutoit qu'il aimoit mieux se contenter du peu qu'il avoit, que d'aller à la Cour pour en avoir davantage. Notre célébre Rousseau, né sans bien, a témoigné beaucoup d'indifférence pour en acquérir. On lui procura un emploi dans la Finance, sur lequel l'Abbé Chaulieu lui écrivoit:

Il ne manque à tes agrémens,
Rousseau, qu'un peu plus d'abondance;
Mais il est honteux à la France
Que ton esprit & tes talens
Ne la doivent qu'à la Finance ...
Adieu, Monsieur le Directeur,
Non Directeur de conscience,
Dont je suis bien moins serviteur
Que d'un Directeur de Finance.

L'Abbé Chaulieu dans la même Piéce lui conseille de s'appliquer peu à son emploi.

Fai lever matin tes Commis:
Pour toi passe les nuits à table
Entre Bacchus & tes amis.

Il y apparence que Rousseau pratiqua ce conseil. Il garda peu cet emploi, qui lui faisoit dire qu'on voyoit l'*Elève de Clio sedentem in telonio*. Lorsqu'il perdit dans les Actions de la Compagnie d'Oc-

d'Ostende, l'argent que lui avoit rapporté l'édition de ses Ouvrages faite à Londres, il perdit tous les fruits de ses travaux passés, & il ne lui resta

Que ces lauriers d'épine enveloppés,
Et que la foudre a si souvent frappés.

Cependant, quoiqu'il se plaigne souvent dans ses Ouvrages de ses malheurs, il ne se plaint jamais de sa fortune. Je fus témoin en 1742. lorsqu'il vint à Paris, des services que dans ce voyage, qui fut un nouveau malheur pour lui, le généreux M. Aved lui rendit.

Le sort d'un illustre Poëte sans biens, qui trouve un asyle chez un Peintre, m'engage à comparer la différente fortune que procurent ces deux Arts; & je ne crains point d'avancer que de tout tems la fortune des Peintres comparée à celle des Poëtes a été très-brillante, malgré l'opinion toute contraire qu'en donne l'espéce de proverbe en usage dans notre langue.

Polygnote fut si honoré dans la Gréce, que par un decret des Amphyctions il étoit logé & nourri dans toutes les villes quand il voyageoit. Parrhasius & Zeuxis ne paroissoient en public que revêtus de superbes ornemens. Apelle trouva dans Alexandre un admirateur libéral, & Aristide dans Attale un Prince assez riche pour donner cent talens d'un tableau. La mort prématurée de Raphaël l'enleva à la fortune qui lui étoit promise. Quel Seigneur a jamais craint de recevoir chez lui un Poëte, par la même raison que le Duc de Bragance craignit de recevoir Rubens? Quand il apprit que Rubens, qu'il avoit demandé, & qui étoit alors en Espagne, étoit parti pour venir en Portugal dans un équipage à six chevaux, suivi de plusieurs domestiques, craignant qu'un pareil

hôte

hôte ne lui causât de trop grands frais, il envoya promptement le contremander, avec ordre qu'on lui offrît cinquante pistoles pour le dédommager du chemin qu'il avoit déja fait. *J'en apportois deux mille pour les dépenser chez lui*, répondit Rubens; qui retourna sur ses pas, en refusant ces cinquante pistoles. Le Poussin est le seul des Peintres célébres qui ait vécu sans fortune, parce qu'il n'en voulut point. Il poussoit le desintéressement jusqu'à rendre la plus grande partie de ce qu'on lui envoyoit, trouvant toujours qu'on vouloit trop payer ses tableaux.

Quoique les Poëtes se vantent d'élever des monumens plus durables que le marbre & le bronze, ils ne sont jamais payés comme les Peintres; premierement, parce que la satisfaction d'être seul possesseur d'un ouvrage admiré de tout le monde, fait monter les excellens tableaux à un prix excessif; secondement, parce qu'un Prince est plus flatté de son portrait fait par une habile main, que de tout l'encens des Poëtes. Charles-Quint, qui disoit que le Titien lui avoit donné trois fois l'immortalité, parce qu'il l'avoit peint trois fois, n'eût pas dit la même chose de trois Odes faites à sa louange. Les Princes sont bien convaincus que la postérité ne croira pas aveuglément tout ce que les Poëtes auront dit d'eux; mais ils esperent que leurs portraits, en conservant la mémoire de leurs traits bien imités, leur donneront une espéce d'immortalité, & ils ne sont pas moins prodigues pour les Sculpteurs que pour les Peintres. Le Cavalier Bernin, que Louis XIV. avoit fait venir d'Italie pour le dessein du Louvre, passa six mois à Paris, & y fit en marbre le buste de ce Prince, qui lui donna son portrait enrichi de diamans, une gratification de cinquante mille écus, une pension de six mille livres pour lui, une autre de quinze cens livres pour son fils,

&

& qui lui fit encore payer le tems de son séjour & de son voyage à raison de cent livres par jour (*).

Que les plus grands Poëtes ne s'attendent jamais à de pareilles récompenses. Il est vrai qu'ils sont souvent honorés des bienfaits des Princes; mais il semble aussi que tous les Princes ayent pensé à leur égard, comme Charles IX. qui quoique libéral pour les gens de Lettres, disoit qu'il falloit traiter les Poëtes comme les chevaux dont on veut tirer un bon service, les bien nourrir, & ne les point engraisser. Ils sçavent que ces grandes âmes ne sont sensibles qu'à la gloire; & quelle gloire plus grande pour elles que celle de recevoir de leur Maître des marques de son estime? J'ai parlé des transports de Boileau quand il reçut une pension; son zéle à louer Louis XIV. brille dans tous ses ouvrages. Le grand Corneille a fait éclater la même ardeur par plusieurs Piéces de Vers. Le successeur de Corneille, plus heureux que lui à la Cour, estimé & recherché des Grands, favorisé du généreux Colbert, attaché par une charge & par des faveurs particulieres à la suite du Roi, qu'il avoit l'honneur d'accompagner à l'armée en qualité de son Historiographe, a laissé à sa famille une fortune, dont il fut toujours attentif œconome, & qui m'engage à soutenir ce que j'ai déja avancé, que les Princes jettent toujours des regards favorables sur les hommes qui ont quelque talent: mais que les amis des Muses, quand ils ont l'honneur d'approcher des Dieux de la Terre, n'ambitionnent comme Horace auprès des Augustes & des Mécénas, que la gloire d'en être estimés; parce que toujours contens de ce qu'ils ont, ils connoissent le prix de

(*) C'est ce que rapporte M. Titon du Tillet dans son Livre intitulé, *Essai sur les honneurs*, &c.

de cet état que le même Horace appelle, *auream mediocritatem.* Hors de cet état un homme est incapable d'enfanter des productions immortelles, & le fardeau de l'opulence pese encore plus sur l'âme que le fardeau de la pauvreté.

## ARTICLE II.

### *De la fortune des Ouvrages Poëtiques.*

CEux qui renoncent aux richesses pour l'amour des Muses devroient recevoir d'elles, pour premiere récompense, cette tranquillité d'esprit, compagne ordinaire de l'état médiocre, & cette satisfaction qu'on goûte dans les occupations qu'on aime. Quelle est cependant la vie d'un excellent Poëte? *Sapere*, & *ringi*, dit Horace en ces deux mots que Rousseau confirme par ce Vers, *Ecrire en sage, & vivre en bébété.* Rousseau ne songe point à mériter les lauriers d'Euripide, parce qu'il seroit obligé d'aller comme lui s'enfermer dans une caverne obscure. Il faudroit, dit-il,

Sublime Misantrope,
Fuir les humains pour suivre Calliope,
A tous plaisirs constamment renoncer,
Le jour écrire, & la nuit effacer;
Secher six mois sur les strophes d'une Ode...
Passer ma vie en d'éternels accès,
Toujours troublé de fureurs convulsives,
De mon plancher ébranler les solives.

Boileau ne nous fait pas une peinture plus riante de sa vie.

Tous les jours, malgré moi, cloué sur un ouvrage,

Retouchant un endroit, effaçant une page....
Si j'écris quatre mots j'en effacerai trois....
Sans ce métier fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loisir couleroient sans envie, &c.

Quand ses ouvrages ont été bien reçus du public Boileau est-il content? il s'écrie:

Dix ans sont écoulés depuis le jour fatal
Qu'un Libraire imprimant les essais de ma plume,
Donna pour mon malheur un trop heureux volume, &c.

Puisque les amis des Muses renoncent pour elles aux richesses, aux plaisirs, à la tranquillité de la vie, à la société même, quel bonheur en peuvent-ils attendre, si ce n'est le chimérique bonheur d'être admirés, & de remporter cette préférence que donnent les talens de l'esprit? Comme ils s'enivrent de fumée, il semble aussi qu'on ait voulu ne les repaître que de fumée. On leur a prodigué des honneurs frivoles, des couronnes de laurier, de lierre, & d'olivier: la Gréce leur en distribuoit dans les Jeux Olympiques, & dans les Spectacles d'Athénes. Les couronnes & les statues ne leur manquoient pas à Rome. *Rendez-vous dignes*, leur disoit Juvenal, *vous qui faites de si grands ouvrages dans de si petites chambres, d'un lierre ou d'une maigre image; voilà tout ce que vous avez à esperer.*

*Qui facis in parvâ sublimia carmina cellâ*
*Ut dignus venias hederis & imagine macra:*
*Spes nulla ulterior.*

Caligula leur destinoit des couronnes dans les Jeux d'esprit qu'il avoit établis à Lyon, de même que Néron dans ceux qu'il avoit établis à Rome,
&

& dans lesquels il se crut honoré d'une de ces couronnes, qu'il eût été dangereux pour les Juges de ne lui pas décerner. Dans les Jeux Capitolins institués par Domitien, & qui durerent très-longtems, une couronne ornée de feuilles d'or étoit le premier prix de Poësie, & une couronne d'olivier le second prix.

Lorsque les Lettres reparurent en Italie après leur longue éclipse, Pétrarque qui réconcilia la Poësie avec les Graces, la réconcilia aussi avec les Honneurs. Jamais Poëte n'eut dans sa vie un si beau jour que celui où ce fameux Amant de Laure fut conduit dans Rome au son des trompettes jusqu'au Capitole. Il y reçut la couronne Poëtique qu'il alla suspendre à l'Eglise de Saint Pierre. La même cérémonie fut préparée pour le Tasse; mais le Tasse toujours malheureux, mourut la veille du jour destiné à son triomphe. Les Poëtes qu'on couronnoit ainsi publiquement, furent appellés *Poëtes laureats*; mais loin que cet honneur les ait immortalisés, l'Allemagne qui a tant prodigué de ces couronnes, ne peut dans la liste si nombreuse de ses Poëtes laureats en trouver un digne d'être nommé.

Voilà donc les amis des Muses troublés encore dans le seul bonheur qu'ils attendent. Les honneurs qui leur sont destinés sont souvent accordés à ceux qui ne les méritent pas. Il est vrai que Pétrarque a eu un beau jour dans sa vie; mais toute la vie de Ronsard fut un triomphe, qui prouve la vanité de la gloire Poëtique. Ce ne fut pas par une couronne de laurier que Ronsard fut récompensé. Aimé de son Roi, chéri de la Cour, admiré de tous les Sçavans, & accablé des éloges les plus pompeux, son Oraison funébre fut prononcée par le fameux du Perron à ce Service magnifique, où l'affluence du peuple empêcha des Cardinaux & des Princes de trouver pla-

ce. Le tems diſſipa les honneurs de Ronſard plutôt que ſa cendre; mais les honneurs qui ont ſuivi Ronſard juſqu'au tombeau, ont rarement accompagné les bons Poëtes pendant leur vie. L'ignorance, la faveur, & d'aveugles caprices ont de tout tems adjugé les couronnes. Corinne enlevoit celles qui étoient duës à Pindare. *N'as-tu pas honte des victoires que tu remportes ſur moi*, diſoit Ménandre à un médiocre Poëte qui avoit été ſouvent ſon vainqueur? Euripide humilié plus d'une fois par d'indignes rivaux, & rebuté des chagrins qu'il eſſuyoit à Athénes, imita l'exemple d'Eſchyle, & ſe retira comme lui chez les étrangers où il finit ſes jours. Ceux qui font des Ouvrages admirables ne doivent pas s'attendre à les voir admirer; parce que le peuple, comme dit Horace, n'admire que ce qui eſt éloigné de ſon ſiécle & de ſes yeux.

*Niſi quæ terris ſemota, ſuiſque*
*Temporibus defuncta videt, faſtidit, & odit.*

Et comme dit Martial, *vivis fama negatur*. On leur accordera ce qu'ils ont ſouhaité, ſitôt qu'ils ne feront plus. A la nouvelle de la mort d'Euripide, Athénes prit le deuil, & en envoya par une ambaſſade redemander les os qui ne lui furent pas rendus. La Gréce éleva des ſtatues à Homere mort, & pluſieurs villes ſe diſputerent l'honneur d'avoir donné la naiſſance à celui qu'elles n'avoient pas daigné nourrir. Les Critiques en fureur déchiroient les Piéces de Moliere vivant:

Mais ſitôt que d'un trait de ſes fatales mains,
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée.

Cette tardive ſatisfaction d'un public long-tems in-

injuste, ne fut pas même accordée à Ciceron, aussi-tôt après sa mort. Je cite ici Ciceron comme un des plus grands amateurs de la gloire humaine, & comme un exemple de la vanité de cette gloire. Quand il eut été la victime de la proscription, ceux qui de son vivant avoient décrié son éloquence, la décrierent encore ou par haine ou par envie, ou pour faire leur cour à Auguste. Sous Tibere, & sur-tout sous Néron, le parti de Sénéque si à la mode, accabloit de tous côtés celui qui ne pouvoit plus se défendre. C'est ce que nous apprenons de Quintilien. *Qui oderant, qui invidebant, qui æmulabantur, adulatores etiam præsentis potentiæ, non responsurum invaserunt.* Ce ne fut que chez la postérité reculée que le tems fit rendre justice à Ciceron.

Le tems qui détruit les caprices de l'opinion, & confirme les jugemens de la Nature, est le seul dispensateur des véritables couronnes. Quiconque travaille pour les mériter, travaille pour une récompense qui ne lui sera assurée que par ceux qu'il ne verra jamais. Qu'il n'attende chez ses contemporains que l'envie & les caballes: les caballes Poëtiques ont été de tous les tems. *Sçavez-vous*, disoit Horace, *pourquoi le Lecteur injuste déchire en public mes ouvrages qu'il lit en secret avec plaisir? je ne vais point acheter les suffrages d'un peuple inconstant, je ne fais point de brigues, &c.*

*Scire velis, mea cur ingratus opuscula lector*
*Laudet, ametque domi, premat extra limen iniquus?*
*Non ego ventosæ plebis, &c.* Ep. XIX. l. I.

Ces Caballes qui s'élévent toujours contre ceux qui n'ont d'appui contre elles que le mérite, rendent quelquefois douteuse la fortune de leurs ouvrages, & tiennent le public en balance. On sçait que la Tragédie de Phédre ne fut victorieuse

qu'avec peine d'une méprisable rivale; mais sans parler ici de ces jugemens bisarres, qu'on porte sur les ouvrages de Théatre dans le tems des premieres représentations, parce qu'ils ne sont encore jugés que dans un tribunal tumultueux, je citerai un exemple plus convainquant.

Tous les connoisseurs paroissent d'accord aujourd'hui sur le mérite de la Tragédie d'Athalie. Le tems a enfin jugé cette piéce; mais il ne l'a jugée qu'après un examen si long, que l'Auteur qui n'a pu voir la fin de cet examen, n'espera jamais que le jugement lui fût favorable. Athalie fut reçue du public très-froidement. Les Critiques qui, sans avoir égard aux applaudissemens que la Tragédie d'Esther avoit reçus dans les représentations faites à S. Cyr devant la Cour, rabaissoient tous les jours cette Piéce, ne se réconcilierent avec elle lorsqu'Athalie parut, que pour dire qu'Esther valoit encore mieux. Athalie n'ayant point été représentée publiquement, ne pouvoit être connue que par la lecture: les gens du monde en furent peu curieux; *c'étoit encore*, disoient-ils, *un sujet de dévotion destiné à amuser les enfans: un Prêtre & un enfant en étoient les principaux objets.* Il n'en fallut pas davantage pour se persuader que cette Piéce n'étoit bonne que pour les Couvents. Quelques amis même de l'Auteur donnoient aussi la préférence à la sœur aînée, ils appelloient ainsi Esther. Boileau tint bon contre eux: il osa soutenir qu'Athalie étoit le chef-d'œuvre & du Poëte, & de la Tragédie, & que le public tôt ou tard y reviendroit. Il fut seul de son avis, & malgré sa prédiction, l'Auteur mourut persuadé qu'il avoit manqué son sujet, parce que la froideur du Public pour cette Tragédie lui fit croire qu'il n'avoit pas sçu la rendre intéressante.

Comment ce public, juge desintéressé, peut-il rester

rester long-tems sans reconnoître le mérite d'un ouvrage d'esprit? Le Beau plaît toujours; & puisque le Beau consiste dans le Vrai, (comme je l'ai prouvé ailleurs) ce qui est vrai ne doit-il pas être aisément distingué de ce qui ne l'est pas? Cette distinction se fait tout d'un coup dans les ouvrages dont les yeux sont les juges. Le détail des perfections ou des défauts d'un tableau n'est remarqué d'abord que par les connoisseurs; mais ceux mêmes qui ne sont pas connoisseurs, ne prennent jamais un excellent tableau pour un mauvais tableau. La beauté générale n'est jamais méprisée dans la peinture: il n'en est pas de même de celle qui se trouve dans les ouvrages dont l'esprit est juge. L'esprit ne peut juger qu'après un examen attentif, & son attention est troublée par bien des causes.

Le grand nombre ne fait point d'examen; c'est pourquoi le Poëte dont l'ouvrage est reçu froidement du public, lorsqu'il est certain du suffrage de quelques vrais connoisseurs, peut se rassurer, en disant: *Me raris juvat auribus placere.* Il doit être, suivant le conseil d'Horace, *contentus paucis lectoribus*: mais il n'auroit pas lieu d'être toujours content s'il n'avoit jamais qu'un petit nombre de lecteurs. C'est pour le grand nombre qu'il a écrit, & si son ouvrage est bon, il sera enfin estimé par le grand nombre. Avec le tems les connoisseurs & le peuple sont toujours d'accord. (*) *Le grand Orateur*, dit Ciceron, *doit paroître grand Orateur au Peuple; les connoisseurs & le Peuple ne sont point partagés sur son mérite.* On en peut dire autant du Poëte: il doit plaire au public, mais il faut du tems pour que son mérite en

(*) *Est summi Oratoris, summum oratorem populo videri... nunquam de bono & malo Oratore, doctis hominibus cum populo dissensio fuit.* Orat.

en soit connu; & il n'est pas étonnant que le public & les connoisseurs ne soient pas tout d'un coup d'accord, puisque les connoisseurs-mêmes ne donnent pas tout d'un coup leur approbation.

Je n'appelle point ici connoisseurs les gens de l'Art. Je ne dirai pas comme S. Jérôme, que pour bien juger d'un Poëte, il soit nécessaire de sçavoir faire des Vers: *Poëtam non potest nosse, nisi qui versus potest struere.* Les personnes qui jugent bien, sont celles qui ont reçu de la Nature ce goût délicat & sûr, qui distingue toujours le vrai d'avec le faux; mais ces personnes mêmes qui ont des yeux sçavans & des oreilles rares, n'osent quelquefois décider du mérite d'un ouvrage dans le moment de sa naissance, sur-tout lorsqu'il est vivement critiqué. Ce n'est pas le mal qu'elles en entendent dire qui les prévient. *Les ouvrages certainement mauvais*, disoit Boileau, *sont ceux dont on ne parle point.* Lorsqu'un ouvrage est décrié par les uns & vanté par les autres, ceux qui sont dépouillés de ces préventions qu'inspire le nom de l'Auteur ou de certains sentimens à la mode, l'examinent, & pendant ce bruit confus de critiques & d'éloges, craignant de se tromper, retardent leur décision. Les vrais connoisseurs ne consultent point dans leur examen, certains goûts à la mode, parce que tout ce qui n'est que mode, est passager.

Ils ne consultent que le vrai, & plus ils sont éclairés, plus ils sont en garde contre la premiere impression que la lecture de cet ouvrage fait sur eux. Ils sçavent que les piéces les plus parfaites ne sont pas celles qui frappent le plus d'abord, & qu'on peut appliquer aux chefs-d'œuvres de l'esprit, ce qu'un voyageur a dit du chef-d'œuvre de l'architecture. Il faut, suivant Misson, *retourner plus d'une fois à S. Pierre de Rome, parce qu'on n'y trouve rien d'abord qui paroisse fort étonnant.*

*nant. La symetrie & les proportions bien observées de l'architecture, ont si bien mis chaque chose en son lieu, que cet arrangement laisse l'esprit dans sa tranquillité : mais plus on considere ce vaste bâtiment, plus on se trouve engagé dans la nécessité de l'admirer.* Un excellent Poëme est conduit si naturellement, la proportion de toutes les parties est si exacte, & chaque chose y est si bien mise à sa place, le Vrai enfin y est par-tout si vrai, qu'il ne frappe pas d'abord. La premiere lecture de Virgile laisse l'âme dans une tranquillité, où ne la laisse pas la premiere lecture de Lucain. Sa Pharsale traduite par Brébeuf, eut d'abord parmi nous un succès éclatant, comme on en peut juger par les éditions qu'on en fit en peu de tems, & par ces Vers de Boileau :

En tous lieux cependant la Pharsale approuvée,
Sans crainte de mes vers va la tête levée.

De pareilles beautés qu'on admire dans le premier moment fatiguent à la fin, au lieu que les beautés simples & naturelles, sans paroître d'abord admirables, & sans éblouir, rappellent continuellement, & en rappellant toujours, mettent enfin dans la nécessité d'admirer.

Ciceron, dans ses Offices, dit que la beauté du corps charme par l'agréable accord qui se trouve entre toutes les parties. *Pulchritudo corporis delectat hoc ipso, quod inter se omnes partes cum quodam lepore consentiunt.* C'est ce qu'on doit dire aussi de la beauté des ouvrages d'esprit; mais comme cet agréable accord ne se trouve point dans les ouvrages médiocres, on y est quelquefois frappé par des endroits qui paroissent brillans, & qui ne brillent que parce que la médiocrité du reste les fait saillir. Dans les Ouvrages parfaits rien n'éblouit ; parce que rien n'est saillant, tout

est à sa place, & les lecteurs peu éclairés croyent n'y rien trouver d'admirable, au lieu qu'ils se sentent quelquefois saisis de transports d'admiration en lisant des ouvrages très-médiocres.

Voilà, selon moi, la cause des révolutions étonnantes des ouvrages d'esprit. L'un malgré une brillante naissance, & l'appui d'une caballe puissante, tombe peu à peu dans l'oubli. L'autre qui est né sans protection, s'éleve au milieu des contradictions, & arrive peu à peu à une constante fortune. S'il n'y arrive pas du vivant de l'auteur, l'auteur n'a pas vécu assez long-tems pour en être témoin : soyons toujours certains que la postérité rend à chacun ce qu'il mérite, comme dit Tacite : *suum cuique decus posteritas rependit.*

Les ouvrages de Peinture ne sont point exposés à de pareilles révolutions. Le Dominiquin est, je crois, le seul des Peintres fameux, qui n'ait jamais vu le public lui rendre justice. A peine pouvoit-il trouver un prix raisonnable des tableaux qui ont été cherement vendus après sa mort. Ses malheurs lui faisoient dire, *C'est pour ma satisfaction que je travaille, & pour la perfection de mon Art.* Je ne connois que cet exemple d'un habile Peintre toujours persécuté par l'envie. Un Peintre n'a point à percer comme un Poëte un nombre infini de rivaux. Il laisse bientôt les siens derriere lui. Un barbouilleur ne formera pas en sa faveur un parti contre un Raphaël ou un Rubens ; peu de gens se mêlent de la Peinture, & peu de gens osent hazarder leur jugement sur toutes les parties d'un tableau ; mais tout le monde juge des Vers, & même en veut faire, *scribimus indocti doctique Poëmata passim.* En fait de Vers, comme dit Rousseau,

Tous s'estiment Docteurs,
Bourgeois, Pédans, Ecoliers, Colporteurs,

Petits

Petits Abbés, qu'une verve insipide
Fait barbotter dans l'onde Aganippide:

enfin tous ceux que le même Poëte appelle dans un autre endroit *Barbets d'Hippocrêne.*

Quelques Peintres, enivrés de la passion de leur Art, osent l'élever au-dessus de la Poësie. Il procure, disent-ils, un plaisir plus prompt, il frappe le plus vif des sens, & pour en être ému, il suffit d'avoir des yeux. On peut leur répondre qu'un Art qui agit non seulement sur les sens, mais qui, comme la Poësie, agit sur toute l'âme, & l'enleve, est aussi divin que l'âme même; que si la Peinture est la volupté des yeux, la Poësie est celle de l'esprit, volupté capable de consoler celui qui a perdu les yeux du corps: mais il est inutile de discuter ici cette question.

Eh! pourquoi les Peintres veulent-ils chercher de faux avantages pour triompher des Poëtes? N'en ont-ils pas déjà assez sur eux? Mieux récompensés par la fortune (si cet avantage doit être compté) ils sont aussi mieux récompensés par la gloire. Ils en jouissent pendant leur vie, & cette gloire a bien plus d'étendue que la gloire Poëtique, puisqu'ils parlent un langage entendu dans tous les lieux & dans tous les tems; au lieu qu'un Poëte ne travaille que pour plaire à un seul peuple, par l'harmonie d'un langage sujet aux vicissitudes, & au milieu d'une foule de rivaux qui se croient inspirés tous par Apollon.

Ce n'est pas seulement par les Peintres que les Poëtes sont humiliés. Ils le sont encore par les Orateurs, qui prétendent que l'Art de l'Eloquence est plus utile & plus admirable. Cette question est traitée avec beaucoup d'agrémens dans le Dialogue *sur les Orateurs*, qu'on a coutume de joindre aux ouvrages de Tacite, & d'attribuer sans aucune preuve à Quintilien. La dispute sur ce sujet

jet s'éleve entre un Orateur & un Poëte.

S'il faut juger d'un Art par l'utilité, dit l'Orateur dont je ne fais qu'extraire les raisons sans en traduire les paroles, „ qu'y-a-t-il de plus noble „ que l'Eloquence, qui rend un homme le soutien „ de ses amis, la terreur de ses ennemis, le se- „ cours de tous les opprimés? Est-il une plus „ grande satisfaction que celle de voir sa maison „ pleine de personnes les plus distinguées, deve- „ nir l'oracle d'une ville? Que cet Orateur sorte „ de sa maison, & aille au barreau; le premier „ mot qu'il y prononce impose silence à une au- „ guste assemblée, & attache sur lui tous les „ yeux: il éclaire, il instruit, il dispose des cœurs „ à son gré; & lorsqu'il retourne chez lui, il y „ retourne comme en triomphe, au milieu d'une „ foule d'admirateurs. On ne peut parler de l'u- „ tilité de la Poësie, on ne peut que vanter le „ plaisir qu'elle procure: mais quel est ce plaisir? „ un plaisir court & infructueux, *voluptatem bre-* „ *vem, laudem inanem, & infructuosam.* Qui a „ besoin d'un Poëte? Voit-on quelqu'un courir „ au devant de lui, & lui demander un moment „ d'audience? C'est lui au contraire qui va de- „ mander audience au public; après tant de jours „ & de nuits consumées sur un ouvrage, il retient „ un jour pour le réciter, il va mendier des au- „ diteurs, & paye le prix des chaises. Que pro- „ duit son récit? de vains applaudissemens, un „ moment rapide de joie, *clamorem vagum, voces* „ *inanes, & gaudium volucre.* Voilà donc toute „ la récompense de cet homme qui pour y par- „ venir, a renoncé à tout plaisir, à toute société, „ & s'est retiré dans les bois; quelqu'habile qu'il „ soit, il sera toujours peu connu, parce que peu „ de personnes connoissent les bons Poëtes, & „ l'on ne connoît jamais les médiocres, *mediocres* „ *Poëtas nemo novit, bonos pauci.*"

Le

Le Poëte attaqué si vivement ne défend sa cause qu'en Poëte : „ Il avoue qu'il se retire dans les „ bois, & à la campagne ; mais c'est comme „ Virgile par amour pour les Muses : *me verò* „ *primum dulces ante omnia Musæ, &c. . . . flumina amem, sylvasque, &c.* Il aime mieux, dit„ il, être dans cette solitude que de vivre dans „ le tumulte du barreau, au milieu des cris & „ des larmes. La paix est le partage des Poëtes. „ Le Siécle d'or étoit rempli de Poëtes, & ne con„ nut point les Orateurs ; il n'en avoit pas besoin. „ On n'y connoissoit ni l'injustice ni le crime. „ Cette éloquence meurtriere & mercenaire est „ le fruit des tems malheureux. *Lucrosæ hujus* „ *& sanguinantis eloquentiæ usus, recens & malis* „ *moribus natus.*"

J'avoue que dans cette dispute ingénieuse l'Orateur défend mieux sa cause que le Poëte ; & sans vouloir être leur juge, je me contente de conclure qu'un médiocre Orateur est toujours plus utile qu'un Poëte médiocre : il ne faut pas s'en étonner, puisque même un mauvais Peintre est plus utile qu'un médiocre Poëte : *comme les Marchands*, disoit Boileau, *ont besoin de mettre des enseignes à leurs boutiques, un mauvais Peintre est bon à quelque chose, mais un Poëte médiocre n'est bon à rien.*

Les Poëtes humiliés par les Peintres & par les Orateurs, le sont encore par les Sçavans. A l'inventaire de M. l'Abbé de Longuerue, si célébre par son étonnante érudition, on remarqua qu'il ne se trouva dans sa Bibliothéque aucun volume de Poësie. Ce n'étoit point qu'il n'eût lu les Poëtes : que n'avoit-il point lu ? mais il ne les estimoit pas assez apparemment pour leur donner place dans sa Bibliothéque. Mon amour pour les Vers eut beaucoup à souffrir dans une visite que je lui rendis étant encore jeune. La conversation

encore; & l'on doit croire que ses ouvrages ne mourront point: mais comment a vécu l'Auteur? Tout le monde sçait quelle eût été sa misere, s'il n'eût trouvé un asyle dans la maison d'une Dame, qui avoit pour lui plus d'amitié que d'admiration. Quelle étoit sa gloire alors? Il passoit seulement pour un faiseur de Fables, & ces Fables dont il a pu dire ce que Phédre a dit des siennes,

*Rara mens intelligit*
*Quod interiore condidit cura angulo,*

n'étoient pas encore connues; on n'avoit point eu le tems d'y découvrir tant de graces cachées qui font tous les jours croître sa gloire, parce qu'on en découvre tous les jours de nouvelles. Jamais Auteur ne fut moins propre à inspirer du respect par sa présence. Il étoit l'objet des railleries de ses meilleurs amis, qui à cause de sa simplicité l'appelloient *le bon-homme*. Le souper chez Moliere dont il est parlé dans l'Histoire de l'Académie Françoise, par M. l'Abbé d'Olivet, m'a été raconté par des personnes qui devoient en être bien instruites; mais elles m'ont rapporté différemment le mot de Moliere. Les illustres convives que nomme M. l'Abbé d'Olivet attaquerent si vivement leur ami la Fontaine, qui se défendoit mal, que Moliere ayant pitié de lui, dit tout bas à son voisin, *Ne nous moquons pas du bon homme, il vivra peut-être plus que nous tous.*

De cet exemple, & de tant d'autres, on peut conclure que tous ceux que la passion de la fortune & de la gloire dominera, quelque talent qu'ils ayent pour la Poësie, seront toujours à plaindre. Ceux-là seulement seront heureux, qui ne chercheront dans leurs travaux que la satisfaction d'être utiles aux hommes. Voilà ceux que Virgile place dans l'Elisée, au milieu des héros qui

qui ont versé leur sang pour la patrie, & de ceux qui par l'invention des Arts, & d'autres éclatans bienfaits, se sont rendus recommandables.

Heureux ces Poëtes religieux qui n'ont chanté que des sujets dignes d'Apollon, comme le dit Virgile, *quique pii vates & Phœbo digna locuti*: mais éternellement malheureux, quelque fortune qu'ils ayent pu faire, & quelque gloire qu'ils ayent pu acquerir, s'ils n'ont pas réparé leur crime par de sinceres larmes, ceux qui ont voulu plaire aux hommes, en leur inspirant des passions dangereuses. Je ne puis mieux faire connoître leur malheur qu'en citant ces paroles d'un des plus fameux Orateurs de la chaire, qui avec sa vivacité ordinaire fait sentir combien funeste est le talent (*) *de présenter le poison sous un appas doux & agréable, & de le rendre immortel dans ses ouvrages, où jusqu'à la fin des siécles un Auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inspirera à ses freres des passions déplorables, verra croître son supplice & ses tourmens, à mesure que le feu impur qu'il a allumé se répandra sur la Terre, aura l'affreuse consolation de se déclarer contre Dieu, même après sa mort, de lui enlever encore des âmes qu'il avoit rachetées, d'outrager encore sa sainteté & sa puissance, de perpétuer sa révolte & ses désordres jusqu'au-delà du tombeau, & de faire jusqu'à la consommation des siécles des crimes de tous les hommes, ses crimes propres.*

(*) Massillon, Sermon de l'Ephiphanie.



# CHAPITRE XIII.

*Des louanges que donnent les Poëtes.*

J'Ai fait remarquer dans le précédent Chapitre que les Poëtes qui avoient essuyé des disgraces de la fortune, les avoient presque toujours attirées sur eux par leur faute. Lorsque la Poësie toujours admirable & respectable par elle-même, ne paroît pas admirée & respectée comme elle le devroit être, lorsqu'on la voit dans une espéce de disgrace, on peut bien dire aussi que les Poëtes l'ont attirée sur elle. Les uns par des Vers licentieux l'ont rendue méprisable; les autres par des Vers satiriques l'ont rendue odieuse; & presque tous l'ont avilie par une profusion d'encens qui fatigue jusqu'à ceux qu'ils encensent.

Les Vers licentieux ont ordinairement un prompt succès qu'ils doivent à la corruption du cœur humain; mais les lecteurs mêmes qui font leurs délices de ces Vers, en respectent peu les Auteurs. Le monde, quoiqu'amateur du vice, en méprise les Prédicateurs, & n'estime jamais ces Ecrivains,

Qui de l'honneur en Vers infâmes déserteurs
Trahissant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

*Boileau.*

Ovide qui dans la seconde Elégie de ses Tristes, se met avec raison au nombre de ces criminels, & en témoigne du repentir, représente à

Au-

Auguſte dont il implore la clémence, que du moins il n'a jamais bleſſé perſonne d'un trait envenimé, *non ego mordaci deſtrinxi carmine quemquam.* Il a toujours déteſté ce ſel que le fiel accompagne, *candidus à ſalibus ſuffuſis felle refugi*; ſa Muſe n'a été funeſte qu'à lui ſeul, *Quem mea Calliope læſerit unus ego.* Heureux du moins de pouvoir dans ſon malheur trouver cette conſolation.

C'eſt encore à la corruption du cœur humain, que les Vers ſatiriques doivent leur prompt ſuccès. Nous écoutons avec plaiſir le mal qu'on nous dit des autres, mais nous n'aimons jamais ceux qui nous le diſent. Quand le Poëte capable d'attaquer quelqu'un dans les mœurs ne feroit pas puni par la maniere dont il ſe voit craint & mépriſé, il eſt toujours puni par ſa conſcience. Et quels remords ne doit-on pas éprouver, puiſque celui même qui ſe croit innocent, parce qu'il n'attaque que les productions d'eſprit des Auteurs, ne doit pas être ſans inquiétude? Je ne puis lire ſans peine ce qui eſt rapporté dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe à l'article de l'Abbé Caſſagne. Il étoit nommé pour prêcher devant le Roi, lorſqu'il trouva ſon nom dans une Satire de Boileau; il en fut ſi mortifié qu'il n'oſa paroître à la Cour. Quelque tems après il tomba dans la mélancolie, ſon eſprit s'affoiblit, & il mourut.

Ceux qui prennent la dangereuſe liberté de critiquer les Auteurs vivans, prétendent qu'ils ſont des cenſeurs non-ſeulement utiles, mais néceſſaires, parce qu'ils ſéparent le bon or du faux. Pourquoi ſe preſſent-ils? Le tems ſera toujours cette ſéparation. Le bon or ne ſera jamais négligé, & l'or faux n'éblouira qu'un moment. Le public eſt quelquefois enchanté d'une Tragédie ou d'une Comédie aux premieres repréſentations. On entend alors les admirateurs s'écrier en ſortant du ſpectacle, que Corneille ou Moliere n'ont pas été ſi loin.

si loin. Ces transports à la vérité font souffrir un homme de goût: mais qu'il prenne patience, quelques mois après il n'entendra plus parler de ces Piéces victorieuses de Corneille & de Moliere.

Il est aisé de concevoir qu'il est dangereux de critiquer les vivans, puisqu'il est dangereux de les louer, lors même qu'on croit en avoir de justes sujets. Rousseau que son caractere ne portoit point à prodiguer les éloges, se repent d'en avoir trop donné, & par une raison qu'on ne peut desapprouver.

Tant que son âme à son corps est soumise,
Un demi-Dieu peut faire une sottise,
Et tout d'un tems ses éloges vantés
Se convertir en contre-vérités.
Puis vous voilà, Messieurs les faiseurs d'Odes,
Jolis mignons ainsi que vos pagodes.
Quand est de moi je n'ai pris tel essor,
J'ai peu loué, j'aurois mieux fait encor
De louer moins, &c.

Lorsqu'on n'a à se reprocher que les éloges qu'on a donnés par une admiration précipitée, on n'a à se repentir que d'une legere faute; mais on doit toujours rougir de ces éloges que dictent si souvent l'esprit d'intérêt & la basse adulation.

Quand le diable dont parle la Fontaine, vint sous la figure humaine s'établir à Florence, & y vivre en grand Seigneur,

L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange, Apollon l'encensa;
Car il est maître en l'art de flatterie;
Diable n'eut onc tant d'honneur en sa vie.

La Fontaine dans sa simplicité ordinaire, nous fait assez entendre que les Poëtes louent ceux qui les

les payent. Le Pere de la Poësie ne leur a point donné cet exemple; on ne voit point qu'Homere, quoique dans sa malheureuse fortune il eût besoin de tout le monde, ait songé à louer les Princes de son tems. Pindare est le premier qui ait donné cet exemple aux Poëtes, & j'ai déja remarqué qu'il étoit le premier qui leur eût donné l'exemple de demander le payement de ses Vers. L'encens de Pindare étoit au plus offrant, & n'a pas rendu immortels ceux qui l'achetoient.

On n'a point eu assez de respect pour la memoire de Corneille, lorsqu'on a rappellé dans les dernieres Editions de ses Oeuvres, l'Epître dédicatoire de la Tragédie de Cinna: elle est adressée à un homme connu alors par ses richesses, & en qui Corneille trouve une grande ressemblance avec Auguste. *Auguste eût été moins clément envers Cinna, s'il eût été moins libéral; & il eût été moins libéral, s'il eût été moins clément.* Ce n'est point l'adulation qui fait parler Corneille: *J'ai vécu*, dit-il, *si éloigné de la flatterie, que je pense être en possession de me faire croire quand je dis du bien de quelqu'un, & lorsque je donne des louanges, ce qui m'arrive rarement.* Quoique si éloigné de la flatterie, il ne peut se dispenser, en finissant son Epître, de revenir à la comparaison d'Auguste, qui lui paroît si juste, *je dirai seulement un mot de ce que vous avez particuliérement de commun avec Auguste; c'est cette générosité, &c.*. En lisant cette Epître dédicatoire on est tenté de dire ces deux Vers du même Corneille:

J'en ai rougi moi-même, & me suis plaint à moi,
De voir là Ptolomée, & n'y voir point de Roi.

Je ne parlerai pas davantage des éloges mercenaires, je vais parler de ceux que les Poëtes s'imaginent donner par devoir. Accoutumés à remplir leur style amoureux des plus grandes hyper-

boles, ils répandent avec la même profusion les hyperboles dans les Vers qu'ils adressent aux Princes, & à tous ceux qui sont dans les grandes places. Rien n'est si ennuyeux suivant Rousseau,

Qu'un fade Auteur qui dans ses Vers en prose,
A tous venans distille son eau-rose,
Toujours de sucre & d'anis saupoudré.

Quand la louange est fade, elle n'est point dangereuse; mais lorsque donnée avec art elle charme celui qui la reçoit, le pénétre, le persuade, & va insensiblement *chatouiller de son cœur l'orgueilleuse foiblesse*, c'est alors qu'elle peut avoir des suites funestes. La louange qui est l'éguillon de la vertu, devient le poison de l'âme, lorsqu'au-lieu de s'adresser à la vertu, elle flatte les passions dangereuses. Les Poëtes qui se bornent à louer les Princes sur les vertus qui font le bonheur des Peuples, & la tranquillité des Etats, n'ont point de remords à craindre: il n'en est pas de même quand ils nourrissent en eux l'amour des conquêtes; ils doivent alors louer sobrement, & n'avoir jamais en vue que le bien public & la vérité.

Le premier hommage qu'on doit aux Rois est la vérité, & l'on est aussi coupable, suivant une belle réflexion du Pere Massillon dans son petit Carême, lorsqu'on attente à la bonne-foi des Rois, que lorsqu'on attente à leur personne sacrée; *lorsqu'on manque de vérité à leur égard, que quand on manque de fidélité, & l'on auroit dû établir les mêmes peines pour l'adulation que pour la révolte.* Si ces peines eussent été établies, de grands Poëtes eussent servi d'exemple, & n'eussent point été plaints, parce que, suivant le beau mot de Tacite, les plus cruels ennemis sont ceux qui louent, *pessimum inimicorum genus laudantes*: ne peut-on pas appeller en ce sens les Poëtes, *pessimum inimicorum genus?*

Ils épuiserent leur art pour empoisonner Auguste. Ce Prince dont l'esprit étoit borné, la vanité démesurée, & dont la clémence tant vantée par Horace & Virgile, étoit appellée quelques années après par Sénéque une cruauté fatiguée, *lassa crudelitas*: cet homme qui se croyant fils d'Apollon, voulut bien permettre qu'on lui bâtît des temples, qu'on lui offrît des sacrifices, qu'on instituât en son honneur des fêtes & des Prêtres, & qui ayant réduit les Romains en esclavage, ne les trouvoit pas encore assez esclaves, étoit cependant, suivant les Poëtes, le Dieu qui ramenoit le Siécle d'or. Pardonnons à Ovide de le comparer à Jupiter, & de jurer par ce Dieu visible & présent, (1) comme par les trois grands Dieux de l'Univers. Ovide, alors parmi les Sarmates, demandoit à Auguste irrité contre lui un exil plus doux. Pardonnons encore à Horace de dire aux Romains qu'ils croient un Jupiter dans le Ciel, parce qu'ils l'entendent tonner; mais qu'Auguste (2) est un Dieu visible sur la Terre. Horace a permis à Jupiter de rester dans la premiere place, (3) parce qu'Auguste se contentoit de la seconde; mais Virgile partagea l'empire dans ce Vers qu'on lui attribue, *Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.* Virgile est excusable, lorsque dans l'enthousiasme Poëtique il dépeint ce temple qu'il doit élever, & dont Auguste sera le Dieu, *In medio mihi Cæsar erit, templumque tenebit:* mais comment l'excuser lorsqu'il offre à ce Prince les places occupées depuis

(1) *Per mare, per terras, per tertia numina juro,*
*Per te præsentem, conspicuumque Deum.* Trist.

(2) *Cælo tonantem credidimus Jovem*
*Regnare: præsens divus habebitur*
*Augustus, &c.*

(3) *Tu secundo*
*Cæsare regnes.*

puis si long-tems par les Dieux? Il ne lui offre pas celle de Pluton. L'empire des morts ne le flatteroit point; mais s'il veut être le Dieu de la mer, Thétis de toutes ses ondes achettera un gendre si honorable pour elle; s'il veut être au nombre des astres, déja le Scorpion se retire, & va se remettre à l'étroit pour laisser à Auguste une grande place dans le Ciel. *Ipse tibi jam brachia contrahit ingens Scorpius, &c.* Un Prince qui recevoit de pareilles louanges, étoit-il donc celui dont Horace disoit: *Cui malè si palpere, recalcitrat.*

Malgré toute l'horreur des crimes commis dans la guerre civile, & malgré tant de sang répandu dans les champs de Pharsale, si c'étoit à ce prix, suivant Lucain, que Rome un jour devoit avoir Néron pour maître, tous ces crimes ont fait le bonheur des Romains.

*Scelera ipsa, nefasque*
*Hâc mercede placent.*

Lucain chargé, comme Virgile, de faire les honneurs des places des Dieux, les offre aussi à Néron. Qu'il choisisse celle qu'il veut.

*Tibi numine ab omni*
*Cedetur.*

Si Néron veut prendre celle du Soleil, la Terre ne s'appercevera pas du changement de lumiere; mais qu'il n'aille pas se placer sur l'un des pôles, l'Univers ne seroit plus dans l'équilibre.

*Ætheris immensi partem si presseris unam,*
*Sentiet axis onus.*

Toute la Terre doit le regarder un jour comme un Dieu, il en est déja un pour le Poëte, *Tu*

*mihi*

*mihi jam numen.* Martial a rendu les mêmes hommages à la divinité de son Domitien.

Un de nos Ministres fameux, étonné des éloges qu'il recevoit dans un discours public, prononcé en sa présence, demanda tout bas à son voisin ce qu'il pensoit de l'orateur. Cet ami lui répondit, *Aut stultus est, aut te stultum putat.* Comme les beaux esprits de Rome ne seront pas accusés d'imbécillité, il falloit qu'ils crussent leurs Empereurs bien imbécilles.

Nos fameux Poëtes n'ont peut-être pas été assez sobres dans les louanges, mais ils ont du moins assez estimé nos Princes pour ne leur en vouloir donner que de délicates. Boileau, qui répéte si souvent que son talent n'est pas celui de louer, a sçu plus finement qu'un autre louer Louis XIV. On a reproché à Quinaut de remplir les prologues de ses Operas des louanges du Roi. Ces louanges sont données cependant par des fictions ingénieuses : c'est le Tems, c'est la Renommée, c'est les Astrée, c'est la Paix que le Poëte introduit. Quelle heureuse allégorie que celle que contient le prologue de l'Opera de Cadmus, qui fut représenté dans le tems de la guerre contre la Hollande! Le serpent Python né du limon de la terre échauffée par les rayons du Soleil, ose sortir de ses marais bourbeux, & animé par l'envie, s'éléve contre le Soleil auteur de sa naissance : pour le détruire le Soleil ne fait que paroître.

L'habitude que les Poëtes ont prise d'encenser toujours, les a portés à s'encenser eux-mêmes. Pindare leur a le premier donné cet exemple, & les mauvais exemples commencent toujours par Pindare. Il se nomme *un Poëte formé par la nature : il est au milieu de ses rivaux, comme un aigle au milieu des corbeaux, ses ennemis veulent en-vain le submerger, il surnagera toujours.* Ennius est certain de ne pas mourir tout entier. Ovide laisse

un ouvrage que ni le ciel en courroux, ni le fer, ni le feu, ni les tems ne pourront détruire. Horace qui prédit l'immortalité de ses ouvrages, se voit changer en cigne, & Ronsard attend la même métamorphose, faux prophéte en ce point, comme bien d'autres.

Toujours sans que jamais je meure
Je volerai cigne par l'Univers,
Pour avoir joint les deux harpeurs divers
Que j'ai rendus Vendômois par mes Vers
Au doux babil de ma Lyre d'yvoire.

A quel excès Malherbe & Racan n'ont-ils pas porté la même confiance! Malherbe annonce au Roi qu'il va l'orner d'une couronne que jamais Roi n'a portée.

Et ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des Rois.

Le bonheur de Louis XIII. d'avoir un Malherbe pour témoin de ses hauts faits, est la preuve de l'amour que le ciel a pour lui.

Mais que de si hauts faits vous m'ayez pour témoin,
Connoissez-le, mon Roi, c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les destinées.
Tous vous sçavent louer, mais non également:
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit, dure éternellement.

Les Poëtes espérent ordinairement vivre jusqu'au dernier jour du monde: le P. Vavasseur, à la fin de son Poëme sur les miracles de Jésus-Christ, porte plus loin ses espérances. Les flammes au dernier jour consumeront les ouvrages

d'Hé-

d'Héſiode, d'Homere, de Virgile, de Tibulle, &c. mais la Muſe du Pere Vavaſſeur ſera ſauvée des ruïnes de l'Univers; Jéſus-Chriſt ſe doit à lui-même ce dernier miracle. Je rapporte ces Vers, parce qu'ils ſont fort beaux.

*Has triſtes inter naturæ operumque ruinas*
*Aſcræi ſenis, & longe florentis Homeri*
*Occiderint monimenta, & quos vitaverat olim,*
*Tunc Maro pertulerit, fatis pejoribus, ignes.*
*Te mellite Catulle, feros te, docte Properti,*
*Egerit in cineres cum culto flamma Tibullo.*
*Naſoni nec profuerit grave condere carmen*
*Heroum, non obfuerit rude linquere carmen.*
*Incomptos, comptos dederit ſors æqua labores*
*Exitio, & formas poſtremùm verterit omnes.*
*Sola tot ex ſcriptis, leto indignante, ſuperſtes*
*Æternum (ſcio, materies ſic te tua poſcit,*
*Atque extrema ſibi hæc Chriſtus miracula debet)*
*Muſa Vavaſſori ſervabere, tempore & igni*
*Major, & ipſa tuum mox ſervatura Poëtam.*

Par l'uſage où l'on eſt de tout permettre aux Poëtes, on ne leur a pas fait un crime de leur vanité, on a voulu même leur en faire une vertu, qu'on a nommée confiance légitime, noble fierté, inſpiration, enthouſiaſme, ivreſſe divine; mais quelque épithéte qu'on donne à cette ivreſſe, eſt-il permis de s'enyvrer de ſoi-même ? Pourquoi la modeſtie qui eſt la vertu des grands hommes, ne ſera-t-elle pas auſſi celle des grands Poëtes ? Homere ne parle jamais de lui. Virgile ſe glorifie ſeulement d'être le premier qui introduiſe les Muſes dans ſa patrie, & il tente un chemin pour s'élever de terre, *tentanda via eſt quâ me quoque poſſim tollere humo.* Loin que Boileau promette l'immortalité à Louis XIV. comme Malherbe la promettoit à Louis XIII, il lui dit modeſtement:

Je n'ose de mes Vers vanter ici le prix,
Toutefois si quelqu'un de mes foibles écrits,
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-être pour ta gloire il aura quelque usage.

Rousseau se livre dans ses Odes à tout l'enthousiasme Poëtique, sans se louer jamais.

La vanité a regné également sur les hommes dans tous les tems; mais lorsque dans les mœurs il regnoit moins de politesse, les hommes moins habiles à déguiser leurs sentimens, avouoient naturellement combien ils s'estimoient eux-mêmes, & combien ils méprisoient ceux qu'ils n'aimoient pas. Dans Homere & dans Euripide, les rois & les héros, comme je l'ai fait remarquer, s'accabloient mutuellement d'injures grossieres. Nous avons vû, & ce tems n'est pas éloigné, nos Sçavans imiter parfaitement en ce point les héros de l'Antiquité. Ecrivoient-ils les uns contre les autres sur quelque point de Litterature peu important, les torrens d'injure couloient de leur plume? Vouloient-ils louer un ami? ce n'étoient pas des fleurs qu'ils lui jettoient à la tête, ils renversoient sur lui toute la corbeille. Dans la Préface d'un Ecrit de Balzac sur une Tragédie de Heinsius, on est étonné de lire ces paroles: *Les tentations ne sont pas en la puissance des Fidéles; dans l'âme la plus soumise il s'éléve des mouvemens de blasphême, & des pensées involontaires, qui font que quelquefois elle se méfie de la divinité même en qui elle croit. Mes objections sont peut-être de cette nature.* Où tendent ces grands mots? à excuser la hardiesse de Monsieur Balzac qui va faire quelques objections à Monsieur Heinsius, & qui a quelques doutes sur la perfection de sa Tragédie. Lorsque Balzac donnoit de pareilles louanges, il esperoit qu'on les lui rendroit: il les aimoit au point, que Costar surpris d'avoir perdu son estime, disoit: *Cependant j'avois*

*toujours l'encenſoir à la main, & je le rempliſſois de parfums exquis, tantôt plus délicats, tantôt plus forts, ayant éprouvé qu'il les aimoit de toutes les ſortes.* Balzac qui nous a fait connoître le premier l'harmonie de notre Proſe, mérita de ſon tems ſa réputation; mais il en fut trop perſuadé. Attaqué par un critique, il n'en pouvoit attribuer la témérité qu'à la jalouſie, dont il ſe plaint en ces termes: *Ne pouvant ſouffrir cet éclat qui me rend plus viſible que je ne veux, & cette réputation incommode que je changerois de bon cœur avec le repos de ceux qui ne ſont connus de perſonne, il s'eſt réſolu de me le faire perdre. Il a entrepris de ſupprimer un nom dont on lui rompt la tête, de parler plus haut que la Renommée, & d'obliger tout un Royaume à ſe dédire.*

J'oppoſerai à un homme de ce caractere, deux hommes d'un caractere bien différent, & je ne réſiſterai point au plaiſir de rapporter un bel exemple de modeſtie. Un étranger qui voyageoit en France, cherchoit à y connoître les Sçavans fameux, & demanda à qui il devoit s'adreſſer pour s'inſtruire de l'ancienne Hiſtoire de France. On lui indique M. du Cange; il va le trouver, & lui apprend l'objet de ſa viſite. M. du Cange qui diſoit toujours que pour faire des ouvrages tels que les ſiens, il ne falloit que des yeux & des doigts, répondit à cet Etranger: *La matiere ſur laquelle vous venez me conſulter n'a jamais fait l'objet de mes études, je n'en ſçais que ce que j'ai retenu en liſant des ouvrages dont j'avois beſoin pour compoſer mon Dictionnaire de la baſſe latinité: pour trouver ce que vous cherchez; allez voir le P. Mabillon.* L'Etranger le croit, va trouver le Bénédictin, & dans ſa premiere viſite en eut une réponſe à peu près pareille. *On vous a trompé quand on vous a adreſſé à moi; cette matiere n'a point été celle de mes études. Je n'en ſçais que ce que j'en ai appris, en liſant les ouvrages dont j'avois beſoin pour compoſer l'Hiſtoire*

*de mon Ordre. Pour trouver un homme capable de vous satisfaire, allez voir M. du Cange. C'est lui-même qui m'envoye à vous*, dit l'Etranger. *Il est mon maître*, répliqua l'humble Mabillon; *si pourtant vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sçais.* L'Etranger continua à les voir l'un & l'autre, & fut surpris de trouver tant de lumieres dans ces deux hommes, qui prétendoient tous deux ne rien sçavoir.

Personne n'ignore quelle étoit la modestie de l'homme qui a *fait l'honneur de l'homme.* Lorsqu'on demandoit à M. de Turenne pourquoi dans telle occasion il n'avoit pas été heureux; *par ma faute*, répondoit-il : il tâchoit de le prouver : il faisoit remarquer certaine circonstance qu'il n'avoit pas prévûe, & que selon lui, il eût dû prévoir.

Après de pareils exemples pourquoi excuseroit-on la vanité dans les Poëtes? Si elle pouvoit être jamais permise, ce seroit aux hommes médiocres qu'il faudroit la permettre; ils ont besoin d'annoncer leur mérite, mais celui des grands hommes est tout annoncé. C'est pour cette raison qu'on les voit presque toujours modestes. La raison qui regne sur eux plus que sur les autres, leur dit à tout moment, que quelques talens que nous ayons, tout l'homme n'est rien, *totus homuncio nil est.*

## CONCLUSION

### *De tout cet Ouvrage.*

JE n'ai pas prétendu dans cet Ouvrage apprendre à devenir Poëte : celui qui a le génie, en sçait plus que moi, & n'a pas besoin de préceptes; je n'ai prétendu qu'apprendre à bien juger des Vers, en rappellant les principes du goût que les grands Maîtres nous ont donnés.

Je n'ai point examiné les différentes eſpéces de Poëſie, je n'ai eu juſqu'à préſent pour objet que la Poëſie en général. L'amour que j'ai toujours eu pour elle, m'a engagé à la juſtifier d'abord devant ces perſonnes trop ſéveres qui la condamnent comme dangereuſe, ou la mépriſent comme frivole. Pour faire connoître la beauté d'un art qui peut être ſi utile, j'ai cherché par quels charmes il plaiſoit. C'eſt dans la Nature que j'ai trouvé ſon eſſence, ſon langage, ſon uſage des figures & des images, les loix même de la verſification, qui, quoique différentes ſuivant les langues, prennent leur même origine dans la même ſource, dans l'amour de cette harmonie, à laquelle la Nature a rendu toutes les oreilles attentives. J'ai montré que ces agrémens particuliers qui varient ſuivant les tems & les peuples, conſpiroient tous à la beauté invariable, celle qui eſt indépendante des tems, des modes & des langues; & cette beauté eſt le Vrai dans l'imitation.

Comme les Anciens ont été les premiers imitateurs de la Nature, & l'ont copiée fidélement, j'ai avancé qu'ils étoient après la Nature les modéles ſur leſquels nous devions nous former, ce que j'ai prouvé par l'exemple de quelques-uns de nos Poëtes célébres, qui ayant pris les Anciens pour modéles, ſont devenus eux-mêmes des modéles pour ceux qui les ſuivront.

Il ne ſuffit pas pour la gloire de la Poëſie de parler de ſa beauté, il eſt important d'en faire ſentir toute la difficulté; elle ſeroit plus eſtimée & plus honorée, ſi tant d'écrivains ſans talens n'avoient pas fatigué le public, qui confond aiſément les Poëtes avec les Verſificateurs. Il eſt utile que tout le monde ſe forme le goût, & acquere la connoiſſance de la Poëſie; mais peu de perſonnes doivent en faire leur occupation. Pour y réüſſir, le goût, l'eſprit, & l'étude ne ſuffiſent pas, il faut le

génie. J'ai tâché de faire sentir ce que c'étoit que le génie, & j'ai sur-tout fait connoître combien il étoit rare, & avec quelle avarice la Nature avoit dans tous les tems distribué ses présens les plus précieux. J'ai étalé tous les obstacles que trouve dans la carriere Poëtique, celui même qui y entre avec ce génie, & combien il lui est difficile de mériter cette gloire dont il ne jouït presque jamais, & qu'après sa mort le tems assure à ses ouvrages, de maniere que la plus solide récompense qu'il doive attendre de ses travaux, est la satisfaction d'être utile aux hommes.

Quoique j'aie appuyé toutes mes réflexions d'exemples tirés des grands Poëtes, sur-tout d'Homere, & quoique j'aie puisé mes principes dans Ciceron, Horace, Quintilien, Boileau, &c. comme dans les matieres de goût, on est ordinairement porté à juger suivant son goût particulier, & suivant ses préjugés, je puis m'être souvent trompé. Je ne prétens pas que sur toutes ces matieres on doive toujours être de mon sentiment. Je souhaite seulement que tout le monde pense comme moi sur l'obligation où sont les Poëtes de ne jamais faire servir leur art qu'à l'utilité publique, & qu'on reconnoisse ce que j'ai répété souvent, qu'ils ne sont admirables qu'autant qu'ils sont estimables; que soit qu'ils instruisent par des préceptes, ou qu'ils amusent par des fictions, l'objet de leurs préceptes & de leurs fictions doit toujours être de rendre les hommes meilleurs. Quand ils attaquent les vices, qu'ils épargnent les personnes, suivant la régle que veut se prescrire Martial, *parcere personis, dicere de vitiis.* Qu'ils ne louent que ce qui est louable: quand ils aimeront la vérité ils ne seront jamais prodigues de louanges. Qu'ils songent qu'ils doivent être les soutiens de la pureté des mœurs; c'est ce que de sages Payens leur ont recommandé, & cette vérité doit être bien certaine, puis-

puiſqu'elle a frappé Plaute. Ce Poëte qui pour plaire à ſon ſiécle corrompu, a ſi peu ménagé la pudeur, ſe félicite cependant à la fin de ſa Comédie des Captifs, d'avoir traité un ſujet utile à la pureté des mœurs, *ad pudicos mores facta hæc fabula eſt*, & ce ſujet lui paroît d'autant plus heureux, que même les bons y deviennent meilleurs. Les Poëtes ſelon lui, trouvent peu de pareils ſujets pour faire des Comédies.

*Hujuſmodi paucas Poëtæ reperiunt Comœdias,*
*Ubi boni meliores fiant.*

Ils ne les ont point cherchés. S'ils euſſent aimé à les traiter, ils ne les euſſent pas trouvés rares: leur devoir cependant eſt de les chercher. C'eſt ce que je pourrois leur prouver par l'autorité de Platon; mais celle de Plaute me ſuffit. Puiſſent-ils ne donner jamais que des ouvrages qui inſpirent l'horreur du vice & l'amour de la vertu, & qui tendent toujours à rendre les hommes meilleurs, même ceux qui ſont déja vertueux, *ubi boni meliores fiant!*

*Fin du ſixiéme Tome.*



